Tome XXII. N° 8 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Juillet 1925.

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac

PREMIÈRE PARTIE

La lutte avec la vie.

C'est une chose mélancolique et qui fait rêver sur l'indigence des familles et de la société que presque toujours les heures matinales d'un grand destin restent inaperçues. Personne n'est prêt à recevoir le génie, qui, comme l'amour, pour s'imposer, doit faire violence. Les parents et les contemporains vivent sans émoi auprès d'une gloire qui naît, et les esprits chagrins seuls l'éprouveront plus tard, en méditant sur la beauté perdue.

Il est vrai que pressentir le grand homme chez l'enfant il y faut un don poétique ; puis les humains manquent d'habitude... Pourquoi parmi tant de choses ordinaires leurs yeux rassasiés distingueraient-ils les marques du divin? En voient-ils davantage dans le ciel radieux d'un jour d'été? Les cœurs sensibles à la grandeur sont aussi rares que ceux qui, dans la bienfaisance répétée du soleil, songent encore à être émus des roses qui vont s'ouvrir.

Et c'est pourquoi, quand Honoré Balzac ayant ses quatorze ans, en juin 1813, à Tours, le long de la Loire, où sa mère le promenait avec sa sœur, s'écria tout à coup, dans une gambade joyeuse :

— Laure, sais-tu que ton frère sera un grand homme !

Innocente, la petite éclata de rire, tandis que trop avertie, la mère répliquait en haussant les épaules :

— N'emploie donc pas des mots dont tu ignores le sens !

La journée était calme et charmante, et il n'y avait rien que d'accoutumé dans la clarté des cieux et la douceur de la terre tourangelle, rien pour avertir une âme sans pressentiment, que cet heureux cri de jeunesse était l'annonce d'un grand honneur français. L'enfant était à l'âge où la voix mue drôlement. Comment le prendre au sérieux? Cependant, c'est l'heure grave où se forme la personne, heure de la puberté, première heure solennelle : les ancêtres se réveillent ; ils parlent ensemble ; et parmi toutes leurs voix, sous ce chapeau naïf, orné d'un minuscule oiseau de paradis, c'est un petit homme qui aborde le monde et cherche son équilibre.

En rêvant, lui si petit à de grandes choses, il a marché dans la poussière, et la voix maternelle se fait aigre pour dire :

— Voilà tes bas et tes souliers gâchés ! Tu ne prends garde à rien ! Quel mal tu donnes !... Et tu ris ! Sans cœur !

Alors lui, l'œil clair, la joue rose, la bouche gaie :

— Te fâche pas, ma ti mère !

Il court, boit du vent, et compte sur la Loire les voiles blanches qui guettent les souffles d'air, comme lui les promesses de la vie. De ses yeux bruns, avides, où il y a déjà le rayonnement d'une âme de feu, il regarde avec amour ce plaisant paysage, doux coteaux aux jardins heureux, dont les maisons ont la grâce et la modestie vraie de l'enfance. L'une d'elles se nomme *la Grenadière*.

— Laquelle, Laure, sais-tu?

— Sais pas. Et pourquoi *Grenadière*? Y a-t-il des soldats dedans? Honoré, sais-tu?

— Sais pas. On ne peut pas demander à maman. Elle se fâcherait encore. Laure, quand tu seras mère, te fâcheras-tu?

— Chut !... Ton cerf-volant traîne.

Lorsqu'on a bien marché et que le soleil baisse, Mme Balzac fait demi-tour :

— Eh bien ! Vous ne voyez pas que je m'en retourne ! Vous ne voulez pas dîner ce soir !

Elle est impérative et sèche, cette jeune femme élégante, comme si sous l'apparence d'une vie aisée couvait quelque misère morale... Honoré ne comprend pas. Tant pis ! Voici que se dresse au-dessus des toits cette bonne église de Saint-Gatien, clochers Renaissance sur tours gothiques, la force bienveillante et la charité qui sourit. « Salut, illustre dame ! » dit Honoré. Le pont. « Qu'il est bien réparé ! Les glaces ne l'emporteront plus : Il nous enterrera tous, n'est-ce pas maman? » L'hôtel de ville, avec son fronton, où se voient la Loire et le Cher : « Madame... monsieur ! fait Honoré, que je suis heureux de vous voir sortis de l'eau ! Vos poissons vont bien?... Moi... merci. Pas mal ! »

Son pied bute sur cette phrase. Ah ! ces pavés, dans la rue de l'Armée d'Italie !... Laure s'amuse ; la mère soupire. On passe devant un marchand d'images, qui expose Napoléon debout sur la carte de la Corse.

— Maman, dit Honoré farceur, je voudrais être né en Corse !

— Outrecuidant personnage ! répond Mme Balzac.

Il éclate de rire.

Un attroupement. C'est un crieur de bulletins militaires. Les enfants ont couru.

— Maman ! maman ! Une victoire !

— Une fois de plus, crie l'homme, — et sa figure en sueur reluit sous un chapeau déteint, qui s'orne d'une cocarde et de trois feuilles de laurier, — une fois de plus, la gloire couronne l'Empereur et la France ! (La foule fait : « Ah ! » on se regarde et on rit.) La Grande Armée, citoyens, a triomphé à Bauzin !... ou Bautzin !... ou Bautzen ! — je ne sais comment se prononcent ces affreux noms qui n'ont pas l'air faits pour des hommes ! (Bravo ! Bravo ! crie la foule.)... Et les Alliés, en déroute, se sont enfuis jusqu'à l'Oder ! (Ah !... Vive la France ! Vive l'Empereur !)

Honoré, le cœur frémissant, suit les mines du soldat, — car c'en est un, un mutilé d'une jambe — et il s'initie à la noblesse des hommes par ce spectacle de l'infortune qui s'exalte dans le bruit d'une victoire.

Comme il rentre heureux, plein de désirs ! Comme il y a de grandes et belles choses dans la vie ! Mme Balzac a jeté un ordre. « Mademoiselle » accourt, qui est chargée de l'édu-

cation des enfants. Allons, il faut se changer, ôter les beaux habits de promenade. Ma foi, Honoré enlève sa veste en drap fin et sa ceinture de soie sans même y penser ; il se croit en Prusse ; il porte un drapeau victorieux ; il entre dans une ville conquise ; il entend le tambour et des acclamations...

Quand il se trouve en bonne petite tenue d'intérieur, il appelle Laure, et puisqu'on ne se met pas à table avant une heure, il l'entraîne au grenier, où sont des merveilles pour l'imagination : la lucarne d'abord d'où l'on voit Tours, ses toits et ses cheminées qui, dans l'auréole du crépuscule, expriment bonhomie et sagesse.

— Tu sais, sœurette, dit Honoré, qu'on a de la chance d'être né dans une bonne ville !... On pourrait être des sauvages ; il y en a encore !

Là-dessus, il admire les grosses poutres, la charpente fantastique.

— Que c'est fort ! Il n'y a que Samson qui aurait pu les « mouver », comme dit la marchande de légumes.

Un grenier ! C'est simple, utile et grand. L'esprit invente dans un grenier.

— Il n'y a qu'un malheur, soupire Honoré, c'est que Tours ne soit pas près de la Prusse. L'Empereur ne viendra pas à Tours. J'aurais tant voulu le voir ! Mademoiselle t'a-t-elle raconté que pendant la retraite de Russie les soldats mouraient dans la neige ; il faisait trente degrés au-dessous de zéro. Et lui allait, commandait, ne souffrait de rien ; il n'avait même pas froid ! Papa le dit : ce n'est pas un homme comme les autres.

Laure s'était perchée sur une vieille malle, et les genoux à hauteur du menton, elle l'écoutait religieusement de sa bonne frimousse ronde et de ses grands yeux dorés.

— Ce qui me fait plaisir, continua Honoré avec candeur et simplicité, c'est que moi non plus je ne me sens pas comme les autres... Tu demandes quelquefois comment c'était au collège de Vendôme. Mon Dieu... c'était peut-être bien, ma ti Laure, pour des garçons... pareils aux autres garçons. Mais moi je mourais d'ennui, vois-tu, qu'on fasse tous le même devoir à la même heure, dans une même salle, sur des cahiers de même taille. Avec les même idées être tous aussi sales, voilà ce que rêvaient pour nous les bons pères... qui n'étaient pas toujours bons !

Laure eut un recul, comme si Honoré disait une chose pas permise ; puis à voix basse :

— Tu parles des pères qui te donnaient de la férule sur les doigts?

— Oh ! fit Honoré nonchalamment, la férule !... Pendant qu'on tapait, je pensais à autre chose ; alors... Et puis, j'avais des engelures : à la dernière minute ils renonçaient... Mais j'en voudrai toujours au père Haugoult, qui m'a pris mon traité.

— Quel traité?

— Je t'en ai parlé.

— Je ne m'en rappelle pas.

— D'abord, ma Laure chérie, on dit : je ne me le rappelle pas...

— C'est trop long.

— Tout ce qui est bien est long. Savoir le français, c'est plus long que de ne pas le savoir. Vouloir, c'est long. Être entêté, c'est long. Et c'est de cela que je parlais dans mon traité : *Traité de la volonté.*

— Tu l'avais fait à la place de tes devoirs?

— Bien sûr ! Et il était dans mon pupitre, que j'ouvrais pour le voir. Ah ! je l'aimais ! Il était bien, tu sais. Le cœur me sautait en l'écrivant ; j'avais l'âge de Pascal, ma petite, quand il découvrit tout seul toutes les mathématiques. Le jour où le père Haugoult me l'a pris, j'ai pensé à toi, à maman, à papa ; j'ai dit : « Je ne les reverrai jamais ! » Je voulais mourir... Puis, à ma maladie, maman est venue me chercher, j'ai dit adieu à tous les pères ; à lui je n'ai pas voulu. Quand on sera dans le ciel, s'il est en enfer, je dirai à Dieu de lui pardonner ; pas avant. Laure, il m'a brûlé ce que j'aimais le mieux.

— Après moi.

— Après toi, oui. Car toi, je t'aime plus que tout. Je veux même vivre avec toi toujours, parce que je n'aime que toi comme genre de femme. Et puisqu'on ne peut pas épouser sa sœur, tu seras mon amante, celle pour qui je ferai tout !

— Qu'est-ce que tu feras?

— Je ne peux pas te dire encore. Mais quand le peuple me fêtera, tu seras au premier rang, ma tite, près de mon estrade.

En racontant il devenait rouge de plaisir.

— Comprends-tu, reprit-il, que papa qui est si intelli-

gent, n'ait pas son nom dans les gazettes et dans les livres?

Laure prit un air fin :

— Il n'aime pas qu'on le remarque.

— C'est vrai, dit Honoré. (Il montra dans le grenier des piles de brochures, grises de poussière). Il écrit des choses admirables et voilà ce qu'il en fait !

— En as-tu lu? dit Laure.

— Le docteur défend que je lise.

— Alors, dit Laure, tu ne seras pas savant?

— Si, Laure !

Il appuya sa tête sur une vieille latte, et fit la culbute.

— Si, ma titite ! Et je ne ressemblerai pas à M. de la Hervelette, qui est une andouille, ne le dis pas, mais papa le dit... ni à M. Castrillon, qui a des mouches dans le nez... Tchoum ! Tchoum !... Bonjour, mâame ! Alors ces petits enfants vont bien, mââme? Tchoum ! Voilà Honoré, tchoum, sorti du collège, tchoum !

Laure éclata de rire.

— Bonsoir, madame, tchoum ! tchoum ! Et je refuse de ressembler aussi à M. Barillot, directeur du service des postes impériales. Laure, tu te tiens mal !... Chevalier de la Légion d'honneur !... Laure, tu me fais peur ! tu déshonoreras ta famille et tueras ta grand'mère de chagrin !... Et je ne serai même pas comme le cher M. de Margonne — oh ! qu'il est mignon pourtant celui-là, et qu'il fait des gentils sourires à maman, dès qu'il descend de sa voi-voi, de sa voiture, au coin du pont, ousqu'il regarde toujours couler la Loire quand on se promène, alors qu'il a, paraît-il, des terres à Saché, ousqu'il ne pousse plus que du chiendent !... Voilà, ma chère petite bonne adorée, ce que je t'annonce ! Voilà, ma croquignole ! Sur ce, laisse-moi t'embrasser. Donne ton bout de nez. Tu as le nez froid, donc tu vas bien. Continue, et méfie-toi du serin, dirait bonne maman !

— Les enfants, on dîne !

La voix de Mademoiselle. Honoré répond :

— En rang par quatre, et en avant ! Atzin ! Atzin ! Badoum, tatzin !...

Au pied de l'escalier, Mme Balzac attend, immobile. Elle ne profère rien. Elle regarde Honoré de son œil bleu glacé. Et il se tait, subitement étranglé. On pénètre sagement dans la salle à manger.

C'est une plaisante pièce Louis XV, meublée de hauts

buffets en chêne, dont les moulures gracieuses marquent une main d'artisan qui aime l'art, les femmes, la finesse, la clarté. Ils luisent comme le parquet. Les pieds de la table sont légers, les chaises bien avenantes. Ici chère et causerie devraient être délicieuses.

— Pourquoi cette enfant est-elle toujours coiffée en Iroquoise?

La question est posée d'un ton calme par le père sur la fille. Laure rougit. Honoré risque à mi-voix : « Je la trouve gentille, moi, c'te petite, avec son plumeau sur le crâne. »

— Silence ! fait Mme Balzac.

— On ne te demande pas ton avis, ajoute la grand'mère, Mme Sallambier, qui amène les deux jeunes enfants, Laurence et Henry.

On s'assied. Mme Balzac est coiffée avec un soin méticuleux. Elle s'est noué autour du cou un mince ruban de soie jaune, assorti à sa ceinture. Elle a de belles mains, et elle avale le potage nerveusement, son nez mince dans son assiette. M. Balzac est un peu renversé sur sa chaise. Il sourit, comme s'il rêvait. Il mange avec lenteur. Souvent il regarde la fenêtre, jamais sa belle-mère. Il porte une belle douillette de soie puce et une haute cravate blanche, que ses favoris caressent, quand il enfonce sa tête dans ses épaules avec un air heureux de concentrer ses forces. Étonnant vieillard de soixante-sept ans, à qui l'on en donnerait cinquante, près de sa jeune femme, dans la fleur de ses trente ans. Robustesse héritée d'un père méridional, paysan d'Albi, aussi solide qu'un chêne. M. Balzac a ses muscles, la chanson de son accent, le soleil de son imagination. Et quand on le croit à dîner au milieu des siens, il est en vérité parti dans des concepts, où il rebâtit le monde sur des bases nouvelles.

— Honoré, veux-tu ne pas rouler sur la table, tel un âne dans un pré !... Honoré, tu manges plus hideusement qu'un homme des bois !... Honoré, un mot encore et je t'expédie au lit avec du pain sec !

Ainsi sermonne la mère, qui ne sait pas créer du bonheur autour d'elle, et ne voit pas que ce clair visage d'enfant indique une saine et abondante nature. Et le père ne le distingue pas non plus, puisqu'il imagine au lieu d'observer. Scène de famille, fréquente, hélas ! Ils sont deux êtres aux antipodes, l'un du Midi, l'autre du Nord, l'un dans les nuages,

l'autre à ras du sol, et ils ne remarquent point qu'ils ont fait ensemble un garçon charmant, qui a les pieds bien en terre et la tête vers le ciel. C'est leur enfant, leur esprit et leur chair, et ils semblent trois isolés, trois étrangers. La mère sort de sa chambre où elle lisait Swedenborg. Le père, de son cabinet où il étudie la longévité humaine dans la Bible. La grand'-mère a passé une heure à la cuisine à gourmander de son accent peuple une pauvre innocente qui n'en peut mais. Il n'y aura à table aucune conversation. Si les enfants disent au père que dans la rue on annonçait une victoire, Mme Balzac soupire que cette nouvelle représente des milliers de soldats tués ! A quoi M. Balzac, qui dirige l'hôpital de Tours, réplique exprès que parmi les morts... il y a tout de même, (il en sait quelque chose), quelques blessés, et même qui guérissent !... D'ailleurs les tués, cela fait des souliers pour ceux qui n'en ont pas, et des épaulettes pour ceux qui en ont envie ! A quoi la grand'mère s'indigne et déclare à son gendre qu'il parle comme ces « cafards de prêtres ». Autant de morts, n'est-ce pas, autant d'heureux dans le ciel ! Il ne la regarde toujours pas. Il sourit, pianote sur la table, et explique à Honoré, l'air détaché, que Napoléon est un grand homme, digne d'un Plutarque, et qu'il a déjà proposé pour lui en 1809 le titre « de bienfaiteur de l'humanité ». Mme Balzac s'est alors tournée vers Henry, à qui elle confie, entre deux soupirs, qu'en avril l'Empereur a de nouveau exigé du pays cent quatre-vingt mille soldats ! — Là-dessus, on parle de la mort de Duroc. Napoléon lui a serré la main, disant : « Il y a une autre vie ! Nous nous reverrons ! » Puisque c'est Mme Balzac qui rapporte le trait, M. Balzac, qui pourtant admire l'Empereur, remarque aussitôt que c'est une perspective à laquelle Duroc ne tenait peut-être pas. « Et puis, fait la grand'mère irritée, y a-t-il une autre vie? » — De Duroc, on passe à Delille, qui vient de mourir aussi. Honoré sait qu'on a exposé son corps au Collège de France, et qu'il avait la tête couronnée de lauriers. Il demande d'autres détails. Personne ne répond plus. M. Balzac refuse de manger du rôti. Il expose doctoralement que la consommation de la viande, le soir, nuit au sommeil, en empoisonnant les tissus.

— Première nouvelle ! grince Mme Balzac. Vous aviez la théorie exactement contraire voici deux mois. Dieu, que vous êtes capricieux !

— C'est que je fus élevé au lait de chèvre ! répond M. Balzac.

Légumes. Dessert. On entend aboyer un chien. Laurence dit :

— C'est le gros qui saute toujours sur moi !

— Je vous ai cent fois avertis, proclame M. Balzac. Ne vous laissez jamais approcher par un chien ! Les chiens sont des bêtes dangereuses, qu'on devrait imposer. Seul moyen d'en diminuer le nombre !

— Combien, finalement, a-t-on vendu d'exemplaires de cette *Histoire de la rage*, écrite par ton mari il y a trois ans? demande la grand'mère à Mme Balzac sur un ton pointu.

— Un million et demi ! lance M. Balzac. Et il se lève en riant.

Ce qui fait croire à Honoré qu'il peut rire aussi.

— Insolent ! crie la grand'mère. Je te prie de gagner ton lit !

Honoré cherche le regard du père ; il ne trouve plus que son dos. La douillette puce est en train de passer la porte.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Où y a-t-il quelqu'un qui m'aime? Et qui dois-je aimer? pense Honoré dont le cœur se gonfle ; il voudrait tant se confier ! Un père, une mère ! Il a lu bien des fois, dans ces livres qu'il dévorait chez les Oratoriens de Vendôme, que nous n'avons rien de plus sacré en ce monde. Alors, pourquoi redoute-t-il celle qu'il appelle maman, et pourquoi à son père, qui sait tout, qui peut parler de tout, qui est le plus imposant des hommes qu'il connaisse, n'a-t-il encore jamais osé raconter l'histoire dramatique du *Traité de la volonté?* Dans un pays où il y a un fleuve si majestueux, une cathédrale si noble, des images si belles, des rillettes si bonnes, sous un Empereur si vaillant et si indomptable, pourquoi, mon Dieu, pourquoi tout le monde n'est-il pas heureux?

— Les enfants ! dit Mademoiselle, venez vous laver la figure et les mains !

Honoré arrive comme un chien qu'on fouette. Mais l'eau fraîche est bonne et débarbouille les idées. Il chatouille Laure en sortant du cabinet de toilette... On entend chanter. « Écoute ! » Ils prêtent l'oreille. C'est M. Balzac qui, dans son cabinet, fredonne la dernière de Béranger :

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire...

— Écoute donc !...

Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire...

— Allons ! Ce n'est pas un grand roi ! dit Honoré dans une pirouette. Et il se jette dans sa chambre. Sa sœur l'y suit en courant. Mme Balzac apparaît sur le seuil.

— Honoré si ce bruit continue, tu vas recevoir ma main sur la figure !

Les enfants se déshabillent en silence. Lorsqu'ils sont au lit, la prière faite, Mademoiselle souffle la bougie. Elle est partie... On n'entend plus chanter. Honoré n'a pas envie de dormir ; il bâille, il s'ennuie. Il voudrait courir, agir, lire, écrire, se battre, être victorieux, aimer, pleurer, enfin faire une foule de choses, grandes et belles, comme les héros ou les saints. Et il se retourne sur son oreiller.

— Ho...no...ré !...

Un souffle : c'est Laure.

— Qu'est-ce que tu veux?

Brusque éclat de rire, et la petite tout haut :

— As-tu toujours envie d'être un grand...

La porte s'ouvre en coup de vent. Mme Balzac brandissant une bougie, fond sur le lit d'Honoré.

— Qui a parlé?

Il se dresse, les cheveux noirs en broussaille, fixe la flamme de ses yeux admirables et répond :

— Moi !

Pan ! Pan ! Deux gifles ; Mme Balzac est sortie.

— Oh !... oh !... gémit Laure, qui mord son drap pour ne pas pleurer... Pourquoi as-tu dit cela... puisque... As-tu très mal?

Honoré répond fièrement :

— Rien senti !

Alors, la petite, le cœur gros, gros de peine et d'admiration, dit d'une voix inimitable, chevrotante et si bonne, où il y a toute la pureté de ses onze ans :

— Je suis sûre, moi aussi... que tu seras un grand homme !

*
* *

M. Balzac ayant été nommé, un an après cette scène, à la direction des vivres militaires à Paris, les enfants connurent la joie du déménagement, d'un voyage, et d'une maison nou-

velle dans une ville inconnue. Grande ville au nom prestigieux ! Honoré conçut de l'orgueil d'aller l'habiter. La veille du départ, avec son don d'imitation déjà inimitable, parmi les paquets, il avait joué à ses sœurs une comédie, où défilaient toutes les bonnes têtes de Tours, à qui il faisait des adieux railleurs.

— Au revoir, croûtes et croûtons ! Et toi, cité tant encroûtée ! Continuez, en croûtant, votre vie croûtonnante. Et nous qui commencions à déjà croustiquer, nous courons décrouster nos esprits qui croustillent. *Tu* croûtes, *il* croûte et *vous* croûtez. Mais *je* croûte? non, messieurs ! Et *nous* croûtons? jamais !

Malgré cette vantardise, il ne devait pas tout de suite être un vrai Parisien. Le lendemain de l'arrivée, sa mère le mit en pension chez M. Lepître, rue Saint-Louis. Il y fut huit jours incapable d'écouter autre chose que son imagination. La tête en feu, il veut voir Notre-Dame, le Louvre, les Tuileries, où habite l'Empereur, où on a guillotiné le roi. Il commence des années d'exaltation.

Les Alliés dans la capitale, le retour de Louis XVIII, les Cent-Jours, Waterloo, la Restauration, que d'heures poignantes va vivre cette jeune âme qui cherche ardemment le sens de la vie, et le destin de la France ! Époque d'inquiétude ; chacun veut retrouver son équilibre. On a eu un grand conquérant, pense Honoré ; il faut maintenant de grands penseurs, des esprits qui donnent au peuple des idées, et des lois, et généreusement, il conçoit qu'il pourrait en être un. Honoré est royaliste sur le modèle de M. Lepître, mais il remarque avec son père que depuis la Révolution tout homme peut aspirer à la gloire en se consacrant au pays ; il suffit qu'il se donne la peine de naître..., dans n'importe quelle condition !

Un an chez M. Lepître, autant dans un second pensionnat, puis deux années miraculeuses, rapides comme un printemps, où il est inscrit à l'école de Droit, où il fait semblant d'être clerc chez M. Guyonnet-Merville, où il court tout Paris, où il apprend à danser, où il suit avec ardeur des cours de la Sorbonne, — c'est son histoire jusqu'à vingt ans. Un souci tenace le domine déjà : jamais, jamais ne perdre de temps. Quand on croit qu'il se promène, qu'il flâne, qu'il muse, qu'il rêve, il fait l'essentiel : il observe et comprend, il organise sa vie. S'il est distrait aux cours de droit, c'est

qu'il discerne l'inutile pour son dessein, qui est de ne faire que ce qui est grand. Lorsqu'il fouille Paris en tous sens, c'est que, poussé par l'admiration, il cherche et salue le passé, qui l'inspirera pour le lendemain. Bâille-t-il à l'étude? S'enfuit-il sans prétexte? C'est que ce petit métier de clerc, où l'on copie, enregistre et classe, tuerait en lui cette envie magnifique qu'il a de créer. Il ne veut pas se gâter surtout. Paris, c'est le lieu de l'exaltation, l'histoire dans ce qu'elle a de plus fameux, et le présent le plus brillant, avec les femmes les plus jolies et les hommes les plus connus. Lorsqu'il regarde, d'un œil avide, passer les calèches aux Champs-Élysées, candide et sérieux à la fois, il pèse déjà les conditions de la vie sociale. Devant le luxe, il en cherche les causes. Ces femmes si belles et désirables, à qui sont-elles? Qui les mérite? Il n'a pas de basses pensées, et s'il se voit déjà, dans une voiture, auprès de l'une d'elles, c'est après un noble effort qui lui aura valu la renommée, puis la récompense de l'amour. Femmes de Paris, que vous êtes grisantes pour les yeux amoureux de ce petit provincial vif et vibrant! Il a de belles prunelles d'un or profond et chaud, mais vous y allumez des étoiles. Pieusement il vous admire; vous éveillez une flamme de poésie; et il n'est triste que quand il rentre, parce que soudain ses sœurs charmantes, qui, quelques mois avant, représentaient pour lui la jeunesse et la beauté du monde, lui semblent gauches et démodées. Le pied, la main, leurs gestes, leurs mines n'ont point pour Honoré cette poétique animation qui rend exaltante la femme de Paris, si fine et si dégagée. Et il est dur, lorsque les petites, sans vanité pour elles-mêmes, s'émerveillent des bas de soie et des escarpins vernis, qu'il met pour s'en aller danser au bal de l'Odéon :

— Ma parole, vous n'avez jamais rien vu!

Heureusement qu'une heure plus tard, elles ne le voient pas tomber... avec sa danseuse! Jamais il ne le leur pardonnerait; et pourtant auraient-elles le mauvais rire de ces Parisiennes qui l'enivrent? Il se sent rouge de honte; puis la fierté l'emporte.

— Je dominerai le monde autrement que par la danse! jure-t-il dans la rue, en montrant le poing aux colonnes du théâtre.

Le lendemain, il passe trois heures sur les quais, la tête dans des boîtes de bouquinistes. Il est repris d'une fringale

de lecture. Le monde lui paraît méchant et dangereux, tandis que les livres sont bons et vrais. Qu'il ouvre un vieux bouquin, il est attendri ; qu'il le referme, il se sent plus riche, surtout sur le bord de cette Seine, devant le Louvre ou Notre-Dame ! Le cœur lui bat d'être en cette compagnie !... Lorsque le livre est trop gros et pas cher, il l'achète. Encore un ! On ne peut cependant plus mettre le pied dans sa chambre : « Je renonce, dit sa mère, à y faire nettoyer ! » Mais il ne résiste pas au désir d'apprendre et tout l'émeut : l'histoire, les lettres, la science. C'est de lui-même qu'il se rend aux cours de la Sorbonne : heures passionnées ! Il admire et envie de tout son cœur ces hommes, qui, devant des salles chaleureuses de femmes et d'étudiants, font d'une voix enflammée de belles leçons sur les grands hommes et leurs grandes œuvres. Villemain ! Cousin ! Cousin, scientifique et littéraire, déduit l'homme du pays, du milieu, du climat. Honoré est fasciné et convaincu. Villemain a vingt-huit ans. On lui a donné la chaire d'éloquence française à l'âge des ardeurs éloquentes. Il est fier et heureux. Il brosse une large fresque du dix-huitième siècle. Honoré voit et croit. Si bien qu'à la fin d'un cours, quand les applaudissements retentissent, il s'en grise comme s'ils étaient à son adresse. Il se figure qu'il est en chaire, ayant fait le discours éclatant ; et tandis que comme les autres il bat des mains pour ce maître enchanteur, le voici qui, poursuivant son rêve, se trouve essoufflé, respire en souriant et incline la tête pour remercier l'auditoire.

Sensations d'autant plus poignantes qu'il les garde secrètes : à qui les confierait-il? Il est naïf, pas jusque-là. Son père se moquerait ; c'est un enthousiaste, mais un railleur aussi. Sa mère le traiterait de fou. Ses sœurs ne peuvent comprendre. Son frère... est dans les jupes de sa mère. Il n'y a que Mlle de Rougemont, une vieille amie, avec qui il puisse parler de la gloire des écrivains. Mlle de Rougemont est une demoiselle de l'ancien temps, très ancien à présent, car depuis la Révolution, tout est changé, institutions et mœurs, et elle est un anachronisme vivant et drôle, cette chère personne, en robe feuille morte aux incroyables plis, qui tient une canne-ombrelle comme Marie-Antoinette à Trianon, et tire pour son nez mince du tabac fin d'une tabatière en or. Elle vient voir Mme Balzac et souvent Honoré la trouve là quand il rentre.

— Ah ! Ah ! fait-elle en minaudant, je vois aux yeux de ce jeune homme qu'il va me demander si je me souviens de M. Caron... M. Caron de Beaumarchais !... Un peu... Un petit peu... Je l'ai entendu répéter devant moi ce qu'il a dit à un grand seigneur : « Vous prétendez, monsieur, que je ne suis pas noble? Tenez, voici ma quittance ! »

— Alors, demande Honoré, il était aussi impertinent que son *Figaro?*

— Il était Figaro ! Il s'était peint lui-même. Un grand écrivain se peint toujours.

— Comme c'est fin, mademoiselle, dit Honoré, ce que vous dites là !

— Je ne sais si c'est fin, reprend Mlle de Rougemont, rose de plaisir, mais je sais que pour écrire il faut être plus riche que les autres ; il faut contenir tous les autres.

Et de ses mains à mitaines elle étale sa belle robe.

Honoré approuve de la tête et tout bas : « C'est bien, je serai plus riche ! »

Il y a ainsi en lui un monologue intérieur que personne ne distingue, mais qui est plus fort et plus volontaire que les paroles qu'il dit. Il adore Beaumarchais. Quel homme, celui-là ! Le diable au corps. Il fit tout... même des chefs-d'œuvre, et en riant, en jetant des mots comme le ciel des éclairs. Horloger, musicien, marchand de fusils, avocat, auteur dramatique ! Et Honoré regarde avec amour cette vieille demoiselle qui a une multitude de petites rides et des poches sous les yeux, mais les yeux ont vu l'homme étonnant ! Il les contemple comme s'il retrouvait en eux l'image fameuse. C'est que pour un jeune homme qui veut dominer par l'esprit, l'art de la scène est le plus fascinateur. De quelle puissance est sur la foule, en ce pays, une comédie qui fait rire et qui cingle ! Des comédiennes ensorcelantes transmettent vos pensées à un public que l'éclat des chandelles et la chaleur de la salle préparent à toutes les passions même de l'intelligence. Honoré se convainc qu'il y a place, en cette heure de restauration, pour un grand homme de théâtre !

Le plus qu'il peut il va au Théâtre-Français ; les grandes œuvres ne sont représentées que là ; il n'a pas de temps à perdre avec les autres? Il fait la queue, prêtant l'oreille aux propos des amateurs du poulailler. Il apprend ce qu'aime le peuple dans sa simplicité niaise et probe ; et il se reproche déjà d'être trop compliqué ; mais voici que Talma joue Cor-

neille, et il partage le ravissement de tout le public, se trouvant soudain pareil aux autres, sensible avec la même candeur. Il revient chez lui des larmes aux yeux. Les acclamations de la salle vibrent dans ses oreilles. Rien, tout compte fait, ne l'émeut comme cette gloire dramatique. La richesse qu'il vit aux Champs-Élysées, la noblesse des livres qui lui mettent la tête en feu, les nuits où il rallume clandestinement sa bougie, les leçons de Sorbonne les plus chantantes et les plus entraînantes, rien ne donne des ailes à son âme, rien dans Paris ne l'exalte plus que cette pensée du mérite d'avoir fait une belle pièce. Sophocle, Shakespeare, Molière, Corneille ! Mentalement, à ces noms sublimes, il ajoute Honoré Balzac. Il le voit à leur suite, sur la frise du plafond du premier théâtre de Paris, Paris la capitale, c'est-à-dire la tête et la pensée, Paris qui précise ses désirs, et fait de lui un homme décidé, prêt à devenir l'honneur de sa famille.

Cette dernière idée le transporte. Et il attend avec une triomphante angoisse la minute de détente, de confiance, l'heureuse occasion de dire à son père avec hardiesse, douceur et dignité : « Mon cher papa, j'ai résolu de vous rendre illustre ! » Ah ! le cœur lui en fait mal, tant il a de plaisir à savoir qu'il en fera ! — Mais M. Balzac, dans le même temps, lui prépare, en son âme paternelle, la situation qu'il eût rêvée pour soi. Une position libre où Honoré sûrement et largement gagnera sa vie, sans que sa pensée soit esclave. Ce grand original, indépendant d'abord, a aimé de l'administration où il passa trente ans, l'insouciance qu'elle laisse à l'esprit. Le fonctionnaire, hors du bureau, peut méditer et créer. Le malheur est que le lendemain il redevient fonctionnaire, c'est-à-dire soumis à des hommes médiocres, et c'est en somme intolérable ! se dit M. Balzac qui si longtemps l'a toléré. Voilà pourquoi il combine généreusement de procurer à son fils une étude de notaire. Il eût fort aimé cela. On est au moins son maître. Il aurait passé les dossiers à ses clercs. Lui aurait lu, aurait écrit ; il aurait peut-être donné des *Essais* comme Montaigne : c'est un livre qui peut toujours se refaire... Enfin il veut pour son garçon le bonheur qu'il n'a pas eu, et il croit déjà voir la bonne figure reconnaissante d'Honoré, quand un jour il dira avec bonté et fermeté : « Mon petit, je vais t'installer pour la vie ! » Ainsi chacun pense préparer du

bonheur à l'autre, et il souffre seulement de ne pouvoir le lui donner plus vite, à cause de cette gêne qu'il y a toujours entre un père et un fils trop sensibles et trop fiers.

Brusquement l'occasion est là ; on ne l'attendait pas ; elle s'impose et à ce vieillard et à ce jeune homme, qui se regardent avec une émotion soudaine, un peu étranglés. M. Balzac a trouvé son fils lisant Rabelais :

— Quel grand esprit, n'est-ce pas? Quelle liberté magnifique ! Ah ! Honoré, la liberté !

Ces mots suffisent pour mettre leurs cœurs à l'unisson.

— Rien n'est plus désirable, vois-tu !...

— N'est-ce pas, papa?

— Et même à ce sujet, Honoré, je veux te parler sérieusement...

— Mais oui, papa !

— De... ta vie, ma foi ! Te voici un homme.

Honoré dresse la tête ; et pense : « Cher père, comme il va être ému, si je lui dis... » Et le père a baissé les yeux, se disant : « Courage !... Ce qui me gêne, c'est qu'il va me sauter au cou ! »

Là-dessus, ils parlent ensemble, et ils ne s'entendent pas. Stupeur. Il faut recommencer. Effroi ! Au lieu d'un traité de paix, avec des lauriers et une colombe, c'est la guerre avec des regards décidés et implacables ; car rien ne bute les cœurs susceptibles comme l'incompréhension de leur générosité.

— Comment? Comment? Vous ne voulez pas que je sois illustre !

— Mon enfant, tu rejettes mon expérience et mon affection !

Rencontre déplorable de deux méditations solitaires, grosses d'orage. Qui l'emportera? Le jeune. Dès le premier instant, le vieillard l'a senti ; mais voulant une retraite honorable, il se retranche dans une attitude farouche. Honoré l'a blessé par un mot sublime :

— Notaire? Comprends pas ! Je sais qu'on peut être grand capitaine, grand poète, grand homme d'État. Je veux bien de ces métiers. Mais je ne vois pas de grands hommes notaires. Alors, jamais ! Je méprise une profession où on ne peut pas être grand.

Le père est meurtri.

— Ah ! ah ! ricane-t-il, monsieur veut être Voltaire ou Rousseau?

Honoré se sent ridicule et sans raison pourtant. En ce cas, que répliquer? Il a l'âme claire, sans fiel. Quoi? Faire encore du mal? Tranquillement, il dit avec sérénité :

— Eurent-ils seulement des pères intelligents comme vous?

M. Balzac, sur ce trait, ne poursuit pas une discussion où l'essentiel est dit ; et il se retire dans sa chambre, tandis qu'Honoré, dont les tempes battent, descend dans les petites rues du Marais, se promener avec agitation.

Si Henry n'avait pas entendu derrière une porte, le père et le fils auraient peut-être vécu des mois côte à côte sans reparler. Mais Henry prévient sa mère. Et le pathétique de l'histoire est aussitôt gâté par l'irritation sans mesure que Mme Balzac déverse sur son mari et son enfant. Elle ajoute du mélodrame à cette scène où deux caractères forts se sont heurtés et opprimés. C'est le triste destin de nombreuses femmes, même distinguées, que leurs nerfs rendent incapables d'équilibre. Mme Balzac parla donc de folie, alors qu'elle seule en fournissait l'image, et personne ne discerna, dans l'éruption verbale de sa colère, le sens exact de ses prédictions. Se tuerait-elle de honte? Est-ce qu'Honoré la tuerait de chagrin? Par fierté, elle-même, ne tuerait-elle pas Honoré? Elle ne produisit en tout cas de l'effroi que sur ses filles et ses servantes. Les fils et M. Balzac ressentirent de la lassitude. Enfin, après une crise plus forte où elle se prit les pieds dans une chaise, tomba, se meurtrit le genou, et de rage s'enferma pour se panser, tout rentra dans le calme provisoire. Et Honoré, le cœur crispé, pelotonné sur soi-même, attendit en silence, avec désolation.

Les mères sont souvent déraisonnables ; mais par leur déraison elles deviennent utiles et touchantes. Elles ne connaissent ni la paix ni l'indifférence ; à force de s'agiter, elles raniment les conflits ; mais en somme, ce n'est que par eux qu'on résoud les problèmes.

Il se trouve que la vie des Balzac va changer tout à fait. Si le père a hâte d'établir son aîné, c'est qu'il est près de prendre sa retraite. Simple mot qui représente au budget des milliers de francs de moins. D'autre part, il faudra, sans tarder, marier et doter les filles. C'est donc le bouleversement des dépenses et des habitudes. Par des amis on vient de

trouver une maison à Villeparisis, à six lieues de Paris. C'est là qu'on transportera les meubles, en supprimant une servante, et en restreignant cette vie aisée, où l'on ne comptait guère pour l'habillement ni pour la table. Madame et mesdemoiselles étaient, quoi que pensât Honoré, fort soignées et même élégantes, et M. Balzac, ayant depuis quelques mois enfourché le dada de la nécessité d'une nourriture variée, où les aliments crus, riches en principes vitaux, sont aussi indispensables que les cuits, on passe par jour une bonne demi-heure de plus dans la salle à manger à consommer un ensemble de plats qui assureront aux membres de la famille une jeunesse prolongée. Tout cela touche à sa fin. Le changement ne sera d'ailleurs pénible, ni aux filles à l'âge de l'insouciance, ni à la mère née pour les volte-face, ni au père que mène son imagination. Mais il y a Honoré, — buté, têtu, insane ! — qui ne voudra pas venir, on le sent bien, à Villeparisis, qu'on ne contraindra jamais, qui ruinera la famille ! Car, que fera-t-il à Paris, sinon coûter de l'argent? Ce sont là les paroles de la mère. Le père, obstinément, se tait. Il aime trop la liberté et même les lettres, pour s'opposer avec violence au désir de son fils, mais vexé toujours, il lui refuse sa tendresse. En silence, il fait des comptes et cherche un arrangement. Il le trouve. Il le soumet à la mère, qui, rageusement, le transmet à Honoré, en lui donnant un air de châtiment. Mais Honoré vit comme son père, par l'imagination. Une mansarde à Paris ! Quinze cents francs pour vivre. Il exulte ! C'est le salut ! le bonheur ! Et si même c'était, comme sa mère l'en menace, le martyre, il ne s'en effraierait pas. Il aimerait presque la misère, rançon de la gloire. Son visage a pris de la dureté ; il a maigri ; et sèchement il répond à Mme Balzac, toujours si sèche, qu'il accepte... avec reconnaissance. Bon. Le mot lui a échappé. Tant pis ! Il ne s'en repent pas. Il est en plein rêve. Il a hâte d'être seul. Vingt ans, l'âge de la force ! Il va commencer sa vie d'écrivain. Courage, audace, génie ! Voilà ce qu'il faut. A Paris, il aura tout cela.

C'est donc une heure solennelle, quand en août 1819, par une chaleur implacable, il prend possession de sa soupente, rue Lesdiguières, à deux pas du faubourg Saint-Antoine. On a chargé pour lui, dans une voiture à bras, quelques mauvais meubles, une malle d'habits et de linge, des paquets de paperasses et de livres. Mme Balzac, qui démé-

nage dans la poussière, l'a embrassé avec une dernière parole de défi :

— Va, mon ami ! Fais des chefs-d'œuvre ! Et n'oublie pas que dans ce métier-là, il n'y a pas de milieu ; il faut être roi... ou bien on est goujat !

Honoré se tourne vers sa sœur et avec bonhomie :

— Ne t'émeus pas, ti Laure, je serai roi !

Puis se forçant il demande : « Où est papa?... » Disparu Personne ne l'a vu. Honoré s'en va.

Il a le cœur gros dans la rue. Mais le mouvement des passants le distrait, et tout à coup, il se sent l'énergie d'un lion, quand il pénètre dans sa chambre.

Lui-même, il a monté sa table, sa table pour écrire, pour devenir célèbre. Il l'installe devant la lucarne, par où le soleil tombe en rayons d'or, en rayons de feu, il ôte sa veste, la jette à terre, ouvre sa chemise, se bouchonne, rit et tapant la table :

— A nous deux ! Et ils verront bien !

Cette phrase, il se rappelle brusquement qu'il l'a déjà dite, quand tout petit, au collège de Vendôme, il subissait les railleries des camarades. Ainsi il n'a pas changé... C'est une vieille idée qu'il réalise. Il en pousse un rugissement de joie. L'homme de la voiture le surprend rugissant :

— Voilà un jeune monsieur qu'est heureux !

— Follement ! Mettez vos paquets là ! Molière et Corneille? Bien ! Ma cafetière? Très bien ! On va tout placer, et je serai le centre de tout ! Comprenez-vous que les gens aient des appartements, des maisons, des palais? Ici, tout sous la main ! Table, lit, fauteuil, commode, rayon de livres ! Une vie humaine ramassée, condensée, tendue, comme elle doit être ! Cousin, M. Cousin, le professeur à la Sorbonne, entrerait et verrait, il dirait : « Je devine l'œuvre, qui sortira de cette chambre ! »

L'homme est abasourdi.

— Descendez, mon ami, chercher la suite ! fait Honoré.

Il s'installe en dansant et en chantant. C'est une indigente maison d'ouvriers : dans le soleil qui l'inonde il la trouve pittoresque, familière, sympathique. Sa chambre est nue, étroite, torride. Il y est, avec ses papiers et sa volonté ; la vie lui paraît belle. Il apporte tout ce qu'il a griffonné depuis l'enfance : des vers sur *le livre de Job* — un conte satirique ; strophes sur *Robert le Diable;* fragment sur *la*

Religion naturelle. Il relit, sourit, range tout. Il pend des gravures au mur, remplit son encrier, prépare deux plumes de corbeau, et il a conscience de commencer une chose unique. Y a-t-il un autre jeune homme, capable comme lui de s'isoler ainsi pour entreprendre une grande œuvre? Non ! Donc, il sera seul à la faire. Ah ! il en connaît des jeunes gens ! Tous amoureux de plaisir, sans ambitions, sans enthousiasme. On dirait que toute cette jeunesse n'est plus que cendres, après l'époque de feu qu'on vient de vivre. Dieu ! Lui qui se sent tant d'orgueil et d'espoir !...

Le premier jour, quand le soleil tomba, respirant un peu, s'épongeant encore, il se mit à faire une lettre pour sa sœur, où il disait toute sa joie. Il était candide et courageux, et ne se rendait pas compte, grâce au ciel, qu'avec une audace d'ange, il commençait une lutte qui est le drame ordinaire de la jeunesse, quand elle est hautaine, ambitieuse et pressée. Et lui, était pressé seulement de fournir à sa famille des preuves de ses moyens ; ce n'est pas la vanité qui l'aiguillonnait ; n'importe ; quelle qu'en soit la cause, la péripétie est la même. Le jeune homme veut, et ne peut pas. Il se sent des ailes ; elles ne sont pas fortes. Il pense voler, il tombe. Honoré déclara : « Je veux écrire ! » Il prit donc possession de sa chambre ; et il se croyait heureux. Il s'empara d'un porte-plume... Il ne sut qu'en faire. C'est que la volonté seule est riche à vingt ans, le cœur seul est visité par un sang généreux ; mais l'esprit est pauvre, puisqu'il ne peut s'enrichir que par la vie.

— Voyons, voyons, dit Honoré, il s'agit d'abord de décider mon travail !

Il contempla ses livres, les auteurs, les titres.

— Il convient, pensa-t-il, que je me baigne dans les chefs-d'œuvre !

Et il se plongea dans Beaumarchais, Molière, Voltaire, Rousseau. Que d'idées alors étincelèrent dans sa tête ! Mais toute étincelle est courte. Il crut que ce feu lui appartenait ; il le prenait à des hommes de génie ; il ne put le garder ; il en fut cependant électrisé. En trois jours, il conçut un roman dont il tenait déjà le titre, *Coqsigrue* — un opéra-comique — une pièce en vers. Autant de conceptions courtes, d'élans sans suite, de départs, après lesquels il se retrouvait lui-même, Honoré, avec la conscience... de ce qui lui manquait pour des sujets si vastes. Alors, tête baissée, il redon-

nait dans ses livres. Des idées lui revenaient, aussitôt, toujours brèves, mais toujours brillantes, et il vécut ainsi quelques journées d'illusions bienheureuses.

Puis, après avoir cru indispensable de se nourrir, au dernier moment, de grandes œuvres, il sentit la nécessité de choisir enfin et de commencer. Il venait de lire deux volumes de Villemain sur *Cromwell*. Ce grand homme le surexcitait. Il eut la sensation de pouvoir écrire sur lui un drame noble, c'est-à-dire en vers. Il le voyait même représenté à la Comédie-Française. Et ce sont les souvenirs de succès à ce théâtre qui le décidèrent. Une pièce sur *Cromwell* lui parut une belle idée ; il s'y arrêta.

A sa table, il fit un plan ; puis un autre ; puis s'allongea sur son lit pour un troisième. De temps en temps, il prêtait l'oreille à la rumeur de la maison, et au bruit sourd que faisait au loin la grande ville ; il avait l'impression d'être alors un point fixe au milieu de l'agitation générale ; tout le monde papillonnait ; il creusait en profondeur. Il était Cromwell ou Charles Ier. Qu'est-ce que ces hommes pensaient? Comment agissaient-ils? Honoré fermait les yeux et tentait de suppléer à son manque d'expériences par des inventions, qui ne lui plaisaient qu'un instant. Puis, quand il se sentait la tête trop enfumée, sans beaucoup de feu, il écrivait à sa sœur une lettre charmante, aisée, railleuse, où étincelait la vie, l'esprit, la bonté, le naturel, tous ces dons avec quoi on peut faire un chef-d'œuvre, mais qui tous lui échappaient comme l'eau entre les doigts, dès qu'il se remettait à son drame en vers.

Un ami de ses parents, M. Dablin, quincaillier très riche, qui se croyait amateur d'art, brave bonhomme drôle à observer plus qu'à écouter, vint le visiter dans sa mansarde, peu de jours après qu'il s'y fut installé. Il était gai. Il lui conta des mots d'artistes, des boutades faciles qui lui semblaient spirituelles, et il dit innocemment :

— Mon cher, si vous pouviez nous donner une bonne pièce comique dans le genre des choses que je vous dis là, je vous garantis un succès, et votre famille serait la première ravie !

Cette déclaration exaspéra Honoré, qui éclata. Il avait besoin d'une détente, d'une colère, d'une exhibition de principes passionnés :

— Mon pauvre monsieur Dablin, croyez-vous que l'esprit m'intéresse !

— Comment, l'esprit ne vous...

— Je le méprise, monsieur Dablin, je le hais ! Il est le principe de toutes les œuvres manquées !L'esprit ! Qui n'en a pas dans notre pays ! (M. Dablin faisait une tête effrayée comme s'il pensait : « Mais moi ! Moi je n'en ai pas ! ») L'esprit, poursuivit Honoré, je ne me suis pas enterré vivant sous ce toit, dans cette chambre, résigné à tout supporter : solitude, chaleur, nourriture infecte, pour faire de l'esprit ! Ce que je veux faire c'est ce que personne ne fera, monsieur Dablin ! Ne roulez pas de pareils yeux ! Et je n'ai ainsi qu'une ambition raisonnable, car en ce métier d'écrivain l'ambition doit être totale ou ne pas être !

Il faisait trois pas dans un sens, trois dans l'autre, sa chambre ne lui permettant d'en faire que trois, et les bras croisés, l'œil ardent, la voix martelante, il se soulageait à exposer tout haut la noblesse de ce qu'il voulait.

Seulement, ce n'était toujours pas ce qu'il pouvait... Le drame ne changeait point. M. Dablin parti, entre une tranche de jambon desséché, une croûte de pain, un reste de café froid, il se retrouva face à son plan de *Cromwell*. Il fallait reprendre la lutte. Il la reprit, dans un soupir.

Il ne fut pas long à s'arrêter. Il eut bientôt devant lui un grand vide, qu'il se sentit impuissant à remplir. Mais alors il rusa. Il avait besoin d'une analyse de la douleur. Où l'étudier? « Je trouverai, se dit-il, ce qu'il me faut au Père-Lachaise ! » Il saisit son chapeau et s'échappa de sa chambre. Il rencontra des gens du peuple dans la maison, qui se retournèrent pour le regarder.

Il était parti confiant. Il revint amer. Que de comique affreux dans ce cimetière parisien ! Que de fois les humains gâchent, par désir d'afficher leur chagrin, cette grande dignité de la vie qu'est la mort ! « A croire les pierres tombales, marmonnait Honoré, descendant d'un pied, rageur vers Paris, toutes les épouses sont fidèles, toutes les mères adorées, tous les enfants sont de leurs pères ! Et il n'y a que d'honnêtes charcutiers, de bons procureurs, d'héroïques soldats ! » La réalité était trop stupide. Il fallait décidément se hausser au lyrisme. Or, pour être lyrique, il n'est nul besoin d'avoir vécu ; il suffit de sentir avec plus d'effusion que les autres.

Il reprit courage.

Cromwell...

Oui, mais dès qu'il était dans sa chambre, Paris de nouveau l'attirait. Avait-il eu raison après tout, de choisir un drame dont l'action se passe en Angleterre, au dix-septième siècle? N'aurait-il pas plus de sécurité à conter quelque histoire parisienne? Non ! D'abord il fallait étonner la famille. Ensuite, à marcher sur les traces de Corneille et de Racine, risquait-il tellement de s'égarer? Il n'avait qu'à les suivre de près... Il les rouvrit pour chercher des modèles et des inspirations. Et il se lança dans un premier monologue, dont les idées, le rythme et les rimes lui parurent assez heureux.

Il se chantait à lui-même ses vers en parcourant le boulevard du Temple. Il vit des couples élégants qui entraient au restaurant du Cadran-Bleu. Ceux-là allaient dîner à cinquante francs par tête ! Mesurant son effort du moment, il se hasarda à calculer les travaux gigantesques qu'il lui faudrait faire pour acquérir avec sa plume une situation sociale où lui seraient permis de tels excès, utiles tout de même à une âme qui veut observer, savoir et jouir.

En rentrant il trouva sa maison ignoble, sa chambre glacée, son lit misérable, et il s'endormit, un goût de cendre dans la bouche. En s'éveillant, il relut son monologue. Il avait le corps calme et l'âme froide. Et il s'aperçut qu'au lieu de faire du Racine, il avait fait du sous-Pradon.

Dès lors, il sentit, avec l'hiver, s'installer en lui une sorte de désespoir fixe, contre lequel il n'avait plus qu'une arme, sa volonté. Puisqu'il voulait faire *Cromwell*, en dépit de tout, il ferait *Cromwell*, mais il ne se croyait plus inspiré. C'était fini. Il avait visé trop haut...

Il lui arrivait bien de se consoler en songeant que le génie est peut-être une longue patience, et Boileau peut-être un grand poète, comme certains font mine de le penser. L'idée aussi le rassurait qu'il n'y a en ce monde aucun accord sur quoi que ce soit. En sorte que ce qu'il jugeait médiocre ne l'était peut-être pas... Puis soudain, comme la foudre tombe, sa conscience lui assénait des coups terribles. Il se traitait de lâche. Allons ! n'y avait-il pas que son jugement qui comptait? S'il était mal à l'aise, c'est qu'il ne faisait rien de bon ! Alors? Devait-il avouer des semaines perdues? qu'il avait en pure perte mangé l'argent de son père? Fallait-il brûler tout? Mais la première tragédie de Racine non plus n'est pas fameuse, et elle n'est pas encore brûlée !

Non, non il fallait que lui aussi écrivît d'abord ce qu'il pouvait, pour arriver un jour à ce qu'il voulait. Et ce n'était pas pour cela une défaite. Napoléon était seul sur son rocher de Sainte-Hélène. Napoléon souffrait, se rongeait, et il n'avait pas comme Honoré l'avenir en perspective.

« — La tragédie ne me tuera pas, se dit-il, réconforté par cette image. C'est moi qui lui tordrai le cou ! »

Après quoi, il vécut deux mois sans presque bouger. Le froid l'avait forcé à s'entortiller de couvertures et d'un vieux carrick, expédié par sa sœur. Il était immobile et engourdi devant son *Cromwell*. Il passait à peine de son fauteuil à son lit, où d'ailleurs il lui arrivait de vivre des journées entières, continuant d'écrire, alignant ses vers, mettant de l'encre à ses draps. Une scène de plus achevée !... Ah ! ah ! il se frottait les mains et se battait les épaules, à la fois pour se réchauffer et dire son contentement.

Il sortit une fois afin de tirer au sort. Bon numéro. Il ne fut pas soldat. En rentrant il se demandait s'il n'aurait pas mieux valu qu'il le fût. Enfin puisqu'il ne l'était pas, *Cromwell*, toujours *Cromwell!* On l'avait toisé. Un mètre soixante-cinq. « Que mesurait Shakespeare? » se dit-il, se remettant au travail.

Il souffrit d'engelures, comme au temps du collège ; puis d'affreux maux de dents. Mais il avala, pour ainsi dire, et digéra ses souffrances, continuant à rimer.

Endurci, le cœur gelé et l'esprit calleux, ayant perdu l'habitude de parler, ruminant sans trêve ses idées vraies ou fausses, perdu, au milieu de ce Paris si peuplé, comme dans un désert, il était devenu voltairien de la façon la plus desséchante, et la proie de théories égoïstes, qui le brûlaient sans le réchauffer, et le faisaient ricaner de la société et de la religion. Dire qu'à douze ans il s'était figuré que Dieu se cachait derrière les nuages pour suivre avec bienveillance les humains et les assister dans leurs actes ! Puérilités, que seuls messieurs les prêtres étaient capables de croire ! Ils ne luttent donc jamais, ces gens-là ! Et ils n'ont pas regardé Paris, monstre de ville, où la misère et le luxe s'entre-choquent et se défient ! Honoré, mal nourri, vivant dans son linge sale, riche de lectures seulement, mais pauvre d'expériences, doutait de ses convictions les plus chères.

Dans sa chambre, en quelques mois, le soleil, la poussière, les infiltrations avaient tout gâté. Le mur était noirci, les

livres jaunis ; le plancher boueux ; la table tachée. La commode contenait des chemises de flanelle en bouchon, attendant toujours une blanchisseuse introuvable, dix paires de chaussettes mêlées, constellées de trous, des mouchoirs qui semblaient avoir essuyé la gouttière. Enfin, il n'y avait plus que la nuit qui convînt à ce galetas de misère. Mais Honoré était aussi malheureux que lui. Il faisait noir dans son âme comme dans l'escalier.

Peut-être eût-il suffi pour l'éclairer qu'il apprît la visite que son père avait faite aux concierges. Mais il ne la sut même pas.

M. Balzac, depuis la séparation, n'avait jamais donné signe de vie à son fils. A Villeparisis on n'osait pas devant lui, parler d'Honoré. Sa femme, qui ne le comprenait pas, ses filles qui l'ignoraient, le croyaient en boule sur sa rancune. Il avait le cœur gonflé de tendresse, mais pour un empire il ne l'eût pas montré, redoutant plus que tout de paraître faible, et ce fut à l'insu des siens qu'un jour, de passage à Paris, il vint rue Lesdiguières, comme un étranger, interroger sur son enfant le couple bizarre d'animaux humains qui gardaient la maison. L'homme était inepte et muet. La femme parlait pour parler. M. Balzac écouta la femme, qui dit :

— Oh ! pour honnête, c'est bien honnête ! C'est même une fille, ce garçon-là. Timide, rougissant, et ça pense qu'à se cacher et à écrire ! Quoi? On se demande ! Apprenez-le si vous pouvez ! Nous autres, on connaît rien dessus la famille... Mais mon idée à moi, et on ne me l'ôtera pas, c'est que ça doit avoir un père quasi fou.

— Pourquoi un père? dit M. Balzac, rêveur.

— Ou une mère, reprit la concierge.

M. Balzac se tut.

— Enfin, dit l'autre, il est comme en prison volontaire ! Il y en a qu'ont assassiné qui sont pas plus renfermés que lui !

Dans la diligence qui le ramenait à Villeparisis, M. Balzac, ramassé dans une encoignure, réfléchit à l'insondable nature humaine, celle d'Honoré, la sienne aussi. Pourquoi ce garçon se condamnait-il à une telle vie? Il fallait donc que sa vocation fût bien forte. Et pourquoi, lui, n'avait-il pas pu vaincre son respect humain et grimper six étages pour embrasser son petit?

— Papa... papa... lui dit Laure après le dîner de ce même

jour... (elle tremblait un peu.) J'ai reçu une lettre d'Honoré... Il a fini une tragédie en vers.

— Ah! Ah! Pas possible? dit M. Balzac, doucement, avec un visage subitement épanoui. Mais voilà une ravissante nouvelle, petite fille!... (Il prisa, donna une pichenette à sa cravate blanche, et lui serrant affectueusement les épaules.) Il faut lui écrire vite, qu'il vienne nous lire cela!

Le lendemain matin partait une lettre pour Honoré, comme une sœur tendre est seule capable d'en faire. Elle contenait tous les élans, tous les appels, toutes les folies. Honoré en eut les larmes aux yeux, et répondit :« Je viens! »

Quinze jours après, un dimanche, il débarquait à Villeparisis. Il était ému ; il n'était pas heureux.

Fin d'avril 1820. Une aigre bise secoue les arbres fruitiers en fleurs, et malgré cette fine parure blanche et rose, la campagne est triste. Tristes ces grandes routes pavées, plantées d'ormeaux mélancoliques. Tristes les plaines couleur de boue. Triste le village, avec ses grandes bâtisses, plates et alignées. Triste la maison des Balzac, entre une cour de rien et un jardin sans caractère. Triste sans doute l'accueil qu'il va recevoir?... Eh bien! non. Quelle surprise! L'accueil est charmant, étourdissant, grisant. Laure et Laurence l'embrassent, le caressent, le serrent. Il sent sur sa figure leurs petits cheveux doux et chauds. Et Laure, les yeux humides, bredouille : « Il y a une surprise... Je n'ai pas voulu te l'écrire... Je suis fiancée, mon grand frère! » — « C'est pourtant vrai », dit Mme Balzac, qui s'avance, et qui, avant de lui mettre deux baisers bien nets sur les joues, s'écrie : « Oh! oh!... Tu as maigri, mon grand! Il va falloir te refaire, dis donc! » — « Bonjour, Honoré! » Voilà M. Balzac, qui a son ton le plus naturel : « Eh bien? Quelles nouvelles politiques? Qu'est-ce qu'on dit à Paris? Est-on content du duc de Richelieu?... Quoi? Tu regrettes Decazes? Ah! je m'en doutais! Sacré bonhomme. » Honoré détendu ouvre ses bras et pense : « Mon Dieu, que je voudrais que mon *Cromwell* fût magnifique! » La porte s'ouvre. C'est le fiancé, M. de Surville, ingénieur des ponts et chaussées. Présentations. Gaieté générale. Et on s'assied à table.

Déjeuner succulent. On a tué un canard. Il y a un petit vin blanc de Vouvray. Quand il en a bu trois verres, Honoré, le cœur chaud, distingue avec précision, dans sa tragédie, une quinzaine de passages, qui sont sublimes.

La conversation va son train. Les petites sont ravissantes. Il semble à Honoré que M. Balzac a offert à Mme Sallambier, la grand'mère, du vin sans qu'elle en demande. Et le temps même s'éclaircit. « On pourra faire un tour ! » dit M. Balzac.

— Oh ! reprend Laure, après qu'Honoré nous aura lu.

— C'est vrai ! dit M. Balzac.

— Lu quoi? demanda M. de Surville.

— Une tragédie, dit M. Balzac.

— Sur Cromwell, dit la mère.

— Oh ! ça va être intéressant ! fait Laure en battant des mains.

Et Honoré sourit. Il pense qu'il va bien lire. Il fera un peu chanter les passages les plus faibles. Il se sent roublard, fort, sûr de soi. Il ne serait pas étonné maintenant que Dieu existât.

— Voilà le soleil ! dit Mme Sallambier.

— Bravo ! Vite le café et on tape les trois coups ! déclare M. Balzac.

— Nous mettons-nous dehors? demande Mme Balzac.

— Non, non, la voix ne porte pas dehors, dit M. de Surville qui déborde d'affection, qui n'aime pas seulement la petite, mais la maison, les parents, les meubles, le nouveau beau-frère et d'avance le drame sur Cromwell.

Honoré le regarde et le chérit aussi ; et un quart d'heure après, dans le salon sympathique, qui sent la pomme, quand il commencera :

— Acte un ! Première scène... son ton a beau être assuré, c'est ce fiancé attendri que d'abord il regardera...

Hélas ! Trois fois hélas !... Les promesses que représentent cet amoureux, le meilleur accueil, un bon déjeuner, le vin de Vouvray s'écroulent au bout de trente vers, en même temps que la voix d'Honoré. Pourquoi? C'est lui-même qui, d'un coup, perd la foi, au milieu d'un hémistiche ; c'est lui qui s'affole, lui qui rougit ; lui qui dit en grattant de la gorge : « Ce n'est pas commode à lire... C'est fait pour être joué, n'est-ce pas... » Puis deux pages plus loin : « Je ferais peut-être mieux de le donner à chacun de vous... » Encore une page et : « Écoutez... Je ne veux pas empêcher une promenade... »

Tout le monde est bien confus. M. et Mme Balzac, honnêtement, se disent qu'ils ne peuvent pas juger...

— Continue, continue ! fait Laure.

— Je vous en prie, dit M. de Surville.

— Sortons ! dit Honoré.

On ne peut plus insister. Puisqu'il le veut...

— C'est... c'est tout le temps en vers de douze pieds? demande simplement M. Balzac, un peu triste.

— Oui, papa, naturellement répond Honoré, sans aigreur, triste aussi.

On sort dans le jardin... Une voix intérieure ne cesse de dire à Honoré : « Mauvais... mon pauvre ami... Mauvais... Sûrement mauvais. »

Les petites se sont mises à parler du mariage prochain : robes et gâteaux. Et les guirlandes à l'église? Est-ce qu'on a convenu de quelque chose avec M. le curé?

Honoré écoute sans entendre. Il n'est déjà plus question de Cromwell. Mon Dieu ! Personne dans la famille n'en parlera sans doute plus jamais ! Il vit le jour de victoire qu'il rêve depuis douze mois. Et c'est un affreux effondrement. D'autres s'enflammeraient, haïraient, chercheraient des responsables. Mais lui, dans son échec, a bien trop fortement le sens de la vérité, pour ne pas la voir et l'accepter ; et il est bien trop honnête, pour ne pas s'accuser, d'abord sans fausse honte... Aussi tandis qu'on parcourt le petit jardin de curé, qui, sous le premier soleil de printemps, montre ici et là quelques promesses bien humbles, il reste en arrière, il se sent modeste infiniment, et il s'avoue avec courage qu'il a voulu faire une grande œuvre... et qu'il l'a bien manquée.

René Benjamin.

(A suivre.)

Sur la Prière

Les pages inédites de Jacques Rivière que nous publions ici sont datées de ce camp de Kœnigsbruck où il fut, pendant près de trois ans, prisonnier. Tombé aux mains de l'ennemi le 24 août 1914, il les écrivit dès les premières semaines de sa captivité. Nous l'y découvrons avec cette « âme pénitente, saturée de tendresse, agrandie de misère, vraiment saoule de renoncement » que la guerre lui avait faite et qui, comme éblouie par la Lumière divine, s'est sentie, à l'heure de mourir, « miraculeusement sauvée ».

Parce qu'il a été en perpétuel débat avec lui-même et dans une incessante difficulté avec son propre cœur, nous avions craint que Jacques Rivière ne fût en péril. Nous nous mettions en peine. C'est, en effet, avec un sentiment de tristesse que nous le voyions incertain, opprimé par le détail, encombré par sa complexité. Nous avions cru devoir « stigmatiser » — comme il disait — son inquiétude, car nous sentions qu'il prenait à entrer dans ses sentiments, à refuser de se réduire sous le prétexte d'y voir clair, une sorte de délectation qui l'éloignait de Dieu, de la « terrible simplicité de Dieu ».

Rivière n'avouait-il pas que, dans ces moments-là, il se sentait abandonné, capable de se passer de Dieu, gagné par une sorte « d'impiété »? Et lorsque, dès avant la guerre, il s'était retourné vers la foi, tout ne lui avait-il pas, au contraire, semblé simple, comme si ses facultés eussent soudain repris leur naturel usage? Mais jusque dans son indécision, dans le retard qu'il mettait à consentir, on discernait un sentiment d'es-

sence morale, une manière d'honnêteté, de scrupule, et aussi une sorte de charité singulière à l'endroit de tous ceux qu'écrivain, leur inspirateur et leur guide, il aurait eu le sentiment de laisser à l'abandon s'il rejoignait trop vite les rivages où son âme aspirait.

Nous savons désormais qu'il avait jeté l'ancre et d'une prise si vive, à de telles profondeurs, que c'est singulièrement se méprendre de ne voir en Rivière qu' « *un être tout terrestre* ». *Par ce qu'il nous avait déjà livré, nous savions que la foi occupait tous les points stratégiques de son âme. Mais Rivière semblait se dérober à l'affirmation, comme s'il ne voulait porter témoignage que des choses dont il se détachait, dont il était dépris. Il fut, en effet, de ceux qui n'écrivent que pour se délivrer. Trop soucieux de se rendre des comptes à soi-même, il n'avait nul souci de convaincre; ce n'était pas son affaire.* « *Je suis tellement en difficulté avec moi, disait-il, que je ne sais ouvrir la porte à personne.* »

« Voilà que les Portes sont ouvertes... On ne peut savoir ce que c'est quand les Portes sont fermées ». *Ce fut le dernier cri de son âme désentravée. Tout ce qu'il avait exilé au fond de lui-même resurgit alors dans la lumière de l'évidence, en de suprêmes retrouvailles! Et nous comprîmes alors combien Jacques Rivière était* « *en avance sur l'image qu'il avait permis qu'on se formât de lui* ».

Les pages qu'on va lire sont pour nous une véritable découverte. *On y touche l'essentiel, les profondeurs d'une âme. L'homme qui les a écrites pouvait bien en retarder, en dérober l'expression, comme s'il attendait d'en être tout à fait digne. Mais il* savait, *de cette science inoubliable, inscrite au plus intime de l'être. Il avait été vraiment la proie du Dieu vivant.*

Dans ces grands sujets de la Prière, *Jacques Rivière reste bien tel que nous l'avons connu. Sous la régulation de la Vérité sentie, définie, aimée, nous le retrouvons fidèle à sa vocation d'éprouver, de saisir par l'esprit, les mouvements intérieurs les plus secrets. Chrétien, il n'avait rien eu à renier de ses dons, et le catholicisme ne fit que rendre son emploi à ce qu'il avait en lui de meilleur. Son originalité n'est pas atteinte; elle se réalise dans le consentement à la plus grande simplicité. Nous n'avons là qu'une analyse plus grave que les autres.*

Ses compagnons de captivité en eurent la première confidence; car c'est pour eux qu'il avait préparé ces causeries sur la mentalité du chrétien vu de l'intérieur, *dont ces pages sur* la Prière *sont extraites. On y a joint certaines notes que Rivière avait prises pour un projet d'*Apologétique *et quelques fragments de son journal de captivité. Ainsi s'achèvent, par delà la mort, les traits d'un visage dont l'ardeur inquiète*

nous avait si longuement retenu. Nous y découvrons la touche divine et nous ne voyons plus que la lumière dont il est soudain éclairé.

H. M.

Si l'on arrive à l'idée que l'événement est dans une certaine mesure au moins un produit de la volonté de Dieu, il devient tout naturel de chercher à influencer cette volonté, à la diriger dans le sens qu'on désire. La prière devient une chose parfaitement logique. Ici nous touchons à un point particulièrement litigieux du conflit entre l'incroyant et le chrétien. C'est pour l'incroyant le comble de la naïveté, de la bêtise, de l'ignorance, que cette persuasion où est le chrétien qu'il peut quelque chose, par lui-même, pour orienter le cours des événements, pour faire arriver telle chose au lieu de telle autre : « Ainsi, dira-t-il, ce malheureux ne se contente pas de croire que Dieu dirige les événements dans le sens de ses petits intérêts, il s'imagine encore pouvoir pousser Dieu, lui inspirer de produire tel ou tel événement, dont Dieu ne se serait peut-être pas avisé tout seul. Peut-il y avoir présomption plus grande? C'est une sorte de renchérissement dans l'absurdité. Tant que la toute-puissance de Dieu était seule en question, on pouvait reconnaître, sans la partager, une certaine vraisemblance à l'opinion du chrétien. Il réclamait sans doute des pouvoirs extraordinaires ; mais il ne les réclamait pas pour lui ; c'était pour l'être souverain, infini, tout-puissant. Il semble maintenant qu'il ait été mis en goût par les prérogatives qu'il a voulu faire attribuer à Dieu. Il n'hésite plus à s'en arroger une part. N'est-ce pas raffiner sur l'invraisemblance? Ainsi le chrétien veut nous faire croire que cette chance qu'il a eue d'échapper aux balles, ou la réussite de cette affaire qu'il a entreprise, sont le résultat d'une action qu'il a exercée sur Dieu, qu'il les a obtenues par une sorte de contrainte de la divinité, ou tout au moins d'influence qu'il lui a fait subir? Que peut-on imaginer de plus grotesque? »

Tel est l'aspect sous lequel la prière apparaît à l'incroyant. Que peut-on dire pour expliquer cette impression qu'elle donne au contraire au chrétien d'une chose parfaitement *naturelle*?

Il faut faire d'abord une distinction entre le moment où le chrétien prie et le moment où il réfléchit sur la prière.

Quand il prie, quand il demande à Dieu telle faveur déter-

minée, en effet certainement il veut contraindre la divinité, il veut exercer une pression sur elle, et il est persuadé qu'il peut y réussir. Rien de plus simple, de plus aveugle, de plus enfantin, si vous voulez, que l'âme d'un homme qui prie. Le monde, avec ses énormes difficultés, avec son gigantesque mécanisme, se trouve tout à coup pour lui merveilleusement simplifié : il se trouve tout seul face à face avec l'événement qu'il désire et avec Dieu qui peut le faire arriver ; il ne pense pas du tout à tout ce qui doit se produire en même temps et aux exigences innombrables et contradictoires auxquelles Dieu doit satisfaire à la fois ; il ne se demande ni s'il n'est pas absurde de sa part, créature infime, de prétendre gouverner l'être infiniment parfait, ni comment Dieu s'y prendra pour modifier en sa faveur les lois naturelles, au cas où elles ne suivraient pas le cours souhaité. Sur ce dernier point, il s'en remet entièrement à Dieu, il le laisse se débrouiller tout seul, il ne prétend pas s'immiscer dans ses affaires. En somme il recourt à la prière comme à un moyen *pratiquement* éprouvé, qui a déjà fait ses preuves, qui a réussi dans beaucoup de cas, bien que le mécanisme de son efficacité reste obscur.

Il y a là, au point de vue pratique, quelque chose d'équivalent à ce qu'est la mentalité chrétienne, telle que nous l'avons décrite, au point de vue théorique ; une certaine façon de se poser bravement en avant des difficultés, de les précéder, de prendre les devants sur elles et de voir ce que ça va donner. C'est ce que j'aimerais à appeler la bravoure de l'esprit chrétien.

Le chrétien, quand il prie, est à la lettre comme l'enfant qui voit quelque chose et qui le demande, sans prendre la peine de savoir si on peut le lui donner. Toujours la même candeur, la même *intégrité* d'âme, qui est nécessaire pour croire des choses qu'on ne comprend pas encore. Le chrétien est d'abord quelqu'un qui a le cœur, comme l'esprit, intact, entier. (Et le monde aussi, les choses, les événements, la destinée sont *entiers* avant que la raison ne les mette en morceaux.)

Mais bien entendu quand il réfléchit sur le sens et la nature de sa prière, le chrétien se rend bien compte qu'il n'a pas voulu demander à Dieu un dérangement du cours de la nature, ni à chaque fois un miracle en sa faveur. Il y aurait en effet beaucoup d'impertinence chez lui, si c'était ça qu'il demandait.

Qu'a-t-il donc voulu faire? Simplement fournir à Dieu une des raisons dont il a besoin pour se décider de telle ou telle façon. Il y a ici quelque chose d'extrêmement subtil et mystérieux. On dirait, dans certains cas, que Dieu a besoin que l'homme lui donne un prétexte de faire ceci ou cela ; l'idée lui en était bien venue, mais il n'osait pas tout seul. Aussi inspire-t-il à l'homme le désir de le voir arriver et l'idée de le lui demander. On sent très bien, quand on est tant soit peu expérimenté dans la prière, les choses que Dieu veut qu'on lui demande, et celles au contraire pour lesquelles il ne veut pas qu'on prie. Il y a un premier discernement instinctif qui s'opère dans l'âme du chrétien, non pas entre ce qui est possible ou impossible de par les lois naturelles, mais entre ce que Dieu prémédite ou non, entre ce qu'il aimerait à se voir demander et ce contre quoi il est déjà décidé.

Est-ce à dire que tout ce pour quoi il nous est possible de prier arrive toujours? Bien entendu non. Mais c'est aussi qu'il y a des prières tellement naturelles, tellement spontanées, correspondant à des intérêts personnels tellement immédiats et criants, que nous les faisons tout de suite, de notre propre mouvement, sans attendre cette invitation secrète de Dieu, sans nous demander si leur objet fait partie de ses desseins. Si bien qu'une sorte de combat s'engage entre sa volonté et la nôtre. Combat pathétique, qui pourrait être décidé du premier coup, mais où Dieu souvent joue à se rendre le plus faible. Car je crois Dieu parfaitement capable de se décider contre ce qu'il avait d'abord en vue, rien que par amour pour nous, que par une certaine complaisance inexplicable pour l'œuvre de ses mains. Mais bien entendu il peut nous arriver à nous aussi d'être vaincus, de nous en retourner inexaucés.

C'est pourquoi le chrétien, même au plus fort de sa supplication, même quand il veut le plus ce qu'il demande, fait toujours la part de l'entêtement de Dieu et répète d'aussi grand cœur qu'il prie, comme une sorte d'acceptation à l'avance de son échec, afin que Dieu soit couvert par lui, même s'il semble trahir sa confiance : « Que votre volonté soit faite ! »

Rien n'égale les trésors de générosité qui se dépensent dans ce combat entre la créature et son créateur. Le suppliant à une certaine manière à la fois de vouloir tout et

de ne vouloir rien, qui est peut-être le plus haut degré de tension où puissent monter les sentiments humains, l'équilibre suprême entre le désir et la résignation, le point où la passion et le renoncement atteignent à la fois, et sans se détruire, leur intensité maximum. Il aime Dieu de ce qu'il va lui donner cette chose tant désirée, car il n'en peut douter, car c'est impossible autrement, mais il aime Dieu tellement qu'il craint déjà ce qu'on pourrait penser, s'il allait ne pas exaucer sa prière, et pour ne pas que ce scandale arrive, à l'avance, déjà, contre son plus fort, son plus dévorant désir, il lui fournit cette excuse qu'il accepte cette volonté, quelle qu'elle puisse être, qu'il n'aura rien voulu que ce que Dieu voulait ; il lui signe en quelque sorte un acquittement anticipé ; il lui dit : « Voilà le coup le plus dur que vous puissiez me porter. Épargnez-le-moi. Mais si vous le portez tout de même, dès maintenant, je le dis, vous avez raison, vous avez infiniment raison ; et vous aurez fait encore ce que je voulais, puisque je veux de toutes mes forces ce que vous voulez. »

Mais je m'aperçois que tout ce que je viens d'ajouter, loin de simplifier le problème de la prière, ne fait aux yeux de l'incroyant que le surcharger, le compliquer, l'obscurcir. Et c'est le cas pour tous les problèmes mystiques, dès qu'on veut les approfondir. Nous avons ici un exemple frappant de la direction que prennent les pensées du chrétien, dès qu'il se met à réfléchir. Exactement à l'opposé de ce qui serait nécessaire pour rencontrer, pour toucher l'esprit de l'infidèle. Il va du côté où ça lui semble plus clair, exactement comme les plantes se tournent vers le jour. C'est instinctif, c'est presque automatique. Il va du côté où les choses se précisent pour lui, vers l'expérience. Au lieu que pour expliquer et convaincre, il lui faudrait se retourner vers la raison. Tout problème mystique trouve sa solution dans un alourdissement en matières d'expériences.

Il faut tout de même faire un effort pour mettre un peu de lumière rationnelle là dedans, pour faire comprendre au moins la cohérence des croyances du chrétien sur la prière avec l'ensemble de sa foi.

Il y a deux difficultés qui frappent l'incroyant :

1° Comment croire que Dieu puisse se décider, sur nos instances, à modifier le cours de la nature en notre faveur?

2° Comment expliquer que Dieu ait besoin de nos désirs pour prendre telle ou telle décision? Comment l'imaginer dans une telle dépendance de nous?

Répondons-y non pas avec l'intention de les faire évanouir aux yeux de l'incroyant, mais en les remettant dans le plan général des idées chrétiennes.

A la première il a été déjà répondu. Il faut dire simplement que le chrétien a une conscience confuse de ce pouvoir qu'a Dieu de transfigurer l'événement sur place, au moment même où il se produit, de lui faire subir une sorte de révolution, de ce droit de suzeraineté qu'a Dieu sur chaque instant du monde, indépendamment du cours qu'il suit. Aussi le prie-t-il non pas de détourner le cours des événements, mais de les féconder, de manifester dans ce qui arrive sa toute-puissance ; il lui demande de s'emparer de l'événement, de lui faire dégager toutes ses propriétés, de ne pas le laisser passer sans lui imprimer son sceau.

Ainsi s'explique que d'une part il prie pour tel événement qui lui semble devoir manifester le mieux la toute-puissance de Dieu, et que cependant dans le fond il accepte à l'avance la volonté divine, quelle qu'elle soit. Car il sait bien que Dieu seul peut apercevoir sous quelle forme la fécondité de l'événement sera portée au maximum.

En somme, quand on a bien compris la nature de la Providence, il n'y a plus aucune difficulté à s'expliquer la prière ; elle n'est pas autre chose qu'une invitation à la Providence d'avoir à s'exercer ; et nous savons dans quel rapport se trouve celle-ci avec les lois naturelles.

L'autre difficulté est plus grave : comment comprendre ce besoin qu'a Dieu de nos désirs, et qu'il les fasse rentrer, pour si peu que ce soit, dans les motifs de ses décisions? Comment comprendre cette dépendance volontaire où il semble se mettre vis-à-vis de l'homme?

Mais si une fois on a trouvé le Dieu personnel, quoi de plus naturel après tout? Un père n'est-il pas le créateur et le maître absolu de ses enfants? Pourtant quelle plus grande dépendance? N'est-il pas aussi leur esclave? Supposez l'amour d'un être infini : ne crée-t-il pas une dépendance infinie? Dieu se plaît avec nous. C'est un fait pour le chrétien : « Mes délices sont avec les enfants des hommes. »

Il se laisse prendre, par un aveuglement volontaire, aux pièges que nous lui tendons.

Un Dieu qui a besoin de l'homme : voilà la conception, presque extravagante de hardiesse, que le christianisme ose nous proposer. Un Dieu qui ne se suffit pas, un Dieu inquiet, plein de désir et d'attente, jamais sûr de pouvoir faire ce qu'il veut faire, car il faut toujours qu'il tienne compte de ces supplications qui l'assaillent de toutes parts et auxquelles il ne sait pas s'il pourra toujours fermer ses oreilles. Un Dieu qui ne s'en tient pas à la toute-puissance ; mais qui lui ajoute la toute-faiblesse. Ce n'est pas le Dieu armé jusqu'aux dents de la Bible. Mais le Dieu qui a fini par se laisser séduire par la misère de sa créature, qui a succombé à sa propre miséricorde et qui a été livré à l'homme pour être mis à mort. Un Dieu qui s'est rendu, qui, par une sorte de coup d'État insensé contre lui-même, a passé outre à son omnipotence.

Et qui oserait dire qu'ainsi il est moins complet, moins parfait que s'il avait gardé toutes ses armes contre nous? N'est-ce pas, si l'on peut dire, un prolongement de la perfection, que de renoncer, pouvant tout, à le pouvoir toujours? La toute-puissance qu'implique sa perfection est toujours là. Mais, sans subir aucune influence, par une décision entièrement libre et personnelle, il en abdique l'usage ; et ainsi, comme je le disais, il lui ajoute l'impuissance.

On a souvent insisté sur les ressemblances du christianisme avec d'autres religions plus anciennes, avec l'idée secrète ou avouée de prouver qu'il leur avait emprunté ses dogmes principaux. Mais si l'on a pu retrouver l'Incarnation par exemple chez les Hindous, on n'y retrouve pas, que je sache, la Rédemption. Aucune autre religion que le christianisme n'a conçu un Dieu assez inconsidéré, assez imprudent pour vouloir abdiquer entre les mains des hommes, se faire leur esclave et périr sous leurs coups afin de les racheter de son sang. Aucune autre religion, il faut bien le dire, n'a fait intervenir, entre le fidèle et son Dieu, l'amour, avec ses dérangements énormes, sa logique extravagante, tous les troubles qu'il introduit dans les âmes. C'est ce qui fait l'originalité incomparable du christianisme, et sa profondeur unique. Car ainsi sa prise s'étend à toute l'âme, et il répond à ses exigences les plus aventurées, les plus folles, en même temps qu'aux plus froides et aux plus raisonnables.

Un roman, dira-t-on. Mais en ce moment nous ne discu-

tons pas sur sa vérité. Nous voulons simplement montrer le point de vue, faire voir comment s'agencent ensemble toutes les croyances du chrétien. Et nous voyons bien maintenant comment il peut espérer contraindre Dieu par sa prière, quel pouvoir il se sent réservé sur l'être infini, et nous comprenons cette confiance puérile, et presque insolente avec laquelle il s'adresse à son père pour obtenir ceci ou cela.

(*Note :* Il y a des choses que Dieu ne peut pas vouloir de lui-même, que sa propre grandeur l'empêche de vouloir. Et pourtant il voudrait bien y descendre. C'est pourquoi il a besoin de s'y faire contraindre par nous. Il nous demande en quelque sorte une excuse à ce qu'il va faire ; il veut que nous couvrions ses désirs, que nous les autorisions de notre faiblesse. Il nous demande un peu de notre faiblesse pour assouplir ses volontés, pour leur donner plus de délicatesse et d'appropriation au détail. Il nous emprunte ce qu'il n'a pas le droit de posséder lui-même parmi ses qualités : la partialité, les préférences pour ceci ou pour cela, les considérations sentimentales. C'est le sens de ces prières que nous sentons qu'il nous réclame, qu'il veut avoir de nous.)

(*Autre note :* L'amour n'est-il pas l'union incompréhensible, inexplicable pour la raison, des exigences les plus absolues et du désintéressement, du détachement de soi le plus parfait? Donc par son introduction dans les rapports entre la créature et Dieu, on explique à la fois chez l'une l'union de l'instance et de la soumission à la volonté divine, chez l'autre la toute-puissance de la volonté et la facilité à se laisser contraindre par la prière.)

Extraits des Carnets de captivité.

Camp de Kœnigsbrück, 18 septembre 1914.

Sur la Prière.

Je comprends enfin ce que c'est. (C'est peut-être la récompense de ma patience à prier des lèvres pendant si longtemps.) Le besoin, la faim, la soif, l'appel, le recours, la question, le manque qui vous force à parler, à demander, à prier. Non pas seulement dans les occasions terribles et

urgentes, comme le 24 (1), mais maintenant tous les jours, et simplement pour demander l'assistance de Dieu à mon être même, l'espèce de supplément à moi-même qu'il me doit maintenant, m'ayant privé de la satisfaction où j'étais de moi.

Délice de découvrir le sens immédiat, prochain, *utile*, de certaines phrases déjà mille fois répétées. Délice de les dire pour moi, en faveur de moi, de les faire intercéder pour moi :

Exsurge, Christe, adjuva nos. Et libera *nos propter nomen tuum.*

Domine Deus omnipotens qui ad principium hujus dieï nos pervenire fecisti...

Espèce de réconfort admirable et pour la première fois senti, de la conversation avec Dieu. Intimité, amitié. Plus aucun doute sur sa présence. C'est maintenant que je comprends bien, par la précision de cette sensation, combien il est impossible à ceux qui ne l'éprouvent pas, de l'imaginer.

Sentiment de tout attendre de quelqu'un, qui sait mieux que vous ce qu'il vous faut. Subordination absolue. Tout ce qu'on raconte d'habitude, quoi ! Mais la différence entre l'entendre raconter et le sentir !

(Premier carnet, p. 3.)

19 septembre 1914.

Sur le « Confiteor ».

Composition étonnante :

La première partie : découverte de toute cette assistance au-dessus de nous, de tout ce tribunal auquel nous ne pensions pas, qui était là pourtant au moment même du péché. Le pécheur refuse d'être tout seul, il renonce à ces arrangements qu'il pourrait conclure avec lui-même, il se prive de la solitude où l'on se tire toujours d'affaire, où l'on finit toujours par dégotter la bonne excuse.

Et le mouvement d'hostilité envers soi-même s'accentue par l'énumération des espèces du péché : *cogitatione, verbo et opere;* et surtout par cette terrible reprise : *mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa.* Paroles admirables qui attaquent directement ce dernier fond en nous, ce refuge ou plutôt

(1) Jour où il avait été fait prisonnier.

cet esprit de fuite et d'élusion qui subsiste au fond de toute accusation de soi. L'être vraiment cerné, désigné, réduit à faire face au doigt qui le désigne. C'est le moment de la grande angoisse. Je me représente maintenant très nettement ce que c'est que la contrition. Ce n'est pas tant un effort de repentir que la volonté de rester un instant tout ouvert, sans rien toucher en soi, tel que l'on est vraiment, c'est la transe de s'offrir à cette assemblée souveraine sans prendre le temps de se rhabiller, ça consiste à ne plus bouger au moment même où l'on a le plus envie de ne pas être vu, c'est une patience d'une minute, l'endurance d'un instant difficile et honteux, le fait de se croiser les mains lorsqu'elles voudraient tout remettre en ordre. Considérée de cette façon, et avec les forces que me donne en ce moment mon humiliation, je crois que je réussirai enfin à me rendre capable de contrition.

Sitôt ce dernier retranchement franchi — c'est le centre de la prière — le pécheur se retourne contre ceux qu'il a convoqués à son humiliation. Il les repince. Puisqu'ils sont là, il va se servir d'eux. L'un après l'autre, il les rattrape, il tourne vers chacun d'eux ses « accusatifs ». C'est sa revanche. C'est sa vengeance. Il faut maintenant que chacun d'eux tour à tour se fasse son avocat devant Dieu. Tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à ne pas être là. Le moment terrible est passé. Ce petit instant a suffi. Le pécheur est quitte pour ce qui le concernait. Il a tourné le cap difficile. La partie de la tâche qui lui incombait est remplie. Aux autres de faire leur devoir !

Le ton d'admirable confiance, d'assurance même : *Ideo precor beatam Mariam semper virginem... orare pro me ad Dominum Deum nostrum.* Celui qui parle sait bien qu'il fait partie d'une communauté où chacun ne subsiste que par le secours des autres. Il compte, il escompte, il attend, avec une sorte de naïveté et presque d'impudence, qu'on fasse pour lui ce qu'il a mérité qu'on fasse.

Le *mea culpa*, c'est ce qui fait toute la différence entre la confession littéraire et la confession religieuse. Il ne faut pas contester qu'il y ait au fond de la confession littéraire, si sincère, si dure, si entêtée à la vérité soit-elle, une espèce de délice et comme un arrière-goût de miel. C'est le plaisir de se découvrir comme individu, comme personne unique

et inimitable ; et toute découverte même d'un vice, pourvu qu'il soit sans ressemblance avec aucun autre, contribue à renforcer ce plaisir. Mais au fond de la confession religieuse, il y a tout au contraire cette épouvantable goutte d'amertume du *mea culpa*. Le *Confiteor* s'ouvre comme un défilé qui y conduit inévitablement. On y entre non pas pour découvrir, mais pour subir. Au lieu du plaisir de s'apercevoir unique et inimitable, ce qu'il y a au fond c'est l'horreur et la honte de reconnaître qu'on a participé à la grande turpitude universelle, qu'on a plongé dans cette mer anonyme et affreuse du péché, qu'on s'est rendu pareil à tous les autres hommes, qu'on a été quelque chose qui portait un nom de toute éternité, comme : lâche, ou : luxurieux, ou : jaloux. C'est pourquoi toute précision, toute individualisation de la faute dans l'aveu qu'on en fait vont à l'encontre du but même de la confession. C'est pourquoi les questionnaires qu'on trouve tout dressés dans les paroissiens pour faciliter l'examen de conscience sont, à cause même de leur généralité, de leur manque de souplesse et de complaisance à l'individu, parfaitement appropriés aux fins de la confession.

Le recours secret, le point d'évasion, la fissure par où l'orgueil, comme un gaz inodore, rentre dans la cloche de l'âme d'où on l'avait exclu, c'est cette idée que la chose qu'on avoue vous est propre et comme réservée. Il n'y a qu'à s'écouter parler à un ami : le tour personnel qu'on donne malgré soi à ce qui, dans la réalité, était commun et de pure humanité, la façon dont nous cherchons à faire paraître dans chaque action avouée un trait de notre caractère, au besoin une manie, quelque chose en tous cas qui n'appartienne qu'à nous. C'est toujours dans ce sens que s'exerce le coup de pouce.

Et justement la confession catholique tend à boucher cette possibilité de retour pour l'orgueil, à créer une atmosphère réellement irrespirable. C'est pourquoi elle paraît si monstrueuse. Mais ceux qui contre elle préconisent la confession directe à Dieu ou la confession à un ami, n'est-ce pas que, pour être inspirés de trop près par lui, ils n'aperçoivent pas revenir l'orgueil, que le pécheur doit mettre sur la table et dépouiller au même titre que tous les autres péchés?

(*Premier carnet*, p. 9.)

23 décembre 1914.

Hier soir en récitant le *Salve Regina*, encore une de ces découvertes délicieuses comme on en fait de temps en temps dans les prières ; une de ces phrases faites pour moi, que j'avais prononcées jusqu'ici sans en sentir le goût, dont tout à coup le délice s'est délié dans ma bouche : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende!* Promesse qui m'est faite dans l'exil, volupté qui m'est tendue doucement au fond de cet abîme où je suis. Tout un réseau, tout un nid de bonheur encore, posé dans mon avenir, que je n'ai plus qu'à attendre, qu'à atteindre. Jésus, comblez-moi de vous, quand je serai sorti d'ici. Que je ne vous oublie pas ! Que je ne sois plus jamais sans vous ! Que votre tendresse fonde mon cœur ! Donnez-moi cette dissolution au lieu des autres !

Comme il est mystérieux que les prières soient ainsi préparées à l'unique, qu'elles gardent dans leurs plis des mots qui se trouveront tout à coup, pour celui-ci ou celui-là, d'une propriété, d'une pertinence ineffables. Cela parle comme vous-même, avec votre tour et votre intonation ! Étranges réserves, prodigieux secours ménagés par Dieu avec cette adresse providentielle qui fait servir le général au particulier, qui met l'universel au service de chacun. Toute mon âme tout à coup résumée dans quelques humbles paroles, usées, limées, polies par des millions de lèvres, plus neuves pourtant, plus prochaines, plus personnelles que toutes celles que j'eusse su inventer. Toujours le miracle *par le plus simple.*

(*Troisième carnet*, p. 51.)

JACQUES RIVIÈRE.

Scènes de la vie à Moscou sous les Soviets

(1918-1920)

Les roses blanches, les hortensias bleus, les violettes, les tubéreuses étranges avec leur regard de l'au-delà... Les voici toutes qui se pressent derrière la vitrine du fleuriste. Dehors, les rues sont couvertes de neige sale, souillée par les piétons et les traîneaux, et des montagnes de glace bordent les trottoirs. On ne veut ni balayer la neige, ni fendre la glace avec la hache. Les rues sont ignobles.

Il fait horriblement froid, 14° au-dessous de zéro, et il fera 27°, 30° après Noël. Debout à côté de la fenêtre, je regarde les fleurs et des larmes coulent de mes yeux. Mes cent roubles et mes bijoux sont partis depuis trois jours. Je ne sais pas ce que je vais faire... Des fleurs? Quand il n'y a pas de pain! Je n'ai pas d'argent pour des rêves fleuris. Et il fait si froid dans la chambre de l'hôtel que le « département des hâbitations » m'a donnée!

Nous vivons séparément, moi et mon amie Aglaé. Quel plaisir de vivre ensemble, d'exposer ses misères dans une chambre glaciale, où les fenêtres intérieures sont couvertes de givre!

Aglaé donne des leçons dans quelque école populaire, le soir. Elle veut expier, dit-elle, « ses péchés envers le prolétariat ». Moi, je m'en moque, du prolétariat! Qu'est-ce que le péché à son endroit pour qui a beaucoup souffert!

*
* *

J'ai pour voisin, d'un côté, un communiste avec sa famille, la femme et la belle-mère. Ils ont de quoi se chauffer, des vivres, tandis qu'autour d'eux on meurt de faim. De l'autre côté, une employée de chemin de fer, fille d'un général, Varvara Léovna, une vieille fille, qui est très fière d'être restée « honnête ».

— J'étais pauvre, dit-elle. Épouser un officier d'infanterie, belle carrière ! Le cavalier demandait de l'argent, l'artilleur de belles filles. Moi, je n'étais ni belle, ni riche...

A présent, affreusement pauvre et affreusement laide, elle ne pense qu'à une chose : manger. Et Varvara Léovna court, chaque après-midi, après son service, ramasser des fagots qui restent après qu'on a coupé le bois. Du pain noir avec de l'eau bouillante, voilà son souper.

Elle est encore assez heureuse d'avoir une « mendiante » pour se chauffer ! Les Soviets distribuent ces « mendiantes » à ceux qui ont des protections. Pour avoir des souliers, un manteau, une chemise, une chambre, il faut avoir une lettre de Lénine, de Trotzky, du secrétaire du Comité central exécutif, enfin de quelqu'un des hautes sphères.

Je rêve d'une chambre qui soit chaude. En attendant...

*
* *

Le mari de Dacha, l'ancienne servante de mon hôtesse à la campagne, a maintenant un grand poste : il est commissaire aux meubles confisqués chez les bourgeois. C'est lui qui distribue les meubles aux institutions publiques, aux communistes et aux « spetz », c'est-à-dire aux spécialistes, ingénieurs, anciens fabricants, professeurs, médecins, qui servent les Soviets. En conséquence, Dacha possède un magnifique appartement de quatre pièces, une salle de bain, une cuisine et de très beaux meubles.

Elle m'avoue :

— Pour avoir cette place, mon mari a fait cadeau d'un beau collier de perles à un haut personnage communiste ou plutôt à sa maîtresse. Quel joli mobilier, n'est-ce pas?

J'admire les superbes fauteuils, les tables incrustées de nacre, les chaises de style de la salle à manger, le grand lit...

J'admire surtout Dacha dans son peignoir de valenciennes et de bruxelles, qu'elle porte directement sur la peau. Elle croit que c'est à la fois très aristocratique et très révolutionnaire. Son mari a lu quelque part que Mme Tallien s'habillait ainsi de tulle sur le corps nu. Dacha avec ses yeux « bossus », son nez en pomme de terre, retroussé, ses mains rouges, ses manières de paysanne, imitant la belle Mme Tallien !

— Cette robe de chambre, me raconte-t-elle, et mon manteau de loutre, c'est le commissaire aux logements qui me les a donnés en échange des beaux meubles que mon mari lui a accordés. Une « main lave l'autre main », dit notre proverbe.....

Voulez-vous un peu de bois? continue-t-elle. Seulement, comment ferez-vous pour le porter? C'est lourd. Ça ne vous choque pas de porter le bois dans les rues? Moi, je m'en garderais bien : je pourrais rencontrer un commissaire du peuple de nos relations.

Elle rit. Elle m'offre du café, du pain blanc. Quelqu'un sonne. On annonce une de ses nouvelles amies, la femme d'un commissaire aux chaussures.

Dacha jette un regard inquiet sur ma toilette. Ma vieille fourrure, mon chapeau déformé recouvert d'un châle brun la choquent évidemment : son amie est si élégante... Une nouvelle riche ! Mais Dacha se reprend. Elle pense qu'il est très bien de me présenter à cette « commissairesse » comme une ancienne connaissance.

Je vois surgir devant moi une seconde Dacha, même accent, mêmes manières, assez bien habillée pourtant : un manteau de karakul, un chapeau d'hermine, un manchon de skungs, de grandes bottines à boutons ; mais quand elle enleva son manteau, je découvris un corps très fort gainé dans une robe de satin brun, droite, comme on en porte à présent.

Dacha me présente comme une vieille amie. Et j'assiste à un drôle de spectacle : ces deux femmes du peuple ont honte de leur naissance ; elles essaient de se donner le change :

— Mon père à moi aussi « étions » général, me dit la nouvelle venue. Il fut fusillé à Kazan, et j'ai dû épouser un communiste.

Avoir un père, un oncle général, sénateur, fusillé, voilà le comble de l'aristocratie !

— Hélas ! mon cousin était officier de la garde et lui aussi a été fusillé, soupire Dacha, sans se soucier de ma présence.

Elle baisse la voix.

— Il était de l'armée de Dénikine... J'ai eu des parents illustres...

La nouvelle venue la fait tourner, retourner, regarde sa robe de chambre.

— Chic ! dit-elle. Mais, dites, n'irez-vous pas aujourd'hui à l'école de danse?

Je regarde Dacha, stupéfaite ! Elle rit, voyant mon étonnement.

— Ah ! oui, Alina Borissovna, j'ai oublié de vous dire : je me suis inscrite à l'école de danse. Les Soviets encouragent beaucoup les tentatives artistiques du prolétariat. Je sais déjà tous les pas du ballet : là...

Et dans sa robe de dentelles, elle saute, elle vire, elle marche sur le bout des pieds, comme un singe qu'on dresse.

Dans la salle à manger, où elle nous invite à passer, je vois un piano. Dacha prend des leçons de piano. C'est la femme d'un général, prisonnier de la Tchéka, qui lui enseigne la musique. Elle essaie les premières gammes pour que nous jugions de ses talents.

— Qu'avez-vous fait hier au soir? demande la visiteuse à Dacha.

— Mon mari avait « commission ». Je m'ennuyais. Heureusement les Stepanoff sont venus pour m'emmener au théâtre. Croyez-vous? Je me suis ennuyée là aussi. On y jouait une nouvelle pièce contre-révolutionnaire : *le Révisor*, de Gogol. Comment le gouvernement permet-il qu'on représente une pièce où l'on fait allusion aux communistes qui acceptent des pourboires?

Je souris, et je dis :

— *Le Révisor* a été écrit il y a presque cent ans, Dacha, et Gogol est un classique russe. Comment pourrait-on défendre de jouer ses pièces?

— Diable, dit Dacha, sans être gênée de son ignorance. On ne peut pas tout savoir ! J'en ai tant lu ! Je croyais que c'était une satire contre-révolutionnaire sur les communistes ; et j'imaginais que l'auteur n'avait pas osé la faire « moderne » et l'avait voilée en habillant les personnages à la mode du siècle passé.

Puis on parle toilettes. Dacha regrette que les modes de Paris ne viennent pas, à cause « du blocus impérialiste ».

L'amie de Dacha se plaint de son mari. C'est un moujik, un rustre ; elle aimerait bien avoir un ami, un noble, un homme tendre qui ne la battrait pas.

Elles parlent avec cette franchise brutale des sauvages, tout en se donnant des airs de grandes dames.

*
* *

Le mari de Dacha m'a donné une lettre pour un personnage très important, un certain « camarade Négodiaëff » membre du « Wtzik », c'est-à-dire du comité central exécutif, équivalent à la Convention de la Révolution française. Ce nom ne m'est pas inconnu. Et encore que j'aie négligé mes relations avec mes cousins et cousines depuis la guerre, je me suis rappelé qu'une de mes cousines avait épousé un juge de paix de Tchernigoff (ville importante de l'Ukraine), M. Négodiaëff, propriétaire, du parti libéral cadet. Est-ce une similitude de nom?

Le lendemain matin, ma recommandation à la main, je me suis présentée au bureau de Négodiaëff dans une rue près du Kremlin : une belle maison où recevaient les commissaires du peuple, et quelques membres importants du Comité exécutif central de toutes les Russies. L'entrée était gardée par des tchékistes et des soldats, baïonnette au canon, revolver en bandoulière.

La lettre du commissaire aux meubles a forcé la consigne. On m'a fait entrer dans un vaste appartement : la chancellerie de Négodiaëff où de jolies demoiselles travaillent, l'une à la machine à écrire, l'autre à un bureau encombré de papiers. Elles rient, chuchotent joyeusement, tutoient tous les « camarades » qui entrent, selon la règle communiste.

Autour, sur des chaises, quelques personnes : des solliciteurs ; une femme qui vient demander grâce en faveur de son fils condamné à mort pour avoir participé à un complot contre-révolutionnaire, un vieux professeur sans souliers, les pieds enroulés dans des vieux journaux et dans des caoutchoucs (il voudrait une paire de bottes et Négodiaëff seul peut la lui faire avoir). Il y a encore une jeune fille qu'on a jetée à la rue avec ses parents, anciens marchands épiciers, pour donner leur appartement à quelque

communiste. Une autre vient solliciter pour son frère emprisonné sans raison. Et une mère avec quatre enfants presque nus vient demander à Négodiaëff de les vêtir.

Tous attendent en parlant bas, se racontant leurs malheurs. Négodiaëff a la réputation d'un bon garçon, « mieux que les autres assassins ». Et puis il est d'une famille bourgeoise.

A une heure nous étions toujours là. Soudain un jeune homme, une énorme serviette sous le bras, traverse la salle et se réfugie derrière la porte du cabinet.

La demoiselle assise à la table se précipite derrière lui. Elle revient aussitôt et demande à tous les solliciteurs de donner leurs noms, qualités, et le but de leur visite.

— Le camarade Négodiaëff va vous recevoir tout de suite. Il a « commission » dans son cabinet.

La « commission » dura à peu près deux heures. Mais dois-je l'avouer? On était content d'attendre dans cette chambre si chaude, enfouie dans les vieux fauteuils de la grande-duchesse Élisabeth, à qui cette maison appartenait autrefois. Il faisait si chaud ! On avait faim, mais quoi? On aurait faim aussi à la maison, et froid et pas de confort !

Bien que je fusse la cinquième sur la liste des solliciteurs, Négodiaëff parut à la porte et souriant il s'écria :

— Camarade Astroff ! Alina Borissovna !

Je m'avançai, tandis que le vieux professeur, furieux, murmura quelques mots sur « les privilèges ».

Le cabinet était confortable comme celui d'un ministre. Négodiaëff me serra la main et me dit :

— Très content de vous connaître, ma cousine inconnue ! Maman m'avait beaucoup parlé de vous.

— Ah ! vous êtes le fils de Palina Négodiaëff? Lequel? André ou Léonide?

— Léonide, s'il vous plaît, chère Aline. Un nom fort à la mode. La Russie a deux lions, Trotzky, Kameneff, et un petit lion, N. Léonide, c'est-à-dire moi. Mais asseyez-vous donc. Vous venez d'arriver à Moscou? Inutile de vous demander si vous êtes communiste ! A votre mise, je vois que vous ne voulez pas vous soumettre à la loi de Darwin.

— Laquelle?

— Celle de savoir s'accommoder de n'importe quel milieu. En effet, pourquoi ne pas devenir communiste? C'est une affaire de bien-être.

— C'est une affaire de conscience aussi, lui dis-je en souriant.

— Ah ! la conscience ! laissez donc ! Mais nous en reparlerons. Je saurai vous convertir. Le communisme est vainqueur du monde. Celui qui n'est pas communiste ne pourra pas vivre ? Que faites-vous ? Avez-vous de quoi manger ?

— Je n'ai rien, pas même du bois. Voici une lettre d'un camarade.

— Je n'en ai pas besoin en ce moment. J'habite ici une seule chambre, très claire. Je voudrais bien vous y abriter, mais personne autre que les commissaires du peuple et les membres du Wtzik n'a droit d'y résider. Alors je vais vous donner un mot... Non, attendez, je vais lui parler... Vous arrivez d'où ? De Saratoff. Bon.

Tout en causant, il a demandé la communication téléphonique avec un personnage dont dépend la distribution des chambres. Il lui explique qu'il s'agit d'une « cousine » arrivée de Saratoff qui, comme il convient, aura bientôt une fonction des Soviets...

Et se tournant vers moi :

— C'est fait, me dit-il, vous aurez demain un ordre pour habiter la cinquième maison des Soviets, rue Gniezdnikawky. Fichtre ! Une des premières maisons de Moscou ! Chauffage central, cuisine au gaz, éclairage électrique, téléphone dans chaque appartement.

Je connaissais bien cette maison qui autrefois appartenait à la Société artistique littéraire et qui avait été construite pour les vieux artistes et les familles des journalistes et littérateurs décédés.

— Alors, dis-je, on a confisqué la maison des vieux artistes et des journalistes ?

Il serra les poings.

— Bien sûr ! Une si belle maison ! La laisser aux bourgeois qui haïssent le communisme !... Mais ne vous occupez pas de ça ! Le gouvernement seul dispose de toutes les maisons et donne des chambres aux citoyens désirables. Mon influence a pu vous servir. On fera déménager demain deux dactylos qui occupent un petit appartement au septième. A vrai dire, elles n'ont aucun droit à cet appartement. Elles étaient les maîtresses de communistes très influents ; mais leurs amants sont maintenant employés

loin d'ici au fourrage de l'armée qui opère contre Dénikine. On les fera déménager.

Et comme je protestai, il me regarda avec stupeur :

— Vous refusez ! Ah ! par exemple ! Vous avez du temps à perdre. Ces filles se débrouilleront. Je les connais ! Elles trouveront des chambres au Métropole, peut-être à l'Internationale, au Kremlin, que sais-je ! Je serais si content de venir passer une soirée avec vous dans un appartement confortable ! Je suis seul ici, mon père est mort du typhus, ma mère est en Autriche, en fuite, André est dans l'armée de Wrangel, et je n'ai personne. Il me sera très agréable de montrer à mes chefs et aux chefs de la Révolution mondiale une cousine aimable, bien élevée, gentille, comme vous. Mais il faut que je m'occupe un peu de votre toilette. Je vous donne un billet pour Tnouvidzé qui ordonnera aux magasins d'État de vous fournir ce dont vous avez besoin, un manteau, un chapeau, une robe, quelques paires de bas, une paire de souliers, quelques chemises ; je crois que c'est utile...

J'avais des scrupules. Il les dissipa vite. Mais, comme je profitai de l'occasion pour parler en faveur de la femme qui venait demander grâce pour son fils, étudiant, condamné à mort, mon cousin a froncé les sourcils :

— Je n'aime pas intervenir dans ces histoires-là... La Tchéka regarde fort mal les communistes qui se mêlent de ses affaires et finit par les arrêter sous n'importe quel prétexte. Mais puisque j'ai fait votre connaissance et que vous m'êtes sympathique, je vous promets d'intervenir ; je ferai aussi donner des bottes au vieux professeur et des habits pour ses enfants.

Sauver un condamné à la mort et faire donner des bottes...

— A propos, où dînez-vous, Alina? Vous me permettez de vous appeler ainsi? Ah ! j'ai deviné ! Vous ne dînez pas du tout. Très bien. Je vous donne pour ce soir un ticket pour dîner au Métropole...

— Et vous, Léonide Konstantinovitch?

— Moi, je m'arrangerai. Je dînerai au Kremlin, au restaurant des commissaires du peuple. Tenez, je vous laisse ma carte jusqu'à la fin du mois. Je saurai m'en procurer une autre.

Il rit, en voyant mon hésitation.

— N'ayez pas peur. Je ne resterai pas sans dîner. Je ne suis pas capable de vivre sans dîner.

J'ai pris la carte et la lettre pour le camarade Tnouvidzé ; puis je me suis levée pour céder la place aux autres.

Il m'accompagna jusqu'à la porte et me dit :

— Et que ferez-vous à Moscou? Il faut servir. Autrement, vous serez mal vue ; on vous tiendra pour une bourgeoise qui fait du sabotage. Mais l'essentiel est d'avoir un bon salaire... Je m'en occuperai...

Il me baisa la main et je partis. La tête me tournait. Quelle fortune, au pays des Soviets, d'avoir un cousin si haut placé !

* * *

Voilà plusieurs jours que j'habite un délicieux appartement. Le salon est meublé de très beaux fauteuils recouverts de soie brochée bleue et verte ; le tapis est de même couleur, il y a des tableaux, des glaces... Quel lit ! Quel linge !

Le camarade Tnouvidzé m'a reçue très aimablement. Je lui dois de porter une robe en drap gris foncé, garnie de boutons, droite, à la mode. J'ai encore de la soie noire pour en faire une autre. Et j'ai reçu un manteau en belle peluche, col et manches en vraie loutre, deux chemises, deux culottes, trois paires de bas et de grandes bottines en chevreau à lacets.

Je me regarde dans la glace et ne me reconnais pas si élégante, si propre ! Je n'ai plus rien d'une mendiante, et deux fois par semaine je pourrai prendre un bain !

Hier mon cousin est venu. Il a été très content de me voir si bien habillée : il était presque fier. J'ai jeté tous mes scrupules par-dessus les moulins ! Il faut vivre. A quoi sert de faire la pleureuse dans la maison des morts? Ces femmes-là, chez les anciens, louaient leur douleur, vendaient leurs larmes. Qui me payera si je pleure sur les hécatombes des fusillés, des affamés? Il y a la famine dans le pays. Mais je dîne au Métropole, avec les « hauts personnages » communistes ! Ce n'est pas mal. La soupe aux écrevisses, ou du bouillon, de petits pâtés aux choux, une sorte de pot-au-feu, et puis des côtelettes, des crèmes, des compotes, du thé... Je vois les communistes en paletots de fourrure, en vestes de drap de guerre, des dames très élégantes, avec des manteaux de loutre, d'astrakan, des diamants, des chaînes en or, des

montres en platine, ornées de pierreries... Quelquefois ces dames si élégantes prononcent des phrases qui indiquent qu'elles ont été élevées à l'étranger, — ce sont d'anciennes émigrées révolutionnaires, — mais la plupart sont des femmes dans le genre de Dacha.

L'autre jour, mon cousin m'a emmené au théâtre Korch, dans la loge des commissaires du peuple, ancienne loge du tsar. Au lieu de la couronne impériale, la faucille et le marteau. On jouait une pièce « bourgeoise », une vieille pièce traduite du français.

Les comédiens aujourd'hui ne savent plus quoi jouer. Les pièces communistes sont dénuées de talent et tendancieuses. Et les pièces des maîtres sont interdites comme suspectes de « bourgeoisisme ». Alors on se tire d'affaire en représentant les vieilles pièces françaises, italiennes, et quelques pièces historiques russes où sont flétries les injustices du tsarisme.

Le public était de la dernière élégance ; quelques ouvrières avec des ouvriers, les têtes enveloppées de mouchoirs de soie blanche, rose, bleue, se distinguaient pourtant parmi les communistes blasés et les dames coquettes qui ont appris à l'étranger l'art de s'habiller avec élégance.

Après le spectacle, mon cousin m'emmena souper avec quelques artistes et commissaires, dans un beau restaurant clandestin, où l'on peut boire de l'eau-de-vie défendue. On dirait qu'on ne défend cette eau-de-vie que pour la vendre plus chère et pour enrichir les trafiquants aux dépens des pauvres !

Nous avons beaucoup parlé d'art. Demi-ivre, Néline, un artiste du théâtre Korch, rit. L'art à présent, mais est-ce qu'il existe? Il n'y a pas de critique. Pour qui joue-t-on? Pour ce public qui vient au théâtre croquer des tournesols et rire aux passages où il faut pleurer et pleurer où il faudrait rire ! La critique théâtrale est défendue dans les journaux des Soviets. Au reste, pourquoi s'occuper des artistes, citer leurs noms? Citer ces noms, c'est leur « faire de la réclame » et les Soviets considèrent cette publicité comme antidémocratique.

Mon cousin intervint.

— Bien sûr, camarade Néline, ce n'est pas juste. Dans la république des Soviets, tout le monde est égal. L'artiste de théâtre doit faire son devoir consciencieusement, sans demander qu'on parle de lui parce qu'il a bien joué ou

qu'on le critique parce qu'il a mal joué. Dans un cas comme dans l'autre, c'est de la réclame. Pourquoi dois-je consacrer des colonnes dans les journaux aux théâtres, plutôt qu'aux fabriques, aux usines? Pourquoi dois-je critiquer des artistes, citer leurs noms et pourquoi ne pas citer les noms des ouvriers, des forgerons, des serruriers? C'est la même chose. L'artiste, c'est un ouvrier dans la fabrique d'art, comme un menuisier, un serrurier...

— Bravo ! bravo ! applaudissent les communistes. Vous avez raison, camarade Négodiaëff.

— De la jalousie, tout cela, murmura Néline, les larmes aux yeux, en se versant de l'eau-de-vie. On veut humilier l'art, l'art sacré, l'improvisation, la divine inspiration, ce don étrange des privilégiés. Et ce manque de critique, à quoi aboutit ce manque de critique? Vous voulez le savoir? Voilà. Je dois demain jouer dans un club communiste pour le public prolétaire. Or, je ne sais même pas quelle pièce sera représentée ! Je le saurai seulement au dernier moment. Sans parcourir le texte de mon rôle, je surgirai sur la scène pour répéter les paroles du souffleur. Si je les entends, c'est bien... Sinon, je dois improviser des répliques... (Il rit aux éclats.) Le théâtre libre en somme ! Cela s'appelle : un bel amusement ! Je récite mon rôle comme si c'était la première répétition... Puisqu'il n'y a pas de critique ! Et pas de bon public... Si, il y a des critiques ! Pour avoir trop mal joué un rôle de chef communiste, on nous met en prison !

Il rit et se verse de nouveau un verre d'eau-de-vie, puis mange du caviar...

* * *

Aglaé fut tout étonnée de me voir si élégante. Mon aventure lui paraît un conte de fées. Elle aussi a son conte de fées, mais bien triste !

Son frère est revenu de la guerre, très malheureux, malade. Il était dans l'armée rouge qui opérait contre les Tchécoslovaques en Sibérie.

— Il va venir, je vous le présenterai.

Aglaé habite une chambre assez confortable dans une maison des Soviets. Elle fait elle-même sa cuisine, mange des pommes de terre à l'huile ou au gros sel.

Comme j'étais là, une femme est entrée, une voisine. Ancienne couturière, femme d'un agent de police à l'époque du tsar, son mari est devenu communiste et il occupe un poste à la milice comme « spécialiste instructeur ». Puis une autre est venue, Alexandra Matvézevna, celle-ci couverte de bijoux. Son mari est absent. Il a été envoyé dans le Turkestan par le gouvernement des Soviets. Sa femme ne s'ennuie pas ; elle va à l'école de danse, au théâtre, au cabaret, fait des visites... Elle est toute fière d'avoir une « amie » bourgeoise et apporte à Aglaé des bonbons, des fruits, du chocolat, que son mari lui envoie.

— C'est drôle, me dit Aglaé, elle a une broche en rubis tout à fait comme celle de ma mère. Cette broche était cependant faite sur commande et le bijoutier a promis de n'en pas vendre d'autre modèle... Faites attention ! regardez cette broche, l'aurait-elle achetée à l'assassin de mes malheureux parents? Imaginez-vous qu'hier en regardant cette broche, j'ai cru voir les yeux de ma mère qui me regardaient dans ces pierres rouges de sang.

C'était une broche étrange, une rose en rubis, aux feuilles de platine et larmes de diamants.

— C'est le cadeau de noces de mon mari, dit la femme qui remarqua que je la regardais avec attention. Joli, n'est-ce pas?

— Cela me rappelle la broche de ma mère, dit Aglaé.

— Je ne sais pas où mon mari l'a achetée. Il y a six mois seulement que nous sommes mariés.

Qu'elle était belle cette femme ! Un vrai type russe, nez droit, yeux bleus, cheveux châtain clair, la bouche sensuelle et rouge. On l'imagine avec la coiffure russe, perlée sur les cheveux.

Le frère d'Aglaé entra, un beau garçon brun, aux yeux bleus, grand, bien bâti.

Aglaé me le présenta. La conversation s'engagea. Alexandra Matvézevna était évidemment éprise de lui, mais il ne cessait de se moquer d'elle ; tantôt c'était sa prononciation russe qu'il critiquait, tantôt une phrase qui n'était pas littéraire, et qui à vrai dire dévoilait son manque d'instruction ; tantôt ses manières. Elle souffrait. Il dit méchamment.

— Peu importe comment vous vous habillez ; on voit toujours l'ancienne femme de chambre.

Aglaé était hors d'elle.

— Volodia, tais-toi, s'écria-t-elle, ce n'est pas bien.

Pour changer de conversation, je racontai une histoire d'assassinat à Moscou : on avait massacré tout une famille pour voler les misérables défroques qu'elle possédait.

Alors je vis l'effroi sur les visages d'Aglaé et d'Alexandra Matvézevna. Mais il était trop tard. Le jeune homme se jeta par terre, se débattit en criant : « Le sang ! le sang ! ». Il sanglotait ; la terreur était peinte sur son visage.

— Voilà, me dit Aglaé, il ne faut jamais parler des événements sanglants en sa présence. Il ne souffre pas les mots « assassinat », « sang », « guerre » ; c'est un être très malheureux !

Alexandra Matvézevna rentra dans sa chambre et Aglaé sortit pour aller dans la pharmacie chercher un calmant. Je suis restée seule avec le jeune homme. Au lieu de l'épargner, je dis, en le regardant dans les yeux :

— Vous devez avoir versé beaucoup de sang. Ce seul mot vous fait trembler?

— Oui, dit-il, en frissonnant, j'ai tué à la guerre, j'ai tué les « blancs » ; j'ai peur du sang. Je vais mourir, m'empoisonner, pour ne pas entendre ce mot-là. Le seul être qui me comprenne, c'est Polixéna Ivanovna, mon amie. Elle va bientôt venir. Elle sert dans une institution soviétique.

Cette jeune femme, en effet, nous rejoignit. C'était une petite femme blonde, assez gentille et d'une étonnante franchise. Le jeune homme me la présenta comme sa fiancée.

— Non, non ! fit-elle. Amie du moment et pour le moment. Je ne ferai plus à personne le serment de l'aimer toute ma vie, comme vous-même, Voldemar, ne pouvez pas jurer que vous m'aimerez toute votre vie. Je suis franche, mon ami. Nous nous aimerons tant que nous nous aimerons...

Alexandra Matvézevna entra, une tasse de bon chocolat et une assiette de petits-beurres dans les mains « pour le malade ». Elle jeta un regard de jalousie féroce à l'amie de l'officier, mais ne dit rien.

Je me sentais de trop dans cette société de gens malades, détraqués, dans la vie, dans l'amour et dans la mort. Avant qu'Aglaé ne revînt, j'ai quitté la maison.

*
* *

Mon cousin m'a fait entrer au service du contrôle d'État. Moi, contrôleur de l'inspection ouvrière-paysanne ! Juge d'instruction plutôt.

Mon cousin m'a présentée au chef de cette institution importante, ci-devant baron Miranville de Saint-Claire, ancien avocat à la cour d'appel.

— N'est-il pas drôle, me dit le baron, que moi, descendant des émigrés de la Révolution française, je sois communiste et que je fasse partie du gouvernement communiste? Mais je suis sincère. Mon cousin, officier de gendarmerie, a été fusillé par les Soviets, mon oncle, mon frère, tous sont en fuite, bannis par la révolution comme vos parents. Je trouve cela tout à fait juste. C'est le tour du prolétariat de gouverner le monde, que voulez-vous? Notre devoir est de l'aider de notre expérience. Que la volonté du peuple russe soit faite !

La seule chose qui m'unit à vous, mademoiselle, ajouta-t-il, c'est la haine que j'ai vouée à la Tchéka. Les tchékistes commettent beaucoup d'injustices. Mes employés, surtout les hommes, ont peur de contrôler les injustices de la Tchéka. Cependant, nous sommes commis à ce contrôle. Voulez-vous vous en charger? N'avez-vous point peur? Je vous préviens que c'est le service le plus difficile de notre organisation.

Il me tendit un grand dossier.

— Tout cela, dit-il, ce sont des plaintes contre les abus de la Tchéka. Tantôt on a arrêté un innocent, tantôt on a confisqué la propriété de pauvres gens, tantôt on a exécuté quelqu'un sans jugement. Bref, la Tchéka nous donne beaucoup de mal. Elle a fait fusiller deux de mes propres contrôleurs, juges d'instruction, sous prétexte qu'ils étaient des « contre-révolutionnaires ». Mais tout le monde sait qu'ils furent fusillés parce qu'ils étaient trop zélés.

— J'accepte, dis-je.

— Allez un jour voir la prison. Vous en aurez le droit. Je vais vous faire un mandat.

— Mais je n'appartiens pas au parti.

— C'est ce qu'il faut, mademoiselle. Vos jugements seront plus désintéressés. Vous comprenez qu'un communiste est toujours d'accord avec la Tchéka. Moi, je fais partie de la

commission extraordinaire supérieure de la Tchéka, comme tous les commissaires de peuple. Mais je suis avocat avant tout ! Vingt années j'ai exercé le métier de défenseur. Et ces abus, ces violations du droit me tourmentent ! Malheureusement on ne me donne pas souvent prétexte à sévir. Je compte sur vous ; vous m'en fournirez, je pense...

Quand nous sortîmes, moi, avec des documents, des plaintes, plein un grand dossier que j'allais étudier à la maison et munie de certificats pour visiter les prisons de la Tchéka, mon cousin, ravi, me dit :

— Vous voilà une personne importante. A propos, allez demain chez le médecin, Alina. Demandez-lui de vous donner un certificat de maladie de cœur, des poumons ; je vous ferai avoir des bons de nourriture.

Le lendemain, grâce à mon certificat médical, j'ai reçu au Kremlin du caviar, du fromage, des fruits secs, du sucre, de l'esturgeon fumé, du riz perlé et du cacao ! ce qui est d'un luxe prodigieux au pays de la famine.

*
* *

On a secrètement annoncé aux commissaires du peuple que la disette prend des proportions énormes à Saratoff, à Kasan, à Samara. On a signalé plusieurs cas de cannibalisme.

Mon cousin hausse les épaules.

— Laissez cela, dit-il. Lisez-moi vos poèmes, vos poésies pleines du soleil des pays chauds que vous avez habités. C'est trop laid, les cadavres. C'est la révolution. Qu'est-ce que ces accidents en comparaison de ce formidable bouleversement?

— Je ne vois pas de changement. Je vois des ouvriers à la place des anciens bureaucrates, des anciens révolutionnaires à la place du tsar et de ses ministres, des femmes de chambre à la place des grandes dames, le peuple malheureux, la disette et des esclaves... Est-ce là le socialisme?

*
* *

Mon service a commencé hier dès que j'eus étudié le dossier des plaintes.

La plus grave affaire est celle d'une femme dont le mari

fut arrêté sous l'accusation d'avoir « blasphémé contre le nom de Lénine ». C'est un ingénieur nommé Vorovsky qu'un autre ingénieur a dénoncé. Alors que tous deux étaient ivres, Vorovsky aurait mal parlé de Lénine, et l'aurait traité d'assassin, de scélérat.

Sans délai je courus à la Tchéka. Mon « mandat » signé par le « camarade Miranville » m'a ouvert la porte de la prison. Deux soldats m'ont fait entrer dans une chambre où un commissaire de service m'a délivré un permis d'entrer. Puis je suis allée dans la maison en face, au fond de la cour, où de nouveaux gardes ont inspecté permis et documents.

— Gardez ce permis pour la sortie. On ne sort pas autrement.

Dans l'antichambre, encore des gardes. Ils m'ont introduite dans un bureau d'information, où une petite Juive, en croquant quelque gâteau, inspectait une robe en soie étalée devant elle et une étoffe de drap couleur café au lait.

Je lui présentai mes papiers.

— Ah ! vous êtes le nouveau contrôleur, dit-elle. Eh bien, vous pouvez partir ! Tout est dans les règles.

— Je veux voir le dossier de Vorovsky.

Elle sursauta sur son siège.

— Comment, vous prenez cela au sérieux? Vous voulez effectivement voir le dossier? Les autres contrôleurs se satisfaisaient de ma réponse...

— Moi, je suis chargée de faire le service conformément à la loi. Je veux contrôler *effectivement*...

— Bien. Je vais prévenir le secrétaire.

Le secrétaire, un Polonais, m'a reçu de mauvaise humeur.

— Ce Vorovsky est un contre-révolutionnaire. Vous devez nous croire.

— Mais, lui et son dénonciateur étaient ivres. Comment le dénonciateur peut-il se souvenir de ce qui se disait pendant qu'il s'enivrait?

— Il s'en souvient ; et puis Vorovsky mérite d'être puni pour avoir été ivre.

— Je veux le dossier de l'instruction.

— Je vous le donnerai la semaine prochaine, dit-il ; l'instruction est aux archives. C'est trop long de le chercher.

Je compris tout de suite : il me donnerait le dossier après avoir fusillé le « coupable ».

Je courus chez Sainte-Claire : il me félicita de mon zèle,

et sur-le-champ nous avons écrit une lettre au président de la Tchéka. Conformément au droit de contrôle, aucune exécution ne doit se faire avant que le dossier n'ait été étudié par les contrôleurs de l'État...

Sainte-Claire triomphait d'avance.

— Je leur ferai voir de quel bois nous nous chauffons à présent !

En effet, l'ingénieur Vorovsky fut libéré. Il est venu me remercier avec sa femme qui pleurait à chaudes larmes. Le même soir ils ont quitté Moscou.

Les prisons de la Tchéka... Un cauchemar... Quarante personnes dans une chambre exiguë, couchées par terre, couvertes de vermine : princes, étudiants, brigands, voleurs ensemble.

Comme je passais devant une porte, le chef de la prison, étonné de mon audace, me dit :

— Ici il y a un général dans un œuf, on ne peut pas entrer...

— Comment dans un œuf? Ouvrez-moi.

Il ouvrit. Et je vis un tableau horrible. Un vieillard accroupi au fond d'un cachot qui avait la forme d'un œuf, dans la pose d'un enfant au sein de sa mère. Il ne pouvait ni se coucher, ni se tenir debout, ni s'asseoir. Il avait les pieds en l'air, à la hauteur de la tête.

— Une femme, gémit le malheureux, en me voyant, une femme ! Si vraiment la femme est une créature de la bonté, tuez-moi ! Voilà six mois qu'on me torture ! Ayez pitié de moi, tuez-moi, qui que vous soyez ! Mon voisin est devenu fou ici. Moi je vis, et je garde ma lucidité.

Je m'empressai de lui expliquer que je n'avais rien de commun avec la Tchéka, que j'étais du contrôle d'État, que mes pouvoirs étaient limités, mais que je ferais des démarches. Il gémit :

— Vous ne pourrez rien faire pour moi. Je suis un ancien général de gendarmerie...

Dans une salle, j'ai trouvé un petit garçon, de onze à douze ans. Il pleurait à chaudes larmes. Il criait, en se débattant. Il avait une blouse de collégien et son visage frais, ses manières d'enfant bien élevé ne pouvaient me laisser croire que c'était un voleur.

Je me précipitai vers lui, et je l'embrassai.

— Qu'avez-vous fait? Pourquoi êtes-vous ici?

Le chef de la prison m'expliqua :

— Son père et son frère aîné sont arrêtés sous l'accusation d'avoir vendu clandestinement deux cents kilogrammes de sucre. On veut savoir où ils ont acheté ce sucre, peut-être l'ont-ils volé dans un hôpital ou dans les casernes, puisqu'ils ne sont pas marchands. Ce garçon doit savoir tout. Il a porté du sucre aux clients.

— Comment ! vous voulez que cet enfant témoigne contre son père ! Mais c'est contraire à toutes les lois !

— Ce garçon est obstiné. Il ne veut rien dire. Il nie la culpabilité de son père et de son frère.

Alors l'enfant se mit à sangloter, en me suppliant de le faire sortir de cette chambre.

Les soldats qui nous accompagnaient ricanèrent.

— Il faut travailler, garçon ! On t'apprendra ici de belles choses !

J'étais indignée.

— Je ne sortirai pas d'ici tant que vous ne ferez pas sortir cet enfant !

— Où le mettre?

— A la chancellerie.

Le chef de la prison murmura :

— Il n'a qu'à dire la vérité.

Le petit sanglota :

— Mais je ne sais rien ! Je ne dirai rien à propos de papa.

Il faisait nuit. Sainte-Claire n'était pas à son bureau. Le chef de la prison courut téléphoner aux grands chefs de la Tchéka, tandis qu'un soldat me disait, plein de haine :

— Pourquoi plaindre ces louveteaux, ces enfants de bourgeois? La pomme ne tombe jamais loin du pommier !

A mon grand étonnement, l'ordre fut donné de renvoyer l'enfant chez lui.

* * *

Mon cousin m'a invitée à venir le voir dans sa chambre.

C'est une grande salle, dont les murs sont couverts de soie bleue bluet, aux colonnes de marbre, aux grands tapis rouge bordeaux, aux fleurs bleues et roses. Les meubles sont luxueux, en bois précieux, recouverts de velours. Je vis avec étonnement des habits de prêtres, en brocart d'or et d'ar-

gent, ces habits qu'ils ne portent que pendant la messe, étalés sur les divans, sur les chaises, comme un ornement. En outre, sur la table, il y avait un vase sacré de communion. Mon cousin y mettait des cartes de visite. J'étais révoltée.

— Pourquoi cette profanation? Est-ce pour cela que vous avez pris les biens de l'Église?

Il haussa les épaules.

— On en a vendu pour acheter des munitions... Je peux bien garder celui-ci... Ah! j'ai oublié, Alina! Ma voisine est la tante de Trotzky, elle veut faire votre connaissance. Elle nous attend pour le thé.

Il m'a introduite dans la chambre voisine, grande comme la sienne, tapissée de rouge, où une femme très élégante nous attendait ; elle était d'un certain âge, mais belle, souriante et très aimable.

Elle me parla français et mon cousin plaisanta :

— Tatiana Efimovna adore le français, tout en détestant l'impérialisme français.

— Je suis communiste, moi! Je hais les impérialistes, mais j'adore Paul de Kock et les romans policiers.

Comme elle me demandait mon opinion sur Trotzky, je dis :

— Quelle opinion? Ma foi...

— Je voudrais que vous me disiez à quel chef de la Révolution française mon neveu Trotzky ressemble le plus?

— Je crois qu'il ressemble à Marat, mais il lui manque une Charlotte Corday pour compléter la ressemblance.

Elle rit :

— Je crois, dit-elle, que mon neveu sera amusé par votre réplique.

La soirée se termina en musique. L'aimable tante de Trotzky jouait du Chopin.

MARIE VINITZINE.

La fin d'un monde

I

Entre des vallées peu profondes des collines s'en allaient, irrégulières, jusqu'à la ligne de l'horizon. Dans ce désordre, une dépression du sol se dessinait en courbes variables — parfois allongées, parfois resserrées et revenant sur elles-mêmes pour former un cirque entouré de falaises — et annonçait une rivière qui, dans les caprices de son tracé, descendait pourtant assez continûment du nord au sud. Plusieurs vallons où couraient des ruisseaux y aboutissaient sur l'une et l'autre rive. Leurs flancs s'élevaient, ici, en pentes molles ; là, au contraire, ils montaient brusquement, hautes parois rocheuses que les eaux glaciaires avaient minées et polies il y a des milliers de siècles, creusant ainsi sous leurs assises en surplomb de larges abris.

Des buissons s'accrochaient entre les pierres. Une forêt, où pins et bouleaux abondaient, couvrait le pays, laissant place à des marais dans les fonds et à quelques prairies dans les parties plus élevées. Cette forêt se composait presque autant d'arbres couchés que d'arbres debout. Des troncs pourrissaient près des marécages ; d'autres, un pied encore en terre, gardaient quelque verdure à leur sommet ; des sapins, des érables à demi morts s'appuyaient sur leurs frères valides ; des chênes gisaient, frappés par la foudre ou par l'ouragan. Tous étaient restés comme ils étaient tombés.

Des mousses et des lichens grisâtres imprégnés d'humidité

tapissaient le sol, où souvent la roche affleurait. Quelques rares touffes d'herbes s'y mêlaient. Des plaques de neige étaient collées sur le versant des coteaux qui regardait le nord.

Le soleil s'abaissait dans un ciel pâle. Il faisait froid et, dès que la nuit serait venue, il gèlerait. Cependant, à quelque douceur dans l'air, on sentait que l'hiver touchait à sa fin et que bientôt se gonfleraient les bourgeons à l'extrémité délicate des branches.

Aucun être humain n'était visible à la surface de cette terre. Elle appartenait au vent qui venait de l'ouest et aux animaux qui, par instant, s'y montraient. Un rat musqué fit un bond et disparut. Un renard argenté passa souple à la lisière d'un bois, sans se hâter, comme si rien ne l'intéressait, comme si personne ne le menaçait. Un aigle-pêcheur décrivait de grands orbes au-dessus de la rivière. Une chouette ulula à la cime d'un mélèze et, honteuse d'avoir chanté alors qu'il faisait encore clair, se tut brusquement. Aussi loin que la vue allait, on n'apercevait pas un champ, pas une route, pas un clocher. On ne trouvait sur ce sol pas même des ruines. Ce pays apparaissait tel qu'il était sorti des mains indifférentes de la Nature avant que l'homme l'eût marqué de son empreinte.

Et pourtant, comme les rayons horizontaux du soleil effleuraient le haut des collines, voilà qu'aux vapeurs dorées du couchant une vapeur bleuâtre se mêla. Elle montait le long d'une des falaises de la rivière, se déchirait dans les buissons, puis arrivée au sommet de l'escarpement, filait en petits nuages avec lesquels jouait le vent.

Un peu plus loin, une mince colonne de fumée oscilla dans l'azur avant de se disperser sous le souffle de la brise.

L'homme était là, présent et caché, dans ce vaste paysage.

II

Au crépuscule, sur le bord d'un ravin, une forme humaine se détacha d'un tronc de mélèze. Il semblait qu'elle eût appartenu à l'arbre même et que le tronc, sans qu'on en pût comprendre la raison, se séparât soudain en deux parties. Elle avança à pas étouffés, face au vent, puis se pencha pour examiner les traces fines laissées par un animal. L'examen ayant été satisfaisant, elle se coucha à un pied à peine d'un trou étroit creusé dans la terre. C'était un jeune homme presque imberbe, couvert d'un vêtement de peau de renne en deux parties, une veste attachée sur la poitrine et des culottes allongées qui descendaient jusqu'au milieu du mollet. La peau, dont le chasseur portait les poils tournés à l'intérieur, était souple, bien tra-

vaillée et avait exactement les tons sourds, passant du gris au beige et du beige au rose, des lichens sur lesquels Nô, fils de Timaki, de la tribu de l'Ours, venait de se coucher. N'eût été la tache plus foncée que formait sa chevelure châtain, on ne l'eût pas distingué dans la lumière qui mourait du sol inégal sur lequel il était étendu. Il restait immobile, appuyé sur les coudes. La tête était petite, les traits réguliers, le nez fin, les yeux clairs bien fendus dans un visage au teint mat hâlé par le soleil et le grand air. Il attendit ainsi longtemps, ne bougeant plus qu'une pierre. Les étoiles, les mêmes étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes, s'allumèrent une à une, puis par milliers dans le ciel. L'air devint glacé. Nô ne paraissait pas s'en apercevoir. Dormait-il? Une souris, trompée par l'immobilité, passa sur lui. Un instant, elle resta à jouer avec un brin de mousse. Peu après, Nô entendit un bruit léger dans le terrier. Il retint son souffle. Un museau se montra. Rassurée par le silence, la tête enfin sortit tout entière. De petits yeux vifs fouillèrent l'obscurité. Ils ne purent l'étudier même le temps d'une respiration, car déjà la main droite de Nô, qui tenait un silex effilé, s'abattait sur la tête pointue et, d'un coup sec, mais retenu, lui fracturait le crâne, tandis que la main gauche, d'un mouvement non moins vif, arrêtait dans sa chute la bête qui, au moment de mourir, se laissait couler au fond de son trou.

Il se releva d'un bond. Il souriait d'aise tandis qu'il examinait la proie qu'il venait d'abattre. C'était une superbe martre zibeline qui avait son pelage d'hiver, un poil épais et doux, une longue queue souple, touffue, comme vivante encore, dont il se caressa doucement le visage. Puis il serra avec tendresse contre sa joue la bête morte et lui disait :

— Ce n'est pas moi qui ai pris ta vie, ma petite, c'est la pierre. Il le fallait, tu le comprends. Mais vois comme je te traite. Dis-le à tes compagnes afin qu'elles ne me fuient pas.

Il la berçait comme on fait d'un enfant en colère qu'on veut apaiser.

Maintenant, à grands pas, il se dirigeait vers le bas de la vallée. Un instant sa haute silhouette se détacha au sommet de la colline sur le ciel semé d'étoiles. C'était celle d'un jeune homme de plus de six pieds de haut, aux épaules larges, à la taille fine. Les jambes étaient longues et la démarche semblait celle d'un animal tant elle était unie et coulante. Arrivé à un vallon transversal qui menait à la rivière, il s'arrêta. En face de lui, une falaise s'éboulait en gros rocs jusqu'à un ruisseau qui bordait le terrain sacré où personne n'osait se risquer hors les jours de fêtes religieuses. Nô aurait pu suivre la rive gauche de ce ruisseau, mais il était jeune encore, —

il venait d'atteindre dix-huit ans, et des terreurs mystérieuses emplissaient son âme. Pouvait-il savoir, enfant qu'il était, comment on agit avec les puissances invisibles qui rôdent autour de nous? Il n'avait pas encore été mené en cortège au fond de la grotte qui s'ouvrait dans les rochers voisins. Il n'était pas initié. Les esprits mauvais qui errent à travers la campagne l'inquiétaient plus que les bêtes féroces qu'il risquait de rencontrer. Aussi bondissant pardessus les pierres, attentif à éviter certains buissons qui sont hantés, il courait à flanc de coteau.

Il déboucha enfin dans la vallée, remonta le long de la rivière pendant cinq cents pas, trouva attaché à un arbre un petit bateau, franchit l'eau en quelques coups de pagaie et mit pied à terre sous un abri qui regardait le levant.

Il grimpa dans des pierres et arriva sur une large terrasse.

La nuit était plus sombre sous les rochers en surplomb. Six feux brûlaient lentement à une certaine distance l'un de l'autre et, à la lueur mouvante des flammes ou des braises, on apercevait derrière chacun d'eux une hutte aux parois peintes en bandes verticales de couleurs vives. Le reste se perdait dans l'obscurité. Tout était calme. Parfois seulement on entendait un enfant gémir ou le ronflement sonore d'un dormeur. Personne ne gardait cet abri où logeaient six familles, et cela en disait long sur la sécurité dans laquelle vivaient depuis des siècles les gens de la rivière. Les foyers entretenus ardents suffisaient à écarter les hyènes qui approchaient effrontément de l'habitation des hommes. Le bruit de leurs fortes mâchoires faisant craquer les os jetés des abris dans la journée avertissait de leur présence nocturne.

Nô, sans hésiter, se glissa dans une des huttes centrales. Si peu de bruit qu'il fît, un homme couché près de l'entrée se souleva et l'interpella à mi-voix :

— Quoi de nouveau? demanda-t-il.

— Rien, répondit Nô. J'ai été loin pourtant et j'ai interrogé tous ceux que j'ai rencontrés. On est inquiet le long de la rivière.

Nô reprit sur un autre ton :

— J'ai tué ceci.

Il sortit la martre zibeline de sa veste et la tendit à son père qui l'examina et dit :

— Elle est belle.

Puis il la jeta dans le fond de la hutte, et, s'étant étendu, reprit son somme.

Nô, cependant, s'accoupit près du feu, attrapa un morceau de viande sur une pierre chaude et se mit à manger. Son repas terminé, il fit

quelques pas, s'allongea près d'un ruisseau qui coulait entre deux huttes, but à grandes gorgées, puis se passa de l'eau sur la figure et les mains. Un instant, il resta à regarder le croissant de la lune comme posé sur le sommet arrondi de la colline d'où il venait. Il écouta les mille chuchotements de la nuit dont chacun avait un sens pour lui. Au loin, un grand-duc chassait dans la campagne. Une bête, descendant à la rivière, froissa les branches d'un buisson à une centaine de pas en amont. « Un sanglier, » murmura Nô.

Il rentra dans la hutte, se glissa dans son sac fourré à côté de son père et, tout aussitôt, s'endormit.

A l'orient, le ciel s'éclairait déjà. Il gelait fortement. Nô se réveilla en sursaut et poussa un cri :

— Je les ai trouvés pendant la nuit, dit-il, je les ai trouvés. J'ai suivi leurs traces jusqu'à ce que j'en perde le souffle.

Il haletait comme s'il avait couru trop vite.

— Ils montaient vers la source de la rivière, dans cette direction, reprit-il.

Et son bras indiquait le nord-est.

— Je le dirai au chef tout à l'heure, répondit son père occupé à ranimer le feu.

Au bruit de leurs voix, deux femmes couchées au fond de la hutte se redressèrent et vinrent à Nô. L'une d'elles était une matrone à l'ample poitrine, au visage plissé, aux yeux pleins de bonté. Bahili s'approcha de son fils. Elle le regardait avec admiration. Dans la tribu de l'Ours réputée pour sa beauté, où trouverait-on un jeune homme mieux bâti, plus fort et plus souple? Certes sa mère pouvait en être fière. Mais son cœur déjà se serrait à l'idée qu'ils vivaient leurs derniers mois ensemble. Avec l'été viendrait l'initiation qui séparerait Nô des siens.

Derrière elle, sa fille s'étirait, les bras en croix. De trois ans plus jeune que Nô, elle était élancée comme un jonc, formée pourtant et les hanches légèrement gonflées. Sa tête petite, aux traits fins et charmants, se balançait sur un cou très allongé. Elle répondait au nom de Mah et, l'an prochain, assisterait aux jeux nuptiaux. Elle bâilla, montra des dents saines, blanches comme narcisses dans les prés, et son bâillement finit par un sourire à l'adresse de son frère. Autant que les mœurs de la tribu, assez sévères sur ce point, le permettaient, elle recherchait la compagnie de Nô et le suivait quand il flânait autour des abris. Ils se ressemblaient, du reste, elle ayant en charme ce qu'il avait en force, une allure aisée, si souple qu'elle étonnait même chez un peuple chasseur qui excellait à la marche

et à la course. Parfois, à la fin de l'après-midi, lorsque Nô était de loisir et que le temps s'y prêtait, ils prenaient leurs harpons et descendaient à la rivière. Ils en revenaient au crépuscule, les yeux brillants de plaisir, balançant à bout de bras de beaux poissons aux écailles nacrées. Les femmes qu'ils rencontraient regardaient Nô et soupiraient. Mais les hommes, voyant passer Mah, disaient entre eux : « Heureux celui qui l'enlèvera et la prendra pour femme. »

Timaki et quelques habitants mâles de l'abri, accroupis au bord de la terrasse, regardaient monter un soleil pâle dans le ciel encore hivernal. Nô les rejoignit, car il fallait laisser la hutte à sa mère et à sa sœur pour qu'elles y fissent en paix leur toilette. Auparavant, Bahili réveilla un gamin de six ans et l'envoya jouer près des feux avec les camarades de son âge. C'étaient les seuls enfants qui lui restaient. Les petits mouraient en grand nombre, et Bahili était considérée heureuse d'en avoir gardé trois sur sept. Seules, les femmes enlevèrent leurs vêtements et s'enduisirent de graisse fine et parfumée où avaient trempé longtemps des herbes aromatiques. Bahili portait les cheveux relevés, attachés par des épingles d'os. Mah les avait épars sur les épaules, et parfois les tressait.

Lorsque Mah sortit de la hutte, elle était vêtue comme son frère, mais sa veste, plus ample, s'ornait d'une peau de renard bleu appliquée autour de l'encolure. D'élégantes petites chevilles en os passées dans des ganses de cuir la tenaient fermée sur sa jeune poitrine. Elle vint s'asseoir à côté de sa mère, à qui Nô avait déjà remis la martre rapportée la veille.

Nô se joignit à elles.

— Quand les marchands viendront cet été, dit-il, nous aurons certainement deux colliers pour nos peaux. Il m'en faut un au jour où j'entrerai dans l'endroit qu'on ne nomme pas. L'autre sera pour toi, Mah !

Mah battit des mains en signe de joie et commença à dépouiller la bête. Elle avait, à cet effet, une série de silex et de grattoirs tranchants. Nô la regardait faire, tout en mangeant un morceau de poisson fumé. Il avait tué la martre. C'était là son rôle d'homme. La besogne des femmes était maintenant d'en préparer la peau. Bahili et Mah excellaient dans ce travail. Par un soin constant, elles ne la laissaient pas se racornir en séchant. Elles la gardaient souple, et les poils, traités par elles, ne perdaient rien de leur brillant. Elles avaient pour cela des secrets et un tour de main qu'on leur enviait.

A ce moment de la matinée, l'aspect de l'abri était fort animé. Les rayons du soleil levant l'emplissaient et en éclairaient les moindres recoins. C'était une terrasse de cent cinquante pas de longueur sur

une trentaine de profondeur, entièrement couverte par l'avancée d'un seul bloc de rocher. Six habitations y étaient construites sur un même modèle. De longues bandes de peau de cheval ou de renne, tendues verticalement sur des pieux assez élevés, en formaient les parois et se rejoignaient au faîte de la cabane dont la base était un rectangle d'environ douze pieds sur huit. L'arrangement de ces bandes alternativement noires, beiges et rouges, disait que les gens de la rivière savaient réaliser d'harmonieux accords de couleur. Le fond de la hutte servait de dépôt pour les armes et les instruments divers, pour les fourrures et les provisions de bouche. Dans la partie antérieure couchaient les habitants, le père et la mère occupant le milieu, les filles et les garçons se rangeant respectivement derrière la mère et derrière le père. Une seule ouverture donnait accès à la cabane et, devant elle, se trouvait le foyer qui chauffait la demeure et sur lequel on cuisinait. On y grillait des tranches de viande sur des pierres brûlantes ; on cuisait de la même manière des champignons, des baies, des herbes jetés sur une couche de lichens trempés dans de la graisse. Suspendus à des pieux, des poissons se fumaient au-dessus du feu. Entassés au fond des cabanes, ils constituaient des réserves pour les jours difficiles de l'hiver. Des racines comestibles étaient enfouies sous la cendre chaude.

Sur les parois de l'abri, on voyait, par place, de beaux et libres dessins d'animaux rehaussés de couleur et dont le relief était donné avec une ingéniosité extrême par les creux et par les pleins de la roche. Parfois un anneau était taillé dans la pierre même. On y accrochait une offrande propre à satisfaire l'animal représenté. Devant un bison, pendait une touffe d'herbe. Des vers se tortillaient non loin de la bouche ouverte d'un saumon.

Un ruisseau qui venait d'une caverne coulait au pied du rocher. Les habitants l'avaient adroitement divisé en cinq petits canaux et en avaient fait passer un le long de chaque hutte. Là, il s'étalait en bassin circulaire creusé dans la terre.

Le sol de la terrasse était jonché d'ossements mêlés à des cendres qui formaient un lit d'un demi-pied d'épaisseur. Soulevant des nuages de poussière, des enfants furetaient de droite et de gauche, cherchant des brindilles de bois sec à jeter sur le feu. Les plus grands allaient au bois voisin ramasser des pommes de pin. D'autres cassaient des branches et les entassaient le long de la paroi. Tout cela n'allait pas sans bousculades, sans querelles, sans cris, sans taloches envoyées par des mères impatientes. C'étaient aussi des jeux, des rires et des caresses. Mais les enfants apportaient à ce travail un sérieux qui les montrait conscients du service qu'ils rendaient à la communauté.

Femmes et filles s'occupaient à préparer des peaux et à les tailler pour en faire des vêtements. Elles employaient pour les coudre des fibres végétales séchées ou parfois les nerfs fins d'animaux tués pour être mangés, et les enfilaient dans de petites aiguilles en os fort délicates. Aussi, pour percer la peau résistante, fallait-il à chaque trou un poinçon de pierre. Le travail avançait ainsi lentement, mais il faut dire que le temps n'avait aucune valeur, que ce que l'on ne pouvait faire un jour, on le remettait au lendemain, et que la seule idée de se hâter eût paru comique à ces matrones.

D'autres préparaient la viande et les herbes pour le repas. D'autres, enfin, écrasaient sur des pierres creusées les couleurs rouges et noires dont on faisait une grande consommation, soit pour les parois des huttes, soit pour les représentations d'animaux aux murs des abris et des grottes sacrées, soit pour se peindre le visage et le corps dans les circonstances nombreuses où les membres de la tribu se réunissaient.

Tandis que femmes et filles travaillaient, les hommes restaient oisifs sur le devant de la terrasse ou, s'il faisait froid, près des feux. Ils veillaient seulement à ce que leurs armes, haches, flèches, sagaies, harpons, épieux, fussent en bon état ; ils allaient tendre quelque piège dans la forêt proche ou causer des affaires de la tribu chez les voisins. Dans la mauvaise saison, ils passaient ainsi des journées entières à ne rien faire, entre deux chasses lointaines dont ils rentraient accablés de fatigue mais avec assez de gibier pour nourrir leurs familles pendant une semaine entière.

III

Depuis un temps immémorial la tribu habitait cette boucle de la vallée dont les abris nombreux, creusés par la nature elle-même en plein roc, offraient une sûre protection contre le froid, le vent, la neige et la pluie.

Les traditions les plus anciennes, redites d'âge en âge et dans les mêmes termes sans qu'on osât en changer une syllabe, évoquaient confusément une existence antérieure dans une contrée lointaine « où le soleil brûlait ». Puis c'étaient de grands changements et le froid vous obligeait à fuir vers le midi « à travers des pays désolés, sans arbres, toujours glacés où l'on était parfois réduit — honte dont le souvenir est ineffaçable — à manger, par défaut d'autre nourriture, des rats ! » Le vent poussait devant lui la tribu errante et ne lui laissait pas de paix. Des cadavres marquaient la trace de son passage.

Les animaux fuyaient avec les hommes. Une bande de mammouths, branlants et pacifiques, amaigris par le jeûne, trottaient de toute la vitesse de leurs lourdes pattes vers les pâturages espérés d'un climat plus favorable. On entendait dans les nuits sombres le rugissement d'un lion en chasse. Les rennes terrifiés ne se laissaient pas approcher. Des troupeaux de bisons filaient pris de panique. Les jours où l'on voyait au loin surgir leurs formes trapues étaient les seuls jours heureux. Les chasseurs partaient à leur poursuite. Ils revenaient ployant sous le poids des quartiers de viande. On ne pouvait se fixer nulle part. A peine avait-on fait halte une année dans une contrée plus douce, le vent impitoyable du nord vous en chassait. Un ciel gris où traînaient de lourds nuages s'étendait d'un horizon rapproché à l'autre. Des pluies glacées s'abattaient sur la terre en été ; dès l'automne la neige faisait son apparition. Les animaux qui se nourrissent d'herbes mouraient par milliers, une fois venu l'hiver qui durait six mois.

Enfin la tribu décimée était arrivée dans cette vallée heureuse. Que restait-il d'elle? Quatre fils et quatre filles autour du grand Ancêtre qui n'avait pu sauver, avec la force et le courage de l'ours, que les siens. Mais après sa mort n'était-il pas devenu par son choix un ours même, le plus noble des animaux? Et sous cette forme, il ne cessait de protéger ceux qui descendaient de lui et se reconnaissaient frères en son sang. Jamais on ne vit communauté plus parfaite, plus profondément sentie sans qu'on fût obligé de la définir par des mots ou de la protéger par des règles. Celui qu'on ne nommait pas, tant la révérence était grande envers lui, tant il importait aussi de ne pas l'irriter par des termes mal choisis, n'avait pas disparu entièrement, — est-il jamais une fin véritable et l'essentiel de nous n'est-il pas assuré de vivre toujours? Le Père continuait donc à protéger ses fils chéris. Certains d'entre eux, plus favorisés, l'apercevaient parfois, car il se manifestait à des êtres privilégiés qui voient ce qui reste invisible pour autrui et entendent les paroles que les oreilles ordinaires sont impuissantes à saisir.

Sur la vie et la disparition de l'Ancêtre dans ce pays où sa fortune si longtemps combattue par les éléments s'était enfin fixée, les chroniques parlées restaient singulièrement réticentes et, s'il y avait ici quelque chose à apprendre, on ne pouvait s'attendre à le voir divulguer devant des femmes bavardes et inconsidérées. Aux hommes seuls ces secrets redoutables étaient exposés, un à un et par degrés, en des circonstances solennelles, dans l'éclat des cérémonies réservées à ceux qui subissaient les épreuves terribles de l'initiation dans la grotte même où l'Ancêtre, après avoir quitté le monde des humains,

avait vécu. Sur la roche, il laissa la marque de ses griffes, colosse qu'il était, à près de dix pieds du sol. Il n'était pas de lieu plus sacré et celui qui en aurait franchi le seuil, à la légère, encourait une mort rapide. A deux cents pas à l'entour, le terrain ne devait pas être foulé. Lors donc qu'on parlait de l'Ancêtre, on se bornait à chuchoter des mots que l'on s'efforçait de garder vagues au sujet « d'un grand crime, si horrible qu'aucune oreille humaine n'en pourrait supporter la révélation » et, chose étrange, « crime nécessaire pourtant et dont les conséquences ne cessaient d'être bienfaisantes pour la communauté ». En savait-on davantage? En tous cas personne n'eût osé en dire plus long en dehors de la grotte sacrée, car les secrets par la possession desquels une société dure et prospère ne doivent pas être révélés publiquement.

Que la société fondée par l'Ancêtre eût duré, personne ne pouvait le mettre en doute puisque, d'après les comptes les plus habiles, dix fois vingt générations s'étaient écoulées dans la paix depuis que la tribu avait pris possession de ces rives. Une période si longue de calme était sans analogue au monde. Le passé le plus reculé était rempli d'horribles batailles et les bruits qui venaient des pays éloignés ne disaient que sang et carnages. Mais les gens de la rivière n'avaient été obligés de prendre les armes que par deux fois ; — la première contre des envahisseurs qui descendaient du nord, dépourvus de civilisation et de politesse. On les repoussa sans peine. La seconde fois pour se défaire d'hommes qui arrivaient du sud, étranges, en vérité, car, noirs des pieds à la tête, ils paraissaient issus des pires esprits de la nuit. Ils étaient de haute stature et fort habiles au combat. Et peut-être la tribu, malgré son courage, n'aurait-elle pu les battre. Mais la puissance invisible de l'Ours s'était manifestée. Il avait déchaîné sur le pays un hiver précoce et rigoureux ; la neige sur quatre pieds de hauteur recouvrait les campagnes, et ces frileux hommes de couleur avaient fui comme hirondelles à la première rafale des vents aigres qui soufflent de l'est.

Depuis, la tribu avait vécu paisible sur ces rives giboyeuses, seul. maîtresse d'un pays dont personne ne lui contestait la possessione En remontant la vallée pendant deux jours, on rencontrait des gens de même race, les fils de l'Élan, et, un peu plus loin, les fils du Mammouth qui occupaient la source de la rivière. A l'ouest, après trois journées de marche, on arrivait à des marais immenses, infranchissables, qui fermaient l'horizon. Au sud, à une étape seulement, un grand fleuve coulait du levant au couchant et servait de frontière. Les rapports avec les tribus voisines étaient rares. Pourquoi se serait-on querellé? Les chasseurs, fort clairsemés sur des territoires

immenses, ne trouvaient-ils pas chez eux une nourriture abondante? Ces hommes libres poursuivaient donc à leur aise les bêtes qui leur étaient nécessaires pour vivre, et d'abord le renne. Dès les temps les plus reculés il apparaissait l'animal indispensable à l'existence des peuples fixés dans ce dur climat. Sa peau, à la fois souple et solide, couverte d'une épaisse fourrure, habillait la tribu. On s'en servait même, tant elle était agréable à travailler, pour les parois des huttes. Ses bois épais et durs, taillés patiemment, formaient des harpons et des pointes de sagaies. Sa chair était excellente. Enfin, comme on le sait, sa patte est un remède souverain pour ceux qui sont atteints du haut mal.

Des troupeaux de bisons hantaient le pays, mais ils se déplaçaient au moindre prétexte, sans qu'on en pût deviner la raison. Ces bêtes énormes étaient difficiles à prendre, car elles déployaient autant de ruse que de force, et plus d'un membre de la tribu avait laissé sa vie sous les pieds d'un bison furieux.

Quant aux mammouths, on les voyait rarement. Ils étaient trois ou quatre, pas plus de cinq, et ne se quittaient jamais. C'était le plus sociable des animaux ; c'en était aussi le plus pacifique. La tribu se gardait de les attaquer et attendait que le hasard lui en livrât un, blessé ou malade. Bien qu'on ne les chassât point, ils montraient une extrême défiance. Qui pouvait se vanter d'en avoir approché un à portée de flèche? Et qu'eût été la piqûre d'une flèche sur la peau velue, rugueuse et racornie d'un mammouth? Une fois ou deux, au printemps, lorsque les herbes se mêlent aux lichens et tapissent les flancs des collines exposés au soleil, on apercevait dans un pacage abrité, loin de tout bois où l'homme pût se cacher, une famille de mammouths qui paissaient. Leurs longues défenses inutiles pointaient vers le ciel. De mémoire de mammouth, ils n'avaient eu à s'en servir, car les autres animaux, même le lion, ne les affrontaient pas. D'une trompe souple, ils arrachaient l'herbe et l'engloutissaient dans leur gueule béante. Leurs vastes oreilles, jamais au repos, ramassaient les moindres bruits et les analysaient. Si ce qu'elles recueillaient paraissait suspect, ils partaient au petit trot — allure qui égalait celle d'un cheval au galop — le dos voûté, comme accablés d'ennui, hochant une lourde tête de droite et de gauche, clignant de l'œil malicieusement pour dire à leur manière : « On ne nous y prendra pas ! » Au milieu de l'été, ils disparaissaient, filant vers l'est, et on ne les revoyait que l'année suivante. Tout récemment un mammouth avait glissé sur une étroite piste longeant un marais enflé par les pluies. Pris dans la boue, les efforts qu'il faisait pour en sortir l'y enfonçaient à chaque coup davantage. Il barrissait furieusement. Au bruit qui por-

tait loin, les hommes de la tribu étaient accourus et le spectacle qu'ils avaient surpris leur était encore un sujet d'émerveillement. Deux mammouths au bord du marais essayaient de délivrer leur camarade. L'un d'eux enlaçait sa trompe, l'autre l'avait saisi par une de ses défenses. Arc-boutés sur le sol ferme, ils tiraient de toutes leurs forces sans réussir à mouvoir l'énorme masse plus qu'à moitié engloutie. Lorsqu'ils virent les chasseurs arriver, ils s'arrêtèrent et poussèrent de si terribles cris que les hommes effrayés s'enfuirent. A la nuit seulement, les mammouths épuisés comprirent l'inutilité de leurs efforts et s'en furent lentement. Leur compagnon était mort déjà. Seule la calote grise de la tête apparaissait au-dessus de l'eau.

Le lendemain, les chasseurs revinrent. Après de longs conciliabules, ils décidèrent que le mammouth n'offrait plus aucun danger. Quelques-uns d'entre eux, dûment attachés, se jetèrent dans l'eau boueuse et passèrent deux épaisses lanières de cuir tressé sous les défenses de la bête. Puis on essaya de l'amener à sec. Comme on n'y réussissait pas, on prit le parti de couper à leur naissance les défenses qui ne mesuraient pas moins de six pieds de long. Il fallut pour y arriver trois jours d'efforts continus, car ce travail difficile se faisait sous l'eau. Ils les apportèrent enfin triomphalement aux abris.

Le corps du mammouth pourrit pendant tout l'été dans le marais. L'eau avait baissé ; une odeur infecte emplissait le voisinage. Les hommes s'en alarmèrent. Quels esprits avaient-ils offensés en dépouillant ainsi leur proie? Sous la conduite du chef Rahi, assisté de trois Sages, ils firent des cérémonies expiatoires. Puis un mammouth fut gravé sur une plaque d'ivoire taillée dans les défenses de la bête, exactement semblable à celui qui était mort — tu aurais dit à le voir que c'était lui-même. Ses défenses se dressaient vers le ciel et sa trompe battait l'air. Sur la plaque où il était représenté les paroles nécessaires furent dites par un des Sages et l'image jetée à l'endroit où le corps se décomposait. L'esprit irrité s'apaisa. Une forte pluie survint qui dura vingt-quatre heures. Le marais haussa de deux pieds. Le mammouth disparut. Seules des bulles se gonflant à la surface grise de l'eau annonçaient que l'esprit veillait encore. Mais il ne pouvait plus nuire.

Plus rare encore que le mammouth, on voyait parfois dans les pâturages humides qui se trouvent au couchant un couple de rhinocéros au museau allongé sur lequel dardaient deux cornes. Leur gros corps maladroit et trapu était couvert d'une sorte de cuirasse extrêmement velue. Ils semblaient appartenir à un monde disparu et traîner dans une société nouvelle avec laquelle ils n'avaient aucun lien un incurable ennui. Ils ne se laissaient pas approcher et aucun chasseur n'avait pu découvrir leur gîte.

Nombreux se trouvaient les chevaux dans la vallée élue par l'Ancêtre. Les uns, poilus et ramassés, étaient arrivés des steppes en même temps que la tribu. Les autres plus fins, aux jambes allongées et qui dépassaient à la course leur cousin nordique, existaient déjà sur place. Les gens de la rivière chassaient les uns et les autres et s'en nourrissaient.

Le bœuf était aussi un hôte de ces bois, et l'un des plus redoutables, car, poursuivi, il n'hésitait pas à attaquer l'homme de ses cornes aiguës et le clouait sur le sol.

Quelques félins à de longs intervalles, dans les étés chauds, franchissaient à la nage le large fleuve du sud et venaient giboyer parmi les chevaux et les rennes dont ils faisaient grand carnage. La panique se mettait parmi les paisibles herbivores de la vallée qui s'enfuyaient au loin. Les gens de la rivière donnaient la chasse aux félins, moins pour les tuer que pour les obliger à quitter leur territoire. Aussi n'essayaient-ils pas de les surprendre, mais poussant de grands cris et frappant à l'aide de bâtons sur des tambours, ils les mettaient en fuite, tandis que les Sages prononçaient des formules conciliantes par lesquelles un bon voyage était souhaité à ces visiteurs dont on était au regret de se séparer et des chasses magnifiques promises dans les pays où ils allaient aborder.

Les loups étaient redoutés, car ils détruisaient les bêtes mêmes dont la tribu se nourrissait. Aussi les fils de l'Ours leur faisaient une guerre sans trêve, bien que leur chair exécrable ne pût être mangée. Leur peau au poil dur était pourtant utilisée dans les abris. Les vieillards dont les articulations craquaient en couvraient leurs épaules pardessus leur veste de renne.

Les martres zibelines, les hermines, les renards donnaient des fourrures plus précieuses dont femmes et hommes ornaient leurs vêtements. Celles qu'on n'utilisait pas formaient un objet d'échange recherché par les marchands qui, tous les deux ans, visitaient la vallée.

Enfin, la rivière elle-même payait son dû à ceux qui vivaient sur ses bords. Elle abondait en truites, en saumons, en brochets que l'on harponnait. Les enfants, à peine poussés, s'amusaient à attraper à la main de petits goujons ou, sous les pierres, des écrevisses.

Ainsi, la vie de la tribu avait-elle été assurée sous un climat encore redoutable. On le devait — et sur ce point personne n'aurait osé élever une voix dissidente — à la sagesse de l'Ancêtre, à l'Ours infatigable, rusé et puissant qui avait fondé la société des siens — à quel prix? on le verra plus tard — sur les rives clémentes de cette rivière.

Chose plus précieuse encore, c'était à lui qu'on était redevable de l'heureuse entente de la tribu avec les esprits qui habitent les eaux, les grottes, les buissons et les bois, qui courent la nuit à travers pays, qui se jettent sur les animaux et les font mourir par milliers, qui retiennent les pluies ou les précipitent, gonflent les rivières ou les assèchent, frappent indifféremment hommes, femmes et enfants, qui manifestent enfin de mille manières leur fureur sans que l'on puisse deviner l'outrage qu'ils ont à venger. Grâce aux enseignements de l'Ancêtre, conservés par les Sages comme le plus précieux des trésors et transmis de génération en génération dans un grand mystère, une harmonie s'était établie entre la société des hommes et le monde des esprits omniprésents dont la méfiance jalouse est si difficile à apaiser. Les Sages savaient les incantations, les mots à prononcer et ceux qu'il faut taire, les actions de grâce et les actes de contrition, les jours où il convient de partir à la chasse, les danses sacrées par lesquelles on ramène à soi le gibier éloigné, les représentations magiques par lesquelles on le fixe dans ses cantons, la cérémonieuse façon dont il convient de traiter les morts pour qu'ils n'accablent pas les vivants, enfin tout ce qui importe au salut d'une communauté entourée d'ennemis invisibles qui l'épient et qui, à la première faute ou omission, l'écraseraient.

* * *

Et, malgré cela, les gens de la rivière sentaient obscurément que leur existence était à chaque instant menacée. Ils se voyaient seuls au milieu d'un monde hostile. L'homme ne connaissait les animaux que pour les tuer, et ceux-ci, ou le fuyaient, ou essayaient à leur tour de prendre sa vie. Entre eux et lui, une guerre éternelle, ouverte ou sournoise. Il ne comptait parmi les bêtes pas un ami. Il ne pouvait sortir de sa demeure sans être obligé de se garder. Et l'idée qu'il en serait ainsi tant qu'il y aurait des hommes et des animaux, lui paraissait, à de certains jours, accablante.

Que de fléaux, en outre, à redouter!

Une maladie s'abattait sur la tribu, envoyée par des ennemis invisibles dont on ignorait tout. Elle décimait les fils de l'Ours. Les Sages multipliaient les cérémonies expiatoires. Hélas! les adversaires étaient adroits et échappaient aux prises magiques les plus puissantes. Les gens de la rivière mouraient comme mouches au premier froid.

Ou bien un fléau plus subtil sévissait. La peur s'emparait des âmes et les possédait. Une catastrophe sur laquelle on ne pouvait donner aucun détail amènerait la disparition prochaine de la tribu. On

tremblait de fièvre dans les huttes ; on n'osait sortir de chez soi ; on préférait souffrir la faim que d'affronter les dangers qui vous attendaient au dehors. De nouveau, les Sages s'efforçaient de découvrir les influences funestes à combattre. La panique durait quelquefois une lune entière, quelquefois deux. Peu à peu, le calme revenait, sans raison, comme le beau temps après la pluie, et les gens de la rivière perdaient jusqu'au souvenir de la terreur qui les avait retenus au fond des abris.

Quelques-uns restaient perpétuellement agités par des visions et des frayeurs. Ils voyaient des choses que les autres n'apercevaient pas ; ils entendaient des bruits et des paroles qui restaient cachés à ceux qui les entouraient. Ils demeuraient oisifs le jour durant, mais on les traitait avec bienveillance, et ils partageaient sans la gagner la nourriture de leurs frères de sang.

Parfois, un de ces voyants avait une crise. Il tombait, comme terrassé, ses talons battaient le sol, une écume rougeâtre sortait de sa bouche. Longtemps il restait inerte. Les Sages s'occupaient alors de ce malheureux. Ils le touchaient avec une patte de renne et lui donnaient un breuvage fait avec certaines plantes dont ils étaient seuls à connaître les propriétés. Puis, par des exorcismes, ils essayaient de chasser l'esprit qui le tourmentait. Dans les cas graves, lorsque tout était vain, on tentait l'opération suprême. Il fallait ouvrir dans le crâne du démoniaque un trou par lequel l'esprit malin pût s'échapper. La chose se faisait de la façon que voici :

Les trois Sages prononçaient les sommations d'usage. Si le résultat n'était pas celui qu'on espérait, l'un d'eux prenait alors un silex appointi à cet effet. Des hommes immobilisaient le patient et le Sage, appliquant avec force le silex sur le sommet du crâne hanté, le tournait rapidement entre ses deux mains, tandis qu'un assistant laissait tomber sur la peau, une à une, les gouttes chaudes d'une eau aromatisée sur laquelle les formules nécessaires avaient été murmurées. On procédait à cette opération délicate avec une extrême lenteur. Lorsque le trou commençait à se former dans la carapace osseuse, le Sage s'arrêtait pour reprendre le lendemain. Il étanchait le sang au moyen des herbes avec lesquelles les chasseurs pansaient leurs blessures. Il fallait ainsi de six à huit jours pour perforer le crâne.

Il arrivait que le malade guérît. Il arrivait, plus souvent, qu'il mourût. Dans ce cas-là, les gens de la rivière comprenaient — et cela tombe sous le sens des plus obtus — que les paroles magiques n'avaient pas été dites selon les rites.

IV

Telle avait été, pendant des siècles, la vie de la tribu au bord de la rivière, vie rude, difficile, où les chasseurs, au risque de leurs jours, il est vrai, et au prix de grandes fatigues, nourrissaient femmes, vieillards et enfants.

Mais, depuis quelques générations, des changements très lents se produisaient dans la température, presque insensibles, qui n'échappaient pourtant pas aux observateurs attentifs, aigus et patients qu'étaient les fils de l'Ours. Les hivers étaient moins froids et les étés plus chauds.

Jadis, au dire des vieillards, dans la mémoire fatiguée desquels les souvenirs personnels se mêlaient de façon inextricable aux traditions orales de la tribu, en sorte qu'on ne savait s'ils avaient vu ce qu'ils rapportaient ou s'ils se faisaient l'écho inconscient de ce qui leur avait été raconté dans leur prime jeunesse, jadis le pays se couvrait d'une étincelante parure de neige pendant près de la moitié de l'année. Les rennes se multipliaient alors dans un climat favorable. Quatre ou cinq grands troupeaux étaient à demeure dans la vallée. Les chasseurs, raquettes aux pieds, les poursuivaient. L'abondance régnait dans les abris. Mais aujourd'hui, la pluie remplaçait la neige. L'hiver se passait dans une humidité glacée détestable pour les rennes.

Ainsi se lamentaient les anciens, chauffant leurs rhumatismes auprès des feux. Les jeunes gens les écoutaient avec impatience. Ces vieillards radotaient. Croyaient-ils donc que le monde allait finir avec eux?

Pourtant les Sages hochaient la tête. Comment nier que la vie autour d'eux se modifiât? Ils n'étaient pas seuls à s'en apercevoir. L'inquiétude chez les animaux était manifeste. Les bêtes à belle fourrure étaient de moins en moins nombreuses. Combien tuait-on de zibelines par an dans la tribu entière? Les renards argentés et bleus devenaient rares. Pourquoi les uns et les autres quittaient-ils le pays? Des espèces nouvelles se montraient. On chassait le cerf maintenant qui, autrefois, était presque inconnu. Mais que faire du cerf? Sa peau était inutilisable, ses bois trop mous pour être travaillés.

Et le renne disparaissait. Voilà un fait certain. Depuis longtemps, on n'en trouvait que peu dans le pays. Depuis longtemps, les habitants des abris n'en tuaient plus assez pour vêtir tous les leurs de sa peau excellente qu'on réservait aux adultes.

Et voilà qu'au printemps passé, le dernier troupeau, bien réduit en nombre, du reste, avait fui. Sans doute plus d'une fois déjà, pour une raison ou pour une autre, les rennes avaient quitté leurs cantons. Mais, après quelques mois, ils revenaient. Jamais ils n'étaient restés absents, comme cette fois-ci, pendant une année entière. On commençait à croire qu'on ne les reverrait jamais.

A cette idée, la panique régnait dans les abris. L'injustice naturelle aux femmes aigries les amenait à reprocher à leurs maris de ne plus savoir chasser. Elles ne pouvaient se passer de peaux de rennes ! Il fallait qu'on le sût ! Elles s'en prenaient à ceux qui ne leur en rapportaient pas. Et les hommes, à leur tour, se tournaient vers le chef Rahi et vers les Sages. Ceux-ci avaient la garde du gibier. Leur devoir était de veiller à ce que des esprits ennemis ne le ravissent point. Ne possédaient-ils pas plus d'un moyen de fixer sur place les animaux qui tentaient de partir et de rappeler ceux qui s'étaient enfuis. Si leur science magique n'était plus assez puissante, comment oseraient-ils prétendre à assurer le salut spirituel et matériel de la tribu? L'impopularité du chef grandissait chaque jour. Seule la terreur qu'il inspirait, car il savait beaucoup de choses du monde invisible, empêchait les fils de l'Ours de se révolter contre lui.

Les Sages s'efforçaient, en public, de garder leur impassibilité. Leur rôle n'était pas de prendre les choses au tragique. Ils songeaient à apaiser plutôt qu'à inquiéter. Leur politique tenait toute en un mot : temporiser. Ils recommandaient donc la patience, attendant à la fois de leur pouvoir magique et du temps un changement favorable à la tribu.

*
* *

Les jeunes gens et les filles ne se mêlaient guère à ces discussions. Ils avaient mieux à faire qu'à se lamenter.

Nô avec ses camarades se préparait aux épreuves qui l'attendaient. Bientôt il quitterait les siens. Les lois ne permettaient pas à un fils devenu homme de partager la même demeure que sa mère et que ses sœurs. Il lui faudrait donc construire une hutte dans un abri, enlever une femme aux fêtes nuptiales et jouir d'elle. En somme, il entrerait dans l'existence noble et belle d'un homme qui prend part aux conseils de la tribu, qui a son foyer, une compagne et des enfants. Mais il fallait gagner cette étape nouvelle en traversant les terreurs et les souffrances de l'initiation.

Il s'efforçait de n'y pas penser. Dans la prairie, près de la rivière, le désir de vaincre aux jeux effaçait tout. Malgré la saison adverse, les jeunes gens se dépouillaient de leurs vêtements. De haute stature,

ils mesuraient en moyenne plus de six pieds. On souriait dédaigneusement dans la tribu de l'Ours lorsqu'on parlait d'une peuplade dont les membres, jaunes de peau, les yeux bridés, ne dépassaient guère cinq pieds de hauteur. On les avait vus arriver au cours d'un long hiver, une vingtaine de familles au plus. Ils parlaient une langue inconnue, venaient du nord-est et avaient disparu on ne savait où, sans que jamais plus on n'en eût de nouvelles. Les gens de la rivière avaient parfois de telles surprises qui rompaient la monotonie des jours.

Le corps frotté de graisse, Nô et ses amis luttaient. Souples comme des saumons, forts comme des ours, ils s'évitaient, d'abord attentifs à échapper aux crocs-en-jambes et aux prises de bras de l'adversaire. Lorsqu'ils s'empoignaient, leurs os craquaient ; finalement, ils roulaient ensemble dans l'herbe, jusqu'à ce que l'un des deux arrivât à immobiliser son rival sous lui.

Les femmes et les filles n'assistaient pas aux jeux, mais les anciens de la tribu étaient là, donnaient des conseils aux combattants, les excitaient par leurs cris.

Les courses commençaient. Un entraînement régulier de la race depuis des siècles avait peu à peu modifié la structure anatomique des peuples chasseurs, allongé les tibias, développé le thorax, rendu plus flexibles et plus résistants les muscles des jambes, si bien que maintenant les meilleurs coureurs arrivaient, en des circonstances favorables, à forcer un chevreuil à la course. Ainsi l'individu avait acquis une vitesse nécessaire à son salut et à celui de la communauté. Les coureurs, du reste, s'astreignaient à un régime. Des rennes et des chevaux, ils ne mangeaient que les cuisses, certains qu'ils étaient d'incarner ainsi les qualités essentielles de rapidité des animaux dont ils se nourrissaient. Les autres parties de la bête étaient laissées aux gens sédentaires.

Ils couraient deux par deux. Dix fois il fallait aller d'un arbre à un autre distant de deux cents pas. Le corps tendu dans l'effort, la tête se rejetait en arrière, le menton projeté en avant. La poitrine bombée était pareille à celle de l'élan ; le ventre se creusait comme celui du loup et, au bout des jambes fines plus longues que le torse, les pieds semblaient à peine toucher le sol. Des averses parfois les cinglaient. De leurs corps luisants montait une buée.

Nô excellait à la course. Si le souffle lui manquait encore pour les grandes distances, nul ne pouvait le battre sur cent cinquante pas, et c'était là le trophée le plus envié.

Ils s'exerçaient aussi à tirer à l'arc et à jeter la sagaie dont la pointe, comme celles des flèches, était en bois de renne. Un bon chasseur

dardait sa sagaie à cinquante pas. Vibrante, elle frémissait dans l'air et ondoyait comme si elle voulait à chaque instant quitter sa route. Mais une force en elle l'obligeait à y rester. Elle allait se ficher dans le tronc d'un jeune bouleau. On entendait alors un bruit sourd. Le bouleau gémissait de la blessure reçue. Rien de plus beau que le mouvement des jeunes gens qui couraient brandissant leur arme. Ils s'arrêtaient brusquement, la jambe gauche en avant appuyée sur le sol, et la sagaie, quittant leur main droite, semblait continuer dans les airs la course rapide de l'athlète maintenant immobile.

Les jeux terminés, ils plongeaient dans les eaux froides de la rivière. Puis, leurs vêtements remis, ils gagnaient les abris, causant de leurs exploits passés et des chasses prochaines.

* * *

Nô aimait à causer le soir avec les anciens et les Sages. Il leur posait des questions sur les sujets qui le préoccupaient. Le monde ne s'arrêtait pas à trois ou quatre journées de marche des abris. Qu'y avait-il au delà des horizons qu'il connaissait? Les traditions disaient que, vers le nord, des glaces couvraient la terre jusqu'au cœur de l'été. Fréquentaient là seulement des ours blancs. A l'est, très loin, une barrière de montagnes élevaient leurs pics neigeux jusqu'au ciel. Au sud, à dix journées de marche on trouvait une mer et, par delà la mer, des terres, paraît-il, s'étendaient habitées par des hommes et par des animaux. Seuls les marchands pouvaient traverser ces pays, car ils avaient un commerce avec les esprits qui en défendaient les abords. On assurait que, dans cette contrée éloignée, il faisait toujours chaud et que les arbres donnaient aux hommes de quoi vivre.

Sur ce point les Sages affirmaient, d'après de très anciennes traditions, qu'une époque avait existé, dont seul le souvenir vague subsistait, où la guerre n'était pas déclarée entre le peuple des hommes et celui des bêtes. Les hommes alors ne tuaient pas pour vivre ; ils ne se nourrissaient pas de chair saignante, mais des fruits des arbres et des herbes que la terre dans un printemps perpétuel leur fournissait en abondance. Heureux, ils vivaient en paix avec nos frères les animaux. Hélas ! depuis, des flots de sang avaient coulé...

Sur le monde des esprits les Sages se taisaient, car il ne convenait pas d'en parler avant l'initiation.

Nô avait d'autres amis plus âgés que lui auprès desquels il se plaisait. Deux d'entre eux étaient fort adroits de leurs mains et arrivaient à reproduire sur les parois des abris et des grottes, dans le

bois des rennes ou dans l'ivoire des mammouths, les bêtes qui peuplaient le pays. Nô les regardait travailler et s'émerveillait. Grâce à leur art, on avait devant soi des animaux véritables, tant ils étaient exactement surpris dans leurs attitudes et dans leurs mouvements. Une de leurs vies était libre là-bas dans les bois et les prairies où ils erraient et l'autre enchaînée par un charme à ce morceau d'ivoire ou à ce pan de rocher où le sculpteur les avait gravés. Nô s'efforçait de suivre les exemples de ses maîtres. Il avait compris pourquoi il est nécessaire de copier avec vérité l'animal qu'on dessine. Il faut que l'esprit de la bête, trompé par la ressemblance, choisisse d'habiter dans cette image exacte. A la moindre erreur, il reconnaît la duperie et ne vient pas. Tu n'as plus alors, en face de toi, qu'un bout de corne ou de pierre inanimé.

Aussi Nô, lorsqu'il travaillait, pensait à ce qu'il avait observé pendant ses chasses, au bœuf paissant dans la prairie qui, soudain, lève la tête parce qu'un bruit l'inquiète. Il est là, les jambes écartées, la queue à moitié dressée, l'œil fixe, le garrot tendu. Bondira-t-il sur l'ennemi? ou prendra-t-il la fuite? Il hésite... C'est ce moment-là que Nô voudrait rendre. Ou bien, c'est un bison blessé qui s'écroule. Il souffre ; il gronde sourdement ; avec un grand effort, il tourne le cou et la tête, et s'efforce d'arriver, pour la lécher, jusqu'à la plaie béante au milieu du dos.

Si l'on réussit à représenter dans sa perfection la proie que l'on chasse, on s'assure ainsi une prise sur elle, à condition toutefois que l'on connaisse les paroles magiques qui doivent être prononcées sur l'image. Mais ces mots font partie du trésor sacré de la tribu et ne sont révélés qu'aux seuls initiés.

Nô frémit d'impatience à l'idée que bientôt il les apprendra dans le fond mystérieux des grottes sacrées.

V

Malgré la saison avancée, le temps était aigre. Même la neige tomba deux fois encore. Le soleil la faisait fondre et les lichens restaient imprégnés d'eau.

Soudain, un changement se fit dans la température. Les vents passèrent au sud. Ils arrivaient chargés de pluie presque tiède et portaient avec eux tant de mollesse que les vieillards eux-mêmes, détendant leurs membres raidis, en étaient pénétrés. Les jeunes gens s'arrêtaient dans leurs travaux, troublés par des désirs confus qui leur enlevaient toute énergie. Les flancs des collines se tapissaient d'anémones,

d'ancolies et de violettes. Au bout des branches des bouleaux et des hêtres, les bourgeons gonflés éclataient presque de volupté à la première caresse du soleil. La nature en peu de jours rattrapait un retard de six semaines. Le flot tumultueux des forces longtemps endormies et trop longtemps contenues se frayait un passage vers la lumière. Hommes, animaux, arbres et plantes en qui coule la sève universelle en étaient comme étourdis et en restaient tremblants. La rivière enflait ses eaux et les étalait par dessus ses rives. La terre, elle-même amollie, respirait plus librement par ses pores larges ouvertes.

Mah sur sa terrasse rêvait.

Le vent chaud passait sur elle et l'engourdissait. Ses traits étaient ceux d'une fille déjà formée bien qu'elle eût à peine dépassé quinze ans, une tête petite et ronde, un visage court, le nez long et mince, les sourcils tout droits sur des yeux allongés dont l'iris était couleur de feuille morte. Les joues un peu pleines du haut s'amincissaient jusqu'au menton fin et bien dessiné. Les cheveux châtains tombaient sur les épaules encore un peu frêles en mèches attachées régulièrement par une série de fibres. Elle savait déjà rougir ses belles lèvres fraîches avec un peu d'ocre. Son cou était, en vérité, souple comme celui du cygne et se gonflait comme celui du pigeon. Elle avait dans la démarche une langueur qui troublait les hommes.

Surprise par tant de douceur dans l'atmosphère, elle restait longtemps à ne rien faire. Pourtant, il y avait toujours des peaux à gratter et à assouplir, le feu à entretenir, la viande à faire cuire sur les pierres rougies après l'avoir dûment assaisonnée de baies aromatiques que l'on cueillait à l'automne, les vêtements à réparer... Sa mère la grondait. Parfois la jeune Mah recevait une vive taloche qu'elle acceptait comme chose désagréable sans doute, mais naturelle et dont on ne garde pas rancune.

Bahili n'était, du reste, pas avare de caresses. Cette grosse femme qui ne descendait plus guère de l'abri dépensait une grande activité dans son ménage. Elle était bavarde, son mari Timaki taciturne. Le jour durant, elle parlait. Si l'interlocuteur manquait, elle n'était pas embarrassée pour s'adresser à elle-même, à haute voix, de judicieux conseils. On l'entendait tenir de tels propos : « Feu de lichens ne chauffe guère. » Ou bien : « La langue va plus loin que la sagaie. » A Mah qui paressait, elle disait : « Les femmes sont pressées, les filles empêchées. » A Timaki partant à la chasse, pour l'encourager à rentrer plus vite : « Ce que l'on mange au dehors ne profite guère. » C'est par de telles commères que les langues se conservent dans leur pureté.

Malgré les remontrances de sa mère, Mah n'avançait pas dans sa

besogne. Elle restait accroupie près de la hutte, tant qu'elle y était forcée, mais son esprit voyageait au loin. Ses conversations avec Nô lui avaient appris beaucoup de choses. Elle aurait voulu pénétrer dans les merveilleux pays du Sud dont il lui parlait.

Et pourtant, une partie d'elle-même déjà les visitait. Oui, lorsqu'elle dormait, elle se détachait de l'endroit où elle vivait à l'ordinaire et, sans avoir le temps de faire « ouf », se trouvait transportée dans ces contrées lointaines, brûlées de soleil, où il n'y avait qu'à allonger la main pour prendre aux arbres qui vous les offraient des fruits succulents. Là-bas, autant qu'ici, elle était chez elle. Les gens ne l'examinaient pas curieusement comme une étrangère. Parfois même, un jeune homme s'approchait d'elle ; elle sentait son haleine chaude ; il la prenait dans ses bras... Elle se réveillait, recrue de fatigue après un si long voyage. Elle était de nouveau sur la terrasse dans la hutte où dormaient les siens. La respiration encombrée de sa mère se faisait plus forte dans la nuit. Nô était allongé près de Tamaki, et le petit, secoué par un rêve — où vagabondait-il, cet enfant? — s'agitait dans son sac. Retournerait-elle là-bas? Ne quitterait-elle jamais les abris connus? Qui l'enlèverait à sa vie monotone?

D'autres hommes, elle le savait, couraient le monde, les marchands ! Ils habitaient au bord de la mer. La mer, elle se la représentait ainsi d'après les dires de ceux qui l'avaient vue ! C'était une rivière qui n'aurait qu'une rive... L'eau de la rivière venait et s'en allait dans une suite sans fin. L'eau de la mer, au contraire, était toujours la même devant vous ; elle ne coulait pas, mais parfois elle s'agitait, se mettait en colère et poussait de sourds rugissements qui effrayaient les hommes. Mah verrait-elle jamais la mer?

Ainsi songeait-elle, tout en raclant une peau de poulain fraîchement tué. Dès qu'elle pouvait s'échapper, si Nô était absent, elle allait avec les filles de la tribu cueillir des fleurs et des herbes aromatiques sur les collines. Les fleurs, elles en ornaient leurs cheveux et en faisaient des colliers qu'elles se passaient autour du cou. Elles rapportaient les herbes dans les abris où on les séchait pour l'hiver. Certaines d'entre elles servaient à parfumer la graisse dont elles usaient pour leur toilette. D'autres passaient pour rendre fécondes les jeunes femmes qui les mettaient sur leur couche. Et les filles, en grand secret, cherchaient au creux des vallons, dans les endroits un peu marécageux, une plante pour en faire un oreiller pendant les nuits sans lune. Ainsi s'assureraient-elles un mari vigoureux et adroit, qui ne les laisserait jamais manquer de nourriture, qui ne prendrait pas le prétexte de la chasse pour rester des jours et des nuits loin du foyer,

qui ne courrait pas après les femmes stériles (ces hyènes!) et qui, enfin, les traiterait sans brutalité.

Bien que Mah dût attendre un an encore avant d'assister aux jeux nuptiaux, elle se mêlait à ses compagnes plus âgées et partageait leurs occupations, leurs plaisirs et leur fièvre. La fête qui se tenait au milieu de l'été et réunissait les trois tribus voisines et amies établies sur la rivière décidait du sort des filles. Alors elles quittaient le territoire où elles étaient nées. Les lois anciennes, des lois éternelles, très exactement observées, défendaient les mariages dans l'intérieur de la tribu.

On célébrait les jeux nuptiaux en grande solennité et les Sages veillaient à ce que les traditions fussent suivies avec une exacte minutie, car l'avenir de la race en dépendait. Les mariages n'étaient plus féconds comme autrefois. Jadis les ménages comptaient une dizaine d'enfants, et il en survivait au moins la moitié. Maintenant on n'en voyait plus que cinq ou six sur lesquels trois ou quatre mouraient en bas âge. En outre, par une sorte de malédiction, un certain nombre de femmes restaient stériles. Elles portaient malheur à ceux qui les approchaient et désunissaient les ménages. Les Sages cherchaient vainement les raisons de cette calamité et, de plusieurs manières, essayaient de conjurer les sorts mauvais. Ils firent sculpter dans l'ivoire et dans la corne des figurines de femmes, emblèmes de la maternité. C'étaient de puissantes matrones aux hanches larges ; leur ventre se bombait pour porter un enfant vigoureux et leurs seins gonflés étaient des fontaines intarissables de lait. Sur les parois des grottes de telles représentations furent gravées et rehaussées de couleur. Les femmes stériles s'y rendaient dans la terreur et les lamentations aux trois soirs d'été où la lune est pleine.

Mais, signe que les temps étaient changés, ces moyens, jadis efficaces, restaient vains. Et déjà les gens à l'esprit assombri voyaient la fin prochaine de la race illustre qui devait l'existence à l'ancêtre Ours. Aussi s'attachait-on à ne négliger aucun rite dans les cérémonies nuptiales et à ne rien changer aux règles anciennes qui fixaient à seize ans pour les filles l'âge du mariage.

Cette date semblait tardive à beaucoup qui alléguaient la difficulté de garder les filles sages si longtemps. Et quelques-unes, récemment, sans attendre le mariage, avaient eu des enfants. Pour ce crime, il n'y avait autrefois, lorsque la société était forte, qu'un châtiment : la mort pour la mère et pour l'enfant. Mais voilà que deux filles, dans la précédente génération, avaient mis au monde des garçons magnifiques. Après de longs conciliabules où tout fut pesé, on avait décidé de les laisser vivre. Ceux qui défendaient les coutumes anciennes

virent dans cette indulgence la cause de nouveaux malheurs pour la communauté. On pouvait craindre maintenant que, le mauvais exemple aidant, d'autres filles se conduisissent mal, qu'un fâcheux renom en résultât pour la tribu et qu'aux jeux d'été les garçons ne se présentassent point pour choisir leurs femmes parmi les descendantes de l'Ours. Les matrones exerçaient donc une stricte surveillance sur leurs filles. Mais les femmes ne quittaient guère les abris, et les travaux des filles, la cueillette des herbes ménagères et des baies, la pêche, la récolte des pommes de pin les appelaient souvent au dehors. Aussi ne devaient-elles sortir qu'en bande.

*
* *

Mah et ses compagnes se reposaient au flanc d'un coteau. L'air était tiède. Elles avaient cueilli dans l'après-midi des fleurs pour une cérémonie qui se célébrait chaque année au printemps et par laquelle elles fêtaient, après la longue mort de l'hiver, le retour de la végétation. Fatiguées, elles tressaient des guirlandes où les clématites s'enlaçaient au lierre. Elles iraient en orner un chêne isolé sur le sommet d'une colline. C'était un arbre sacré. Lorsqu'il mettait ses feuilles nouvelles, les filles s'y rendaient en procession au crépuscule. Tout en travaillant, elles chantaient à mi-voix — on aurait cru des abeilles bourdonnant dans la prairie — car des paroles dites sur un rythme dont on ne pouvait s'écarter devaient accompagner l'arrangement des fleurs portées en offrande. Ainsi seulement enchaînait-on dans leurs liens parfumés les esprits qui courent les bois et se les rendait-on favorables. C'était une mélopée qui se déployait pour revenir constamment sur elle-même et où deux voix, l'une grave et l'autre fraîche, semblaient courir l'une après l'autre dans un immense désir de se joindre sans y parvenir jamais. Et, par moment, à intervalles irréguliers, une modulation rapide arrivait comme du dehors et montait, telle une flèche, vers le ciel.

Lorsque le jour tomba, les filles gravirent la colline que couronnait le chêne sacré. C'était un arbre très vieux, de médiocre taille pourtant mutilé par la foudre, mais noueux et au bois aussi dur que la pierre. Chaque fille portait dans sa main gauche une branche de chêne conservée au fond des abris depuis l'an dernier. Arrivées au sommet, elles en firent un tas et y mirent le feu, se lamentant et pleurant. Les flammes éteintes, elles tournèrent deux fois autour de l'arbre, en chantant sur le mode mineur. Elles accrochèrent alors à ses branches les guirlandes qu'elles avaient tressées. Puis, rangées en cercle, elles plongeaient en grandes révérences, les bras étendus en croix. Relevées, elles se penchaient en arrière, s'inclinaient de nouveau en

avant, imitant ainsi les mouvements d'un arbre que secoue un vent furieux. Au moment où le soleil allait disparaître, elles arrachèrent des rameaux verts qu'elles brandissaient en poussant des cris de joie. Deux fois encore, sur un rythme vif, elles dansèrent autour du chêne. Puis, en une seule file, le cortège descendit dans la vallée.

Mah, comme la plus jeune, marchait en tête. Elle avait mêlé à sa chevelure des lianes et des fleurs. Son vêtement s'entr'ouvrait sur la poitrine. Autour de son cou flexible, des colliers de narcisses et d'œillets étaient passés. Elle allait de cette démarche inimitable qui la faisait comme hésiter imperceptiblement à chaque pas. Ainsi parée, elle semblait incarner la saison verdissante, ses grâces neuves et ses charmes puissants.

Elle arrivait à la rivière lorsqu'elle vit à distance le vieux chef Rahi assis sur un tronc renversé et qui causait avec un des anciens.

Les filles toujours chantant, agitant les rameaux pris au chêne sacré, approchaient. Rahi les regardait venir. Mah lui apparut comme l'image de la jeunesse sur laquelle il avait fermé les yeux depuis longtemps. Il se revit fort, agile, et foulant d'un pied rapide les prairies. « Ah ! soupira-t-il en lui-même, si quelqu'un peut me rendre pour quelques jours encore ma vigueur, c'est cette fille si belle. » A cette pensée un flot de sang nouveau coula joyeusement dans ses veines.

Rahi connaissait Timaki et avait entendu parler de la belle adolescente Mah qu'il voyait pour la première fois. La théorie des filles s'était dénouée, leurs chants s'étaient tus, Rahi pensait encore à Mah, à sa démarche hésitante, à la tête fine se balançant au bout d'un long cou, aux fleurs qui ornaient ses cheveux. Lentement, appuyé sur un bâton, il regagna son abri.

A son passage, les gens s'écartaient. Il n'était pas aimé. Il en souffrait, car depuis des années sa seule préoccupation avait été d'assurer le bien-être de ses sujets. Il connaissait leurs inquiétudes et leurs souffrances, il les partageait. Vainement essayait-il de les écarter de son peuple. Mais les événements déjouaient sa puissance magique. Vieilli prématurément, il vivait solitaire et aigri par l'impuissance où il était de combattre les esprits hostiles à la tribu.

Sur la haute terrasse qu'il occupait seul, une hutte plus spacieuse que celles de ses sujets s'élevait. Une peau d'élan la divisait en deux parties, l'une réservée à l'habitation et dans laquelle entraient ses hôtes, l'autre où nul ne pénétrait que lui et dans laquelle il gardait le bâton de commandement, le manteau royal et la coiffure de chef. Sur la peau d'élan étaient tracés des signes presque réguliers dont personne ne pouvait comprendre le sens à l'exception du chef et des

trois Sages. Dans ces signes, dont l'origine était inconnue, était enfermée la puissance sur les forces invisibles qui n'appartient qu'aux maîtres de la tribu. Seuls les Sages savaient les déchiffrer. Lorsque l'un d'eux mourait, les survivants apprenaient à lire à son successeur. On n'osait envisager sans frémir l'hypothèse où les Sages disparaîtraient d'un même coup privant ainsi les fils de l'Ours de toute domination sur le monde des esprits.

Une vieille femme et son fils encore enfant s'occupaient du chef, entretenaient le feu, préparaient la nourriture.

Rahi s'étendit sur sa couche. Le jeune garçon brûlait sur les braises des branches avec leurs feuilles fraîches de façon à produire une épaisse fumée qui chassât les moustiques. La vieille femme s'accroupit aux pieds de son maître et doucement lui massait les chevilles. Elle racontait des histoires monotones qu'il n'écoutait pas. Finalement elle s'endormit au son de sa propre voix.

Tard dans la nuit, Rahi songeait. Qu'avaient été ses dernières années? Une lutte menée dans la solitude. Sa femme morte depuis longtemps, son fils unique tué par un bison blessé, il s'était consacré tout entier à ses difficiles fonctions. Sans succès, du reste. Usé par les soucis, son pouvoir magique s'était affaibli... Mah rayonnait devant lui... Il regagnerait des forces s'il avait à ses côtés cette fille fraîche et belle. Qui l'empêchait de la prendre pour femme? Comme chef, il avait le privilège unique de pouvoir se marier dans la tribu. Il est vrai que de tels mariages n'étaient plus guère à la mode et que dans une communauté qui voyait le nombre de ses enfants diminuer on gardait les filles pour les garçons. Mais autrefois des unions pareilles n'étaient pas rares et le souvenir s'en était conservé. Il suffirait sans doute qu'il fît part de son désir à Timaki pour qu'une fois les fêtes de l'initiation passées, avant lesquelles aucun mariage ne pouvait être célébré, Mah lui fût amenée.

Agité par ces pensées, Rahi ne trouvait pas le repos. Il vit dans le ciel la brillante étoile du matin. Alors seulement ses yeux se fermèrent. Mah lui apparut sur les collines. Elle le fuyait, et la force manquait au vieillard pour la rattraper. Ce songe l'émut grandement. Lorsqu'il ouvrit les yeux, un des Sages était accroupi près de lui et lui demanda la cause de son agitation. Sans hésiter, le chef raconta son rêve. Il était malade parce qu'une fille qu'il voulait épouser le fuyait sans qu'il pût l'atteindre. Le Sage le rassura. Cet homme plein d'expérience n'ignorait pas qu'à la mort du chef qui ne laissait pas d'enfants, il y aurait une lutte entre les factions de la tribu, pour le choix de son successeur. A toutes les difficultés de l'heure — l'année était sous une mauvaise influence — convenait-il d'ajouter

encore celles de querelles intestines? La sagesse voulait qu'on retardât le plus possible cette date dangereuse. Il fallait gagner du temps et éviter tout souci inutile à un chef puissant, car le peuple vit par lui comme le corps par la tête. Il aurait donc Mah. Le Sage arrangerait lui-même l'affaire avec Timaki.

VI

Timaki fut surpris par la proposition du chef, mais elle le trouva favorable. Aucun homme sensé ne pouvait être indifférent à une telle alliance. Il avait dépassé la quarantaine et, avec l'âge, l'ambition venait. Si le chef vivait encore quelques années, qui lui succéderait? Et pourquoi pas son beau-père? La chose fut donc décidée entre le Sage et Timaki.

Lorsque ce dernier rentra chez lui et causa de l'affaire avec sa femme, il n'eut pas de peine à l'amener à partager sa façon de voir. Bahili ne nourrissait pas des idées chimériques sur l'amour. Elle avait eu sept enfants dont quatre étaient morts en bas âge. Elle savait que la vie des femmes est dure. Il faut porter ses enfants, les nourrir, les élever, les habiller, et cependant s'occuper de son homme aussi dont les exigences sont grandes. Quand il revient de la chasse, il n'y en a que pour lui. Et les mille soins ménagers ! On n'en a jamais fini. Elle pensa que ces fatigues et ces tracas seraient évités à Mah, car la tribu nourrissait le chef et lui donnait ce dont il avait beoin. En outre, elle garderait sa fille près d'elle, au lieu de la voir partir au loin et son tendre cœur de mère s'en réjouissait.

Elle en parla dans ce sens à Mah le jour même, après s'être assurée qu'aucun des voisins ne pouvait l'entendre. Si l'on apprenait que le chef cherchait une femme, il ne manquerait pas de familles pour proposer leurs filles.

Elle fut stupéfaite de voir que Mah l'écoutait sans plaisir. Quand, enfin, celle-ci put placer un mot, elle dit seulement :

— Le chef est vieux.

— Il te laissera la paix, répondit Bahili. J'ai plus d'expérience que toi. C'est ce qu'il y a de plus précieux, tu peux m'en croire.

— Je ne veux pas être la femme d'un vieillard, dit Mah.

— Tu es une sotte, conclut sa mère, et j'en suis une autre de te consulter. Tu feras ce que nous te dirons de faire.

Et elle lui donna une claque qui mit fin à l'entretien.

Une autre fille aurait pleuré, et sa mère l'aurait consolée. C'était ce qu'attendait Bahili. Mais Mah ne pleura pas. Elle gardait un visage

fermé et têtu. Cela déconcerta Bahili qui était bonne femme. « Que sont donc les filles de nos jours, pensa-t-elle, pour s'opposer aux volontés de leurs parents? »

Le lendemain, dans l'après-midi, Mah entraîna son frère à la pêche. Il était rentré le matin même d'une chasse qui n'avait pas été heureuse. Ils remontèrent un peu la rivière et se couchèrent sur des pierres à l'ombre des saules qui trempaient leurs branches dans l'eau. Mais, malgré le morceau de peau qu'ils agitaient à la surface, pas un poisson ne se montra. Ils se lassèrent enfin et s'étendirent sur la mousse à quelques pas de là. Peut-être au crépuscule les truites sortiraient-elles de leurs demeures.

Il y avait beaucoup d'affection entre Mah et Nô, peut-être même de la tendresse. Il s'occupait d'elle et aimait sa compagnie, tandis qu'à l'ordinaire les jeunes gens négligeaient leurs sœurs. Il était bien pour les garçons de paraître mépriser les filles, leur faiblesse, leur peu de rapidité à la course, la dépendance dans laquelle elles vivaient de leurs mères qui ne les laissaient pas vagabonder librement. Aussi échangeaient-ils plus de moqueries que de gentillesses. Et si plus tard, lorsqu'ils avaient grandi, d'autres sentiments naissaient, seuls les bois autour des abris en savaient le secret.

De ce que Nô entendait dans la bouche des anciens, il causait volontiers avec sa sœur. Tout ce qu'elle savait, elle le tenait de lui. Ainsi avait-elle appris à pêcher et, toute petite encore, à connaître les champignons, les baies, les herbes et les racines comestibles. Il lui parlait aussi des mœurs des bêtes, lui enseigna à relever leurs empreintes. Mah écoutait en silence ce grand frère dont la parole colorée faisait apparaître devant elle les animaux dans leur réalité.

Mais, ce jour-là, c'est elle qui commença la conversation, car il était un sujet qui, depuis la veille au soir, ne lui laissait pas la paix. Elle raconta à son frère ce dont elle était menacée. Deviendrait-elle la femme de ce vieillard? Ses parents étaient contre elle, mais Nô permettrait-il que telle chose s'accomplît? Le cœur de la petite Mah débordait et, cachant sa tête dans ses bras, elle se mit à pleurer. Nô ne l'avait jamais vue ainsi. Ému, il se rapprocha d'elle. Puis l'attirant à lui, il la caressait pour l'apaiser. Et Mah trouvait tant de douceur dans les caresses de son frère, qu'elle se gardait d'arrêter ses larmes.

Nô maintenant lui parlait.

— Pourquoi pleures-tu, Mah? disait-il. Avant que le chef t'épouse, il se passera du temps. Tu es là aujourd'hui près de moi. Tu y seras demain encore, et bien des jours. Attends pour pleurer que la date soit venue. D'ici là, le chef peut mourir ; il est vieux déjà... Veux-tu

que j'aille lui faire peur? Je mettrai une peau de loup et je courrai sur lui. De saisissement, son âme s'enfuira.

Il disait ainsi des choses folles pour apaiser sa sœur. Mah peu à peu se calmait et, à une nouvelle plaisanterie de son frère, elle sourit à travers ses pleurs.

Mais Nô, sérieux tout à coup, réfléchissait. Il se leva et descendit jusqu'à la rivière. Il prit un peu d'argile sur ses bords. Près de Mah consolée, il pétrissait la terre entre ses doigts habiles. Il façonna ainsi une statuette représentant un homme ; il lui fit une haute coiffure et dans la main lui mit un bâton de commandement. Mah stupéfaite le regardait travailler sans mot dire. Lorsqu'il eut achevé, elle murmura :

— Le chef!

— Tu lui as donné son nom, répondit Nô, baissant la voix, quoique seuls. Cache-le dans ta poitrine, petite sœur, ce soir à la première étoile, tu lui perceras le cœur d'une aiguille. Alors il mourra.

Mah frémit. C'était terrible ce qu'ils faisaient là... Elle ferma les yeux... Le chef lui apparut ridé, décrépit, branlant... Elle prit la figurine, l'enveloppa dans une feuille d'érable et la glissa entre son vêtement et sa poitrine.

Ils restaient silencieux. Il semblait que ce qu'ils venaient de faire les rapprochait encore l'un de l'autre.

Mah reprit la conversation par une phrase qui était le prolongement de leurs pensées muettes.

— L'amour est une chose terrible, dit-elle. Les animaux le ressentent comme nous.

— Il possède les hommes et les bêtes, répondit Nô avec gravité, car ce sujet le préoccupait et il s'en était entretenu avec les Sages. Il cause de grandes douleurs et fait verser beaucoup de sang. Les chats font retentir la nuit de cris si déchirants que tu les croirais humains. Ils se battent et se torturent comme s'ils étaient des hommes possédés par les démons. Un cerf ne laisse approcher aucun autre mâle de ses femelles. Les coqs de bruyère dansent dans les clairières devant les poules comme nous devant les filles, et les bisons, au moment où ils sont en proie à l'amour, se livrent de furieux combats. J'ai vu, il y a presque un an, à une journée de marche vers l'orient, deux mâles lutter. J'étais grimpé sur un arbre et, dans leur rage, ils ne s'aperçurent pas de ma présence. Ils avaient quitté leur troupeau et une femelle les suivait. Ils ont, comme nous, des règles pour se battre et, lorsque tu les regardes, tu comprends qu'ils sont nos semblables, bien qu'ils aient choisi pour vivre une forme qui n'est pas humaine. Ils fouillent le sol de leurs pieds, avancent et reculent, mugissent sour-

dement, tu dirais qu'ils se défient par des paroles dont nous ne comprenons pas le sens. Alors seulement, ils approchent lentement et s'affrontent. Leur corps énorme se tend. De toute leur force ils essaient de se faire reculer. Parfois ils prennent un peu de champ et s'abordent en courant. Le bruit que fait la rencontre de leurs deux crânes, tu l'entendrais à trois cents pas. Il est surprenant que leurs têtes n'éclatent pas sous le coup. Mais jamais on n'a vu de bison tué dans ces combats. Leurs cornes trop courtes ne font que des blessures qui ne sont pas mortelles. Bientôt ils dégouttent de sang. Enfin, sur une attaque plus violente, l'un d'eux chancelle et s'abat. Par terre, il est comme une montagne. L'autre le bourre à coups de corne et de pied et le laisse sur la place... Alors se passe ce que l'on voit partout ; le vainqueur emmène la femelle loin de tous les yeux ; ils abandonnent le troupeau et vont vivre la saison de leurs amours au fond reculé des bois.

— La femelle est heureuse, dit Mah. C'est le plus fort, le plus beau qui la prend.

— Les mâles, lorsqu'ils vieillissent, ne se battent plus, continua Nô. Ils n'oseraient pas approcher des femelles. Ils errent solitaires, accablés de chagrin.

— Les choses sont mieux réglées chez eux que chez nous, dit Mah. Parmi les hommes seulement, on voit un vieillard rechercher une fille pour femme.

— Les hommes sont les hommes, conclut Nô avec sagesse. Ils sont au-dessus des animaux puisqu'ils les chassent et s'en nourrissent.

Mah se leva. On avait assez causé pour ce jour. Elle avait envie de jouer.

— Avant de rentrer, veux-tu courir, dit-elle, jusqu'au bouleau là-bas? Mais tu me donneras dix pas d'avance.

Ils prirent leurs places. Puis Nô, soudain, cria : « En avant ! » et fila comme la sagaie de la main d'un chasseur. Mah volait, telle une flèche. En vérité, elle semblait ne pas toucher la prairie et Nô, courant, l'admirait. Il allait la rejoindre un peu avant l'arbre. Mais elle, entendant le pas de son frère sur ses talons, ralentit soudain. La bouche entr'ouverte, les yeux brillants, elle fit deux pas encore et s'arrêta. Nô la prit dans ses bras et la serra contre lui. Il sentait sur sa poitrine le cœur de Mah se gonfler et s'abaisser comme celui d'un oiseau que l'on a capturé et qu'on tient dans sa main.

Au crépuscule, Mah, cachée derrière un rocher dans l'abri, regardait la nuit monter de la terre. Elle avait devant elle l'argile modelée par son frère et à laquelle elle avait donné un nom et une personnalité

véritable. Enfin, vers le couchant, l'étoile du soir apparut. Mah tenait une aiguille d'os dans sa main droite. Elle l'enfonça d'un seul coup à la place du cœur dans la figure qui évoquait l'apparence mortelle du vieux chef. L'argile résista, comme l'eussent fait la peau et la chair d'un être vivant, puis se referma sur l'aiguille.

Mah tremblait. Elle s'attendait à voir du sang couler de la blessure. Il fallait laisser l'arme dans la plaie jusqu'au lever du soleil.

VII

Quelques jours passèrent. Mah vivait sans inquiétude. Le moyen employé était infaillible. L'aiguille retirée de la blessure, la figurine mise en pièces avait été jetée secrètement dans la rivière.

Les fêtes de l'initiation approchaient, les jeux nuptiaux suivraient. La saison aidant, les gens de la rivière oubliaient leurs soucis et ne pensaient qu'à jouir des plus beaux jours de l'année. C'était une trêve pendant laquelle on s'interdisait tacitement de songer à un avenir chargé de menaces.

Un matin, une rumeur courut d'abri en abri ; les marchands étaient arrivés. On les voyait ainsi tous les deux ans, au début de l'été ; ils cherchaient les fourrures que les peuples chasseurs avaient à vendre. Les gens de la rivière ne recevaient qu'eux seuls comme hôtes, car les tribus voisines avec qui ils entretenaient des relations régulières appartenaient à la même race que les descendants de l'Ours. Dans les veines des marchands coulait un autre sang. Ils venaient de loin et rien qu'à les regarder, on comprenait qu'ils avaient vu des choses étonnantes. C'étaient des hommes grands et d'un port royal, au teint mat, à la chevelure et à la barbe frisée noires comme la nuit. Leurs yeux fendus en amande luisaient à la fois sombres et lumineux. Ce qu'ils racontaient avait un accent qui charmait.

Ils habitaient, disaient-ils, à cent journées de marche, et leur voyage durait ainsi les deux tiers de l'année. Partis au printemps, ils ne regagnaient leurs foyers qu'à l'automne. Pour arriver chez eux, il fallait traverser des déserts sans eau où des goules se jetaient sur vous avant l'aurore ; on passait une contrée où les hommes portaient la tête au milieu de la poitrine, une autre où une queue leur pendait au bas des reins et ils s'en servaient pour se balancer aux branches. On devait franchir des montagnes ; là, des brouillards obéissant à un génie fort âgé s'accrochaient au flanc des vallées et cachaient le chemin au voyageur qui se rompait les os en tombant des rochers. Si l'on avait surmonté tous ces dangers, si l'on connaissait

les paroles à dire aux esprits et aux génies, alors on entrait dans le pays des marchands.

Au couchant, la mer infinie en baignait les rivages. Mais au levant et au midi, d'autres terres s'étendaient encore où ils n'avaient jamais pénétré. Une chaleur accablante y régnait. Le sable brûlait comme les pierres du foyer et parfois montait en colonne vers le ciel comme la fumée. En été parfois un arbre s'enflammait, et ses lueurs mourantes effrayaient dans la nuit le chasseur attardé.

C'était là — à cent journées de marche encore — que poussaient sous l'ardeur du soleil les aromates nés du contact d'un animal et d'une plante. Les habitants de ce pays lointain n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ils ne sortaient jamais de chez eux. Ils n'y laissaient pénétrer pour acheter les produits précieux de leur sol que les membres d'une tribu voisine qui servaient d'intermédiaires entre eux et les marchands. C'est ainsi que ces derniers devenaient les possesseurs des aromates et les répandaient dans le monde entier.

Ils apportaient aussi des coquillages. Les gens de la rivière recherchaient avec passion les uns et les autres qui servent également à s'embellir et à plaire. Certes, il y a des charmes magiques dans les parfums qui pénètrent invisibles en vous. Mais les coquillages n'en sont pas dépourvus, car, lorsqu'on approche tel d'entre eux de son oreille, les esprits cachés en lui se mettent à bourdonner, et les marchands disaient qu'ils imitent ainsi le bruit de la mer agitée à laquelle on les a arrachés.

Les marchands racontaient ces choses dans un curieux langage. Ils avaient appris au cours de leurs pérégrinations les mots essentiels de chacun des peuples qu'ils visitaient. Ils en usaient d'une façon pittoresque et savaient évoquer des images que l'on n'oubliait pas.

On était surpris de les voir accompagnés d'hommes qu'ils appelaient des serviteurs, qui portaient les bagages, préparaient le feu et la nourriture. Si ces serviteurs ne travaillaient pas au gré de leurs maîtres, des coups arrivaient qu'ils recevaient sans les rendre jamais ! C'était une chose presque inconcevable aux gens de la rivière pour qui le travail de chacun et son plaisir était la chasse, le plus beau des jeux mâles, car le danger s'y mêle et lui donne toute sa saveur. Un serviteur ! à quoi bon ! Et si on l'eût désiré, où le trouver? Chez les descendants de l'Ours, en qui était un même sang, celui de l'Ancêtre, la fonction de l'homme et sa fierté était de nourrir sa femme, ses enfants et ses parents âgés. Ainsi formaient-ils un peuple libre et aristocratique. Lorsque les marchands disaient que chez eux ils avaient, chacun, dix serviteurs, les gens de la rivière riaient. Qu'en

pouvaient-ils faire? Étaient-ils des femmes qu'ils ne pussent se procurer leur nourriture eux-mêmes?

Ces serviteurs étaient noirs, leur chevelure crépue, leurs lèvres grosses, leur nez épaté. Ils riaient, montrant des dents blanches comme celles du loup. Le soir, au campement près du feu qu'ils allumaient, même en été, ils chantaient d'une voix douce des airs si tristes que l'on s'étonnait du contraste qu'il y avait entre leur rire et leur chant. C'était comme si deux personnes avaient vécu en eux.

Nô et Mah les attendaient avec impatience, car c'étaient à chaque fois de nouvelles joies, de nouveaux étonnements. Ils en espéraient des objets pour se parer. Est-il rien de plus désirable? Pourtant Nô, s'il apprenait bien des choses d'eux, et si sa parure s'enrichissait dans des échanges, regardait ces étrangers avec un peu de mépris, tant la vie qu'ils menaient était différente de la sienne. Mais ils représentaient pour Mah ce que son imagination concevait de plus beau. Ils la faisaient rêver et, lorsqu'ils partaient, ils emmenaient avec eux l'âme de cette enfant loin des abris où vivaient dans le froid et l'humidité les gens de la rivière.

Lorsqu'ils se furent installés dans la clairière, leur première visite fut pour le chef auquel ils portèrent les présents d'usage, des coquilles nacrées et des aromates. Une fois ces devoirs rendus, ils s'occupèrent de leurs affaires.

Un jour, peu après l'aube, Mah qui flânait sur la terrasse les vit à une petite distance. Ils n'étaient que cinq, les autres sans doute n'avaient pas quitté leur tente. Un noir marchait en tête de la petite procession et cherchait le chemin parmi les éboulis de roches. Venait ensuite Nachor, le chef des marchands, un homme corpulent, de stature élevée, puis un adolescent dont elle remarqua seulement la taille mince comme celle d'une fille et les épaules larges. Suivaient deux serviteurs.

Venaient-ils à l'abri? Elle eût voulu ne pas les quitter des yeux. Mais un autre sentiment l'emporta. Elle courut à la hutte, y prit du rouge et du noir dans des pierres creuses, quelques fleurs qu'elle avait cueillies la veille et, au bord du clair ruisseau, s'occupa de sa toilette. Elle mêla des ancolies et des narcisses à ses cheveux, rougit l'arc de ses lèvres et d'un peu de poudre noire souligna ses yeux purs comme le matin.

Elle finissait à peine que, ô surprise délicieuse ! le nègre qui ouvrait le cortège arrivait près d'elle. Craintive soudain, elle courut à sa mère pour l'avertir. Timaki avait vu venir les étrangers ; déjà il s'inclinait devant eux qui répondaient par de grandes révérences telles qu'en faisaient les filles quand elles tournaient autour du chêne sacré. Ils vinrent alors s'accroupir à l'entrée de la hutte où Nô, dédaigneux

et tout occupé à tailler une image de renne dans un morceau de corne, fit à peine attention à leur venue.

Mah, à moitié cachée, les regardait. Ils portaient comme vêtements les peaux tachetées d'un animal qu'elle ne connaissait pas. Elles étaient coupées et cousues suivant une autre mode que celle des gens de la rivière. Leur veste plus longue tombait flottante jusqu'aux genoux, d'une façon que Mah jugea fort seyante. Nachor portait, entre cheveux et front, une parure en plumes collées de martin-pêcheur, bleues comme une aube de ciel d'été. Rien qu'à le voir, tu comprenais que le chef des marchands était un homme considérable par la manière dont il relevait la tête et dont il portait le ventre en avant. Son grand nez aquilin avait la courbure d'un bâton de commandement et la barbe touffue descendait en boucles étroites et serrées jusque sur la poitrine. Mais son fils qui le suivait ! Il avait l'élan de la fougère et sa souplesse, l'œil brillant de la perdrix des neiges ; il se balançait comme les roseaux de la rivière quand la brise du soir se lève ; et pourtant ses épaules étaient pareilles à celles d'un jeune bison.

Mah en restait bouche bée. Comme portée vers cet admirable adolescent, elle sortit de sa cachette, fit quelques pas et s'arrêta derrière son père. Les marchands alors la virent et restèrent stupéfaits tant elle était belle de visage et légère sur ses pieds.

— Mah ! dit le chef avec une inclination de tête.

Mah s'enorgueillit en elle-même à voir que cet homme important se souvenait d'elle et de son nom.

— Je l'avais laissée une enfant, continua-t-il. C'est une fleur maintenant. Heureux qui la cueillera !

Son fils ne dit rien. Dès l'instant où Mah était apparue, il ne l'avait pas quittée des yeux. Elle en sentait le feux doux et ardent. Il pénétrait en elle, s'y répandait. Ses petits seins se durcissaient à en être douloureux. Elle en voulait à ce jeune homme qui la faisait souffrir.

Cependant Timaki avait sorti de leur cachette les peaux de zibelines. Sa femme, à mesure qu'on les étalait devant les marchands, disait :

— Bâ ! Bâ ! Bâ ! comme si elle ne pouvait contenir son admiration.

Nachor les prenait, les palpait, tirait sur les poils. Puis, les mettant de côté, il fit signe à un serviteur qui apporta devant lui un grand sac.

Le marchand en sortit des coquilles nacrées ; tu aurais dit l'aurore dans un ciel pur. Puis avec beaucoup de précautions, il prit un collier de petits coquillages roses comme une églantine. S'étant levé, il approcha de Mah, s'inclina devant elle et, se relevant, lui passa le collier au cou :

— Voilà, dit-il, c'est le plus beau.

Mais Timaki, sans même regarder les objets de Nachor, reprit tranquillement les peaux de zibelines et les porta dans la hutte.

Ils parlèrent d'autre chose. C'était un intermède fort goûté dans la visite des marchands que cette conversation où des sujets d'intérêt général étaient abordés. Ils apportaient, directement ou par ouï-dire, des nouvelles de pays dont on ne pouvait imaginer même où ils étaient situés. Les gens de la rivière les écoutaient gravement. Avec les marchands les bruits les plus lointains d'un monde mystérieux arrivaient dans leurs abris paisibles. Ils entendaient parler de mouvements de peuples à des distances fabuleuses, vagues énormes dont le dernier flot viendrait peut-être expirer au pied de leur terrasse. En échange, ils faisaient entendre leurs plaintes sur la chasse chaque jour plus difficile, sur les saisons trompeuses, sur la fuite des rennes.

Cela dit, et qui dura longtemps, la discussion d'affaires recommença.

Nachor, cette fois-ci, tira de son sac les aromates. Bahili s'avança et, en mettant de petites pincées dans le creux de sa main, elle les approchait de son nez pour les flairer, ou, d'un coup de langue rapide, elle les goûtait.

— Bâ, bâ, disait le chef en souriant.

Son fils, qui répondait au nom d'Ophir, prit d'un de ses serviteurs un sachet teint en rouge. Il vint à Mah et, d'un geste gracieux, le lui offrit. Une odeur s'en dégageait, violente et légère, qu'elle n'avait jamais respirée. Elle restait muette, les yeux mi-clos. Devant elle, Ophir se balançait un peu sur les hanches. Il fit un pas encore. Son père Timaki et Bahili s'occupaient de leurs affaires et ne les regardaient pas. Il passa la main le long du dos de Mah, frôlait du bout des doigts la veste de renne, montant et descendant du cou qu'il effleurait jusqu'aux reins, tout en faisant entendre un bruit léger de la gorge comme le roucoulement d'un pigeon. Mah, à travers le vêtement, sentait la caresse sur sa peau. Ses jambes fléchissaient. C'était presque insupportable. Pourtant elle eût désiré que cela durât toujours.

Cependant, les marchandages continuaient. Les zibelines étaient étalées devant la hutte. Les aromates dans des peaux de rats s'alignaient devant Bahili. Cette fois-ci, Nô abandonna son travail et se mêla à la discussion. La coiffure du chef par-dessus tout lui plaisait. Le jeu de la lumière sur les plumes leur donnait tour à tour l'aspect du ciel au matin et des plus beaux couchants dorés.

Nachor gardait un air supérieur et satisfait. Il parlait beaucoup. Timaki restait plus silencieux. Bahili faisait provision d'aromates précieux. Dans la fièvre de l'affaire, personne ne prêtait attention aux jeunes gens qui s'étaient écartés un peu. Ophir causait à voix basse avec Mah. Celle-ci répondait faiblement : « Non, non. » Devant

la hutte vingt fois le marché près de se conclure se rompit. Enfin Nachor montra un collier en vertèbres de serpent si régulières que l'on n'aurait pu distinguer l'une de l'autre. Il le joignit à son lot. Cette fois l'accord se fit.

Le chef des marchands dit alors :

— Tu m'as dépouillé, mon ami, je suis pauvre maintenant. Je n'ai plus qu'à rentrer chez moi. Mais écoute, Timaki, nous nous connaissons depuis longtemps et tu ne voudrais pas me tromper. Dis-moi si tu n'as pas encore cachée une peau plus belle que les autres.

Timaki ne répondit pas. Ce que voyant, Nachor insista de plus belle. Il commença de jouer une comédie traditionnelle, se mettant à genoux devant Timaki, à moitié sérieux, à moitié plaisantant. Il le prit dans ses bras, feignit de pleurer, le fit rire. Et finalement Timaki entra dans la hutte et en revint avec une peau de renard argenté comme on n'en avait jamais vu la pareille chez les gens de la rivière.

Du coup, le marchand resta muet. Quand il se reprit, il étala un collier où les dents de cerf percées, d'une parfaite régularité, alternaient avec des coquillages nacrés dans un goût fort original. Timaki ne broncha pas. Enfin, après mille simagrées, Nachor sortit d'un petit sac en peau d'hermine un coquillage de la longueur d'une main roulé sur lui-même et fendu d'un bout à l'autre. Il était de couleur chair, mais la fente laissait entrevoir un fond rouge comme le sang. Timaki, Bahili et Nô n'avaient jamais contemplé telle splendeur. Pas un des gens de la rivière ne pouvait se vanter de posséder pareil trésor.

— Je n'ai rien de plus précieux, dit le marchand. Ce coquillage ne vient pas de notre mer, mais de celle qui baigne au levant, à ce qu'on raconte, le pays des aromates. Ceux qui l'ont apporté ont vu douze fois la lune pleine dans le ciel et douze fois l'ont vue disparaître. Je pensais ne jamais m'en séparer. Maintenant, il est ici à tes pieds. Prends-le et ne dis mot, car mon cœur est triste.

Il soupira. Il y eut un silence. Puis Timaki, lâchant le renard, s'empara du coquillage.

Nachor ne quittait pas son air affligé, mais en lui-même, il était joyeux. De tout son voyage, il n'avait trouvé de telles zibelines et si bien préparées. Quant au renard argenté, c'était une pièce royale. Ce Timaki et ces femmes, Bahili et la petite Mah, comment faisaient-ils pour garder tant de souplesse aux peaux qu'ils traitaient? Voilà un secret qui serait bon à connaître et qui aurait son prix! Il leva les yeux et vit son fils penché sur Mah qui souriait. Il pensa soudain qu'il ne serait pas difficile d'avoir le secret et la fille par-dessus le marché. Plantée comme elle était, elle lui donnerait de beaux petits-

enfants... Mais l'affaire ne ressemblait pas à celles qu'il négociait chaque jour avec succès. Il y aurait des difficultés. Les gens de la rivière étaient stupidement orgueilleux. Qui ne vivait de la chasse ne comptait pas pour eux. Il faudrait y réfléchir, agir avec ruse...

Comme il allait prendre congé de Timaki, ses yeux tombèrent sur le morceau de corne, où Nô avait sculpté un renne agenouillé. Distraitement, il le saisit et le regarda. Il n'avait jamais vu d'objet pareil. De tous les peuples avec lesquels il trafiquait, aucun n'avait imaginé de représenter un animal vivant. A quoi pensaient ces gens de la rivière? Ils étaient adroits. Voilà que ce Nô qu'on ne jugeait bon qu'à la chasse taillait l'ivoire! Un renne, on ne pouvait s'y méprendre. Le marchand le maniait avec étonnement et plaisir... Et l'idée peu à peu lui vint que ce serait peut-être, quelque part, un jour, on ne savait où, on ne savait quand, un objet précieux d'échange comme une belle fourrure...

Il dit à Nô :

— Cède-moi ce renne couché.

Nô se mit à rire.

— Mais tu ne chasses pas le renne! A quoi cela te servirait-il?

Le marchand continua :

— Des idées me prennent parfois, étranges. J'aimerais avoir ce renne.

— Eh bien, donne-moi ta parure en plumes, dit Nô riant toujours.

— Ma parure en plumes! Ma parure en plumes! répéta le marchand. Tu es hors de ton esprit, je pense. Ma parure en plumes!

Il regarda une fois encore le renne et, à la stupeur de Nô, qui n'avait vu en cela qu'un jeu, il enleva soudain la parure et la lui tendit.

— Voilà, dit-il, tu m'achèves. Il ne me reste rien. Mais ce que tu désires est à toi, puisque tu es le fils de mon ami.

Déjà l'ivoire sculpté avait disparu dans un des sacs. Maintenant le chef s'était levé. Il vint à Mah et lui donna un sachet d'aromates.

— Cadeau, dit-il, pour une fille très belle.

Il lui prit la main et la posa sur son cœur.

— Nous nous reverrons, ajouta-t-il.

Ils quittèrent la terrasse, mais ils n'y revinrent pas.

Le lendemain, au crépuscule, Ophir entra par le levant dans un bois de pins peu éloigné. Un instant après, une fille qui ressemblait étrangement à Mah y pénétrait par le couchant. Elle ne fit que le traverser et rejoignit ses compagnes.

Deux jours plus tard, on apprit que les marchands étaient partis

à l'aube dans la direction du midi. Le même soir, Mah dit à sa mère qu'elle quitterait la hutte avant l'aurore, car les filles de la tribu devaient chercher une fleur qu'on ne peut cueillir qu'entre l'apparition de l'étoile du matin et le lever du soleil. Elles resteraient le jour durant dans les campagnes. Elles ne devaient pas voir, même de loin, les jeunes gens qui, ce soir-là, sortiraient des abris pour les épreuves de l'initiation.

Au milieu de la nuit, alors que tout dormait, Mah se leva. A l'entrée de la hutte, elle s'arrêta. Elle alla jusqu'à Nô et se pencha sur lui, pour tâcher de distinguer, une fois encore, malgré l'obscurité, ses traits chéris. A sa grande surprise, elle vit que Nô avait les yeux ouverts et tournés vers elle. Elle lui mit doucement la main sur la bouche pour l'empêcher de parler. Nô tremblait de fièvre, ayant jeûné déjà deux jours. L'esprit flottant, il se demandait si c'était sa sœur ou le double de Mah qui le visitait ainsi pendant son sommeil. Leurs visages tout près l'un de l'autre, le cœur tourmenté, ils restaient immobiles, sans mot dire, à se regarder. Soudain Nô sentit des larmes chaudes tomber sur son front. Rêvait-il?... Il ferma les yeux un instant.

Lorsqu'il les rouvrit, l'apparition s'était évanouie. Il était seul.

Cependant Mah glissait comme une ombre sur la terrasse. Il n'y avait heureusement pas de lune. Elle descendit le sentier entre les rochers. Qui l'eût vue passer sans bruit l'aurait prise pour un esprit et se serait enfui, épouvanté. Mais, s'il eût écouté avec attention, il aurait entendu les coups sourds d'un cœur inquiet dans une jeune poitrine. Près de la rivière, Mah s'écarta des abris, prit un vallon à droite et gagna le sommet d'une colline. Quelqu'un sortit de sous un arbre et vint à elle. Elle lui tendit la main. Et tous deux, tournant le dos à l'étoile du nord, couraient dans la nuit tiède.

Au milieu du jour, ils arrivèrent au grand fleuve qui va vers le couchant. Comme ils n'y trouvaient point de bateau, ils le franchirent à la nage, tenant leurs vêtements à bras tendu au-dessus de l'eau. Le soir même, ils rejoignaient la petite caravane.

— Tu seras ma fille, dit le chef des marchands, et ma famille sera ta famille.

Ils poursuivirent leur route lentement. Qu'avaient-ils à craindre? Les fêtes commençaient chez les gens de la rivière. Pas un homme ne quitterait la tribu pendant un mois.

CLAUDE ANET.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES PROGRÈS DE LA POLOGNE

Bossuet, en qui l'on ne méconnaîtra pas le sens du divin, ne cachait pas son admiration véhémente pour les œuvres des hommes. Il y a des moments où elles touchent au sublime. C'est lorsqu'elles sont le fruit de la misère et de l'inquiétude. Faire grand, faire magnifique, lorsque tout vous seconde, le beau mérite. Mais lutter contre le mal, travailler dans le doute, voilà qui provoque l'admiration.

Admirera-t-on notre pauvre Europe d'après-guerre, si turbulente, si téméraire, si sublime, si décriée? Peut-être, car c'est aussi une Europe patiente. La bonne volonté ne lui manque pas, l'énergie non plus. Voyez l'effort des réactionnaires allemands. Est-ce parce que cet effort vise à nous détruire qu'il faut en méconnaître les vertus intimes? Voyez le superbe redressement italien, la vigueur espagnole ; voyez, jusqu'à un certain point le bon sens anglais, l'imperturbable avidité américaine — qui ne perd jamais le nord, et rappelle obligeamment le cours du dollar aux amis comme aux adversaires, avec une impartialité tout animale. Voyez la reconstitution de nos provinces envahies. Rappelez-vous les sinistres pronostics de 1917, 1918. On prétendait que dans cent ans la trace des coups serait sensible comme au premier jour. Voyez l'exemple de la Pologne.

Aujourd'hui la Pologne a conclu avec ses voisins une vingtaine de traités, dont certains sont excellents. Elle tend à devenir la plaque tournante de toutes les combinaisons anglo-baltiques. Elle a une

monnaie nationale, le *zloty*, qui vaut un franc — un franc or. Elle a conclu deux emprunts avantageux, dont le dernier, tout récent, de 50 millions de dollars, en Amérique. Elle a une armée que nos officiers instruisent. Elle a conclu sa paix avec les Russes ; elle tient le *Reich* en respect. Elle s'est réconciliée avec les Tchèques. Bref, la Pologne est en train d'apparaître comme la pièce maîtresse de l'Europe centrale, la clef de voûte sans laquelle l'édifice péniblement édifié à Versailles s'écroulerait.

On commence, dirait-on, à s'en apercevoir. Les préjugés amassés contre la Pologne par l'étroitesse puritaine, les collusions impérialistes et l'idéologie démocratique s'atténuent peu à peu. On consent à examiner la carte, à voir la clef de voûte polonaise et les jointures qu'elle contribue à maintenir. Aujourd'hui, par ses ententes avec l'Esthonie, la Lettonie, son alliance roumaine, son amitié récente avec la Tchécoslovaquie, la Pologne attire les regards favorables de tous ceux pour qui la paix de l'Europe et du monde est à cœur et qui voient cette paix comme liée indissolublement avec le tracé des frontières actuelles.

Il est permis de parler de renaissance polonaise sans se réfugier pour cela dans un avenir chimérique. Il suffit de regarder autour de soi. Ce qui frappe le plus dans la Pologne de 1925 par rapport aux Polognes de 1919 ou de 1923, c'est l'assainissement financier. L'année dernière, on a opéré, sous l'impulsion de M. Grabski, un ancien élève de nos écoles, trois fois ministre des finances et actuellement premier ministre, deux réformes importantes : l'équilibre du budget et la balance des comptes. Sans aucun secours extérieur, les recettes ont légèrement dépassé les dépenses, et la parité de la monnaie nationale avec l'or a été établie. Il était temps. Le fléau de l'inflation s'était appesanti sur l'État polonais avec une violence dont quelques chiffres vont témoigner : en 1920, la circulation, qui s'élevait à près de 22 milliards de marks polonais valant 153 millions de dollars, avait passé, en 1923, à 125 quatrillions, représentant à penie 15 millions de dollars. Tandis que les zéros augmentaient à la droite des chiffres officiels, ils diminuaient à la droite des chiffres réels. Fâcheuse situation : multipliée par 6 000, la valeur de la circulation passait de 10 à 1 ! Avec une monnaie aussi pourrie, aucun budget ne pouvait tenir debout. Celui de 1923 présentait un déficit de 60 pour 100.

Pour sortir d'une pareille fondrière, M. Grabski recourut aux moyens classiques : la compression des dépenses, l'autonomie des services. Deux ministères furent supprimés ; 40 000 fonctionnaires furent licenciés. Le déficit des chemins de fer formait plus de la moitié du

déficit général. M. Grabski n'osa pas les céder à une compagnie particulière. Le radicalisme sévit en Pologne. Était-ce au moment où l'on venait d'instituer le monopole de l'alcool que l'on pouvait renoncer à celui des chemins de fer? Il ne le crut pas possible. Il constitua du moins les voies ferrées en un organisme autonome, doté, une fois pour toutes, de 40 millions de francs.

L'impôt, qui tendait, sous la direction des socialistes, à devenir une espèce de monstre, quinteux et bizarre, qui accablait tour à tour et qui épargnait ceux dont la physionomie leur plaisait ou non, l'impôt redevenait l'impôt. Il fut quintuplé et il fut payé. Un emprunt de 400 millions de lires en Italie acheva de boucher le déficit. Bref, le budget de 1924 fut établi avec une correction que les budgets polonais n'avaient jamais connue. De janvier à février, les recettes passèrent de 35 à 90 pour 100. En mars, elles dépassaient 100 pour 100.

C'est qu'entre temps la grande réforme, la réforme des réformes, avait été accomplie. Le 1er février 1924 la planche aux assignats avait été brisée. Le mark polonais fut stabilisé au cours de 9 300 000 marks pour un dollar. En même temps, on procédait à la fondation d'une *Banque de Pologne*, au capital libellé en monnaie d'or. Le mark polonais, tué par l'inflation socialiste, cédait la place au *zloty*, qui vaut un franc-or. La *Banque de Pologne* en comportait un capital de cent millions. Les billets émis par cet établissement ont pu se négocier au pair, ce qui est un succès considérable. Les réserves d'or de la Banque n'ont cessé de croître. Fin avril dernier, l'encaisse représentait 63 pour 100 de la circulation.

Une opération de cette envergure ne pouvait pas ne pas introduire quelque trouble. L'industrie polonaise, artificiellement soutenue par l'inflation, a subi en 1924 une crise extrêmement dure. Elle s'en tire à peu près, grâce à cette obstination qui est un des traits de la race. Les ouvriers, comprenant qu'il y va du salut du pays, se sont ingéniés à augmenter le rendement de leur travail. On assure que ce rendement a augmenté de moitié. Il serait donc revenu au niveau d'avant 1914, la guerre ayant eu pour effet, dans presque tous les pays, de faire baisser ce niveau, suivant les cas, de 30 à 50 pour 100. L'industrie polonaise avait grand besoin de ce concours : l'arrêt de l'inflation diminuait quasi automatiquement les exportations. A la fin de 1924, le déficit du commerce extérieur atteignait 70 millions de zlotys. Il a fallu, pour compenser cette balance déficitaire, relever les tarifs douaniers des articles de luxe et de demi-luxe. On a aussi procédé à une révision du prix des transports par voie ferrée. Des réductions allant parfois jusqu'à 60 pour 100 ont été instituées.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que la période la plus difficile est

passée. Oh ! il restera beaucoup à faire. Le total général des dettes de l'État polonais fournit un chiffre assez coquet : presque deux millions de zlotys, six milliards de francs. Comme on peut se le figurer aisément, ces sommes sont surtout dues à l'étranger. La souscription polonaise ne figure dans ce total que pour 148 millions de zlotys, une misère. Les principaux créanciers de la Pologne sont les États-Unis (924 millions de zlotys), la France (269), l'Angleterre (121), les Pays-Bas (22), l'Italie (16), la Norvège (16), la Suède (9). Il faudra liquider tout cela. Dès que la crise de revalorisation aura produit ses derniers effets, ce sera la besogne la plus urgente du gouvernement. Pour l'instant, il s'agit encore un peu de tenir le coup. Encore que le nombre des faillites ait été en 1924 inférieur à la moyenne de la plupart des autres pays, il exprime en Pologne un accroissement considérable par rapport aux autres années. En 1922, il n'y avait eu que quinze faillites dans toute la Pologne ; en 1924, malgré la réunion de la Haute-Silésie, six seulement. La réforme financière a porté, pour 1924, ce chiffre à cent huit, dix-sept fois plus.

En revanche, le nombre des sans-travail diminue, étant passé, de mars à mai, de 187 000 à 175 000 ; le prix du blé baisse (la récolte de cette année s'annonce comme très belle) ; le prix de la houille également. Les dépôts dans les banques accusent une progression sensible. Résultat du retour à l'étalon d'or. Peu à peu la nation reconstituera ainsi le fonds de roulement que l'inflation avait dévoré. Le manque de crédits, dont l'industrie et le commerce souffrent si cruellement, s'atténuera peu à peu et les bases d'une exploitation normale s'établiront.

Plus que l'industrie, d'ailleurs, l'agriculture, qui nourrit les deux tiers de la population polonaise, comporte une signification nationale. Dévastée horriblement par la guerre, la Pologne a dû tout d'abord se mettre à défricher son sol ensauvagé. Depuis cinq ans, 3 millions 600 000 hectares de terre inculte ont été rendus au travail. La culture des pommes de terre, des betteraves, est revenu aux proportions d'avant-guerre. Pour les céréales, il ne s'en faut plus que d'un dixième. Cependant le matériel et les installations restent bien au-dessous de ce qu'ils étaient. L'emploi des engrais a diminué prodigieusement : 600 000 tonnes par an, au lieu de 1 500 000 ! Cela n'empêche pas l'agriculture de figurer pour un tiers dans les exportations après avoir nourri la population. En même temps, la réforme agraire, tendant à constituer sur le territoire un immense réseau de petits propriétaires, est menée bon train. Des erreurs démagogiques avaient été commises sur ce point dans les débuts. On en a corrigé au moins quelques-unes.

Il ne s'agit donc plus seulement de tassement, mais de progression. Une douloureuse et féconde expérience de cinq années permet à la Pologne de s'avancer vers l'avenir avec des armes toutes neuves. Dans tous les domaines, l'apaisement se fait. Le 2 juin dernier, le Concordat conclu avec le Saint-Siège a été solennellement ratifié. Le premier congrès des évêques polonais s'est tenu à Varsovie.

En ce qui la concerne, la Pologne a donc fait les efforts les plus méritoires. Si elle n'avait pas pour voisine cette terrible Allemagne, on pourrait lui prédire l'avenir le plus brillant. Par malheur, le *Reich* suspend à son flanc une terrible menace, que le retour des réactionnaires au pouvoir accroît de jour en jour. Si jamais l'Allemagne réalisait son rêve d'annexer la Poméranie, coupant à la Pologne tout accès à la mer, et la Haute-Silésie, privant son industrie de combustible, Varsovie deviendrait le chef-lieu d'une dépendance économique de Berlin. La présence des Allemands sur la Vistule n'aurait pas moins de signification au point de vue stratégique. Ce serait la première phase d'un nouveau partage.

Nous devons veiller jalousement pour que les frontières est de l'Allemagne demeurent ce qu'elles sont. Toute tentative de ce côté pour remanier la carte est dirigée contre nous. Sans Pologne, l'Europe centrale devient un *Mitteleuropa;* la France sent retomber sur elle de tout son poids cette masse énorme.

Ce n'est pas seulement dans la guerre, c'est dans la paix aussi que nous avons besoin de la Pologne. Ses excédents de naissances — près d'un demi-million d'âmes par an — lui permettent d'exporter au loin de la main-d'œuvre. Jadis, c'étaient surtout les chantiers allemands qui en bénéficiaient. Aujourd'hui, le courant se détourne vers la France. Actuellement, nos charbonnages du Nord emploient un tiers de main-d'œuvre ouvrière polonaise. La moitié des immigrés polonais en France y trouve un gagne-pain.

Il n'est pas indifférent d'avoir chez nous des amis plutôt que des ennemis ou des... calculateurs. Certains États étrangers dirigent aussi chez nous leur trop-plein démographique. Mais à voir le soin — tout stratégique — avec lequel ils en groupent les disponibilités, on ressent je ne sais quoi qui ressemble à de la crainte, tout au moins à de la sérieuse défiance.

Avec la main-d'œuvre polonaise, rien de pareil à redouter, pourvu qu'il existe, de l'autre côté de l'Allemagne, un libre territoire où l'aigle blanc puisse battre de ses ailes les flots de la Baltique et les premiers contreforts des Carpathes.

R. J.

LES LETTRES

ÉPILOGUE A LA QUERELLE DU ROMAN

Si le dix-neuvième siècle n'avait pas posé, en cet endroit comme ailleurs, de ces fausses lumières et de ces faux problèmes, où il a trop souvent excellé, il n'y aurait pas de « question du roman ». Le dix-neuvième siècle, en l'espèce, c'est Flaubert, plaque tournante aux confins du romantisme, du naturalisme et du symbolisme. Flaubert a voulu imposer au roman une dignité d'expression pour laquelle le roman n'est pas fait. De cette tentative ont découlé une série extraordinaire d'ambitions, d'efforts, d'échecs et de procès.

Pendant plus d'un demi-siècle le mot d'ordre de Flaubert a fait tourner en rond un nombre incalculable d'écrivains, qui, en se retrouvant à leur point de départ, ne peuvent que répéter le mot — si juste — de Mallarmé : « Après tout, *le roman n'est pas un poème en prose.* » Cet aveu, précieux entre tous, figure dans une lettre de Mallarmé adressée à M. Gustave Guiches, qui vient de la publier dans ses pittoresques souvenirs de débutant : *Au banquet de la vie.*

Pour Flaubert, le roman devait être un poème en prose. C'était aiguiller l'activité littéraire vers la solution d'une difficulté insoluble, qui consiste à vouloir amalgamer lyrisme et récit, séparer un peu plus encore la fiction de la réalité. On voit mal Thucydide s'efforçant d'écrire dans le rythme et avec les mots de Pindare, Verlaine avec les procédés de M. Thiers. Cette aventure fut pourtant celle où Flaubert engagea ses disciples pour leur ruine commune. Il y perdit peut-être, en quantité principalement, les trois quarts de son génie. Tout ce

qui s'appelle inspiration, enthousiasme, fougue, fécondité, fut tari en lui presque irrémédiablement. Quand on relit son œuvre, on en arrive parfois à se demander s'il ne subsistera pas de lui, surtout, ses *lettres*, c'est-à-dire cette part de lui-même, où n'étant plus captif de préoccupations insensées, il put s'abandonner librement à sa verve. Pauvre Flaubert ! Ce qu'il appelait les affres du style n'était que le symbole de sa pénible erreur. Quand il écrivait à Louise Collet ou à George Sand, il écrivait fort bien, et du premier jet.

S'il n'y avait eu que lui pour souffrir de cette méprise ! Mais cette méprise eut une portée considérable et des répercussions au milieu desquelles la controverse récente du roman se débat encore. Quand Flaubert suait sang et eau sur un texte, qu'il eût été si simple de prendre avec simplicité, il travaillait sans le savoir à bâtir de ses mains deux conventions, deux négations de la vie, qui lui eussent profondément répugné s'il les avait aperçues avec netteté, deux culs-de-sac, le cul-de-sac symboliste, le cul-de-sac naturaliste. Ici des bonshommes en stuc, stylisés par orgueil dans les brutalités les plus courtes, là des silhouettes vaporeuses, délestées de toute matière.

On ne sépare pas impunément l'art de son support : la vie. A la rigueur, la tentative de Flaubert pouvait s'appliquer avec un certain succès à des choses mortes. Et c'est bien pourquoi, après sa *Correspondance*, mais pour de tout autres raisons, tant de personnes considèrent *Salammbô* comme son chef-d'œuvre. Mais pour suivre pas à pas des choses, des sentiments qui bougent, qui bifurquent, on ne s'empêtre pas dans les bottes, dans les falbalas du poème en prose. Tôt ou tard on est ainsi amené, soit à renier ou à minimiser son programme (et c'est ce qu'ont fait, consciemment ou non, les élèves de Flaubert, et Flaubert lui-même dans la mesure où ils ont réussi à faire œuvre humaine), soit (et c'est de ce côté que les « chapelles », toujours en retard sur la littérature, ont incliné et inclinent encore) à sacrifier des pans de réalité de plus en plus larges. Il y a des choses qui ne se laissent pas styliser. Alors on récrira indéfiniment *la Tentation de saint Antoine*. Alors on disséquera perpétuellement Bouvard après avoir embaumé Pécuchet. Du naturalisme au surréalisme, l'influence de Flaubert devient ainsi perceptible. Presque tous les *ismes* par lesquels on essaie, depuis 1860, d'exciter, d'assoupir, de cloisonner l'instinct créateur (je ne dis pas de discipliner), peuvent prendre place dans ce cortège flaubertien où tant d'écrivains, avec la meilleure foi du monde, dépensent pour peu de chose une intelligence incroyable, des dons exquis.

L'erreur de Flaubert est d'autant moins excusable qu'au moment où il se mit à régir la prose, la preuve était faite que le roman n'avait

rien à gagner du côté où il le voulait conduire. N'était-ce pas un peu celui d'où il venait, d'où il avait été peu à peu chassé par des causes puissantes? *Amadis*, *Perceval*, n'était-ce pas d'anciens poèmes, réduits à des narrations? L'*Astrée*, *Clélie*, le *Grand Cyrus*, n'était-ce pas l'adaptation à la prose de données épiques? Et plus tard *Télémaque*, les *Incas*, *Bélisaire*, *les Martyrs*, n'était-ce pas, sous une forme nouvelle, la même éternelle et somme toute inadmissible prétention du roman à la dignité épique? Sans doute Balzac, Zola et même Barrès reprendront une fois de plus la gageure, mais ce sera par un autre biais, purement factice, qui ne touchera qu'à l'arrangement extérieur. Leurs matériaux, leurs dispositions intimes continueront à évoluer dans le sens où le roman ne cesse de le faire depuis qu'il prend conscience de lui-même. Au moment où Flaubert tenta son grand effort pour la fausser, elle avait déjà, cette conscience, plus d'un siècle et demi de durée.

La Harpe, qui se trouvait, plus que nous, près des origines, et qui en distinguait plus naturellement les caractères, prétend que *Zayde*, le second ouvrage de Mme de La Fayette (1670), fut « le premier roman français qui offrît des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance ». Nous trouvons aujourd'hui La Harpe bien sévère pour *le Roman comique* (1662) et même *le Roman bourgeois* (1666), si loin que celui-ci soit de valoir l'autre. C'est que nous ne nous rendons plus compte des moyens par lesquels le roman s'est, péniblement mais irrésistiblement, dégagé des liens épiques.

Tandis que la *nouvelle*, par l'intermédiaire de recueils, dans le genre

Le premier moment de cette dérivation est banal. Il se réduit à un geste de moindre effort. A peu près comme l'incunable primitif est une contrefaçon du manuscrit, le roman est un décalque de l'épopée. C'est une sorte d'épopée pédestre et détendue, très analogue aux *Contes* que Charles Lamb tira au siècle dernier des pièces de Shakespeare, une épopée d'ailleurs qui descendra bien vite, une fois reçue cette première dérogation, de l'Olympe dans les faubourgs. Après avoir chanté les dieux, narré les rois, les bergers, le roman s'occupera des blanchisseuses et des allumeurs de réverbères.

Descente vertigineuse, qui comportera des paliers et réclamera des appuis. Qui les lui fournira? L'ironie. La période de l'ironie dans le roman est vaste et capitale. Grâce à elle, un monde nouveau de possibilités immenses apparaît au roman, sur lesquelles, sans l'ironie, il n'oserait même pas jeter les yeux. Ses vieilles habitudes pompeuses le gêneront longtemps pour s'engager dans ces sentiers sinueux, qui commencent à être à la mode. S'y hasarde-t-il, il regarde avec anxiété son public, ce terrible public de lecteurs de *Tirant le Blanc*, des quatre,

des cinq gros volumes de l'*Astrée*. Comment l'intéresser aux menues aventures de gens de peu? La seule façon de s'en tirer, n'est-elle pas de simuler un jeu, de dénoncer la plaisanterie le premier? Ne me prenez pas au sérieux, a l'air de dire le roman aux admirateurs de Céladon, quand il leur parle de la place Maubert. Telle fut la raison d'être de l'ironie dans le roman, second moment de son évolution générale.

Grossière, à peu près inconsciente dans les débuts, longtemps mêlée de satire (songez à l'intensité de cette satire dans le roman picaresque, dans Rabelais, dans Cervantès), l'ironie romanesque s'affine et se précise d'une façon prodigieuse le long de la route qui va de *Guzman d'Alfarache* à *Gil Blas*, et de l'antagonisme à l'imitation. Elle disparaîtra quand auront disparu ses adversaires, les derniers lecteurs de d'Urfé, de Mlle de Scudéry. Le *Roman bourgeois*, le *Roman comique* font encore partie de cette période, et c'est pourquoi La Harpe les exclut des régions du roman moderne, dont ils frôlent néanmoins les frontières de si près que nous nous y trompons aujourd'hui.

Le troisième moment, celui où nous sommes encore engagés, et à la fin duquel nous nous trouvons peut-être, consiste dans la répudiation de l'ironie comme procédé d'exposition. Le roman sort du régime des *travestis*. Plus besoin de subterfuges pour introduire sur la scène les personnages qu'il aime et qui sont tout le monde. Ce sera sans aucune feinte que Marivaux intéressera son public aux caquetages d'un cocher, d'une marchande de modes. Le Sage ne craindra pas de faire de son héros un homme de rien, venu de si bas que la réaction aristocratique du dix-huitième siècle éprouvera le besoin d'en faire rétrospectivement un descendant du comte Ximenès, dans une suite au chef-d'œuvre de Le Sage, *le Fils de Gil Blas*, qui parut en 1744 avec de charmantes figures de Punt, le seul intérêt du livre, soit dit en passant.

Le roman de *Zayde* ouvre véritablement cette période (1670). Le roman moderne, celui que nous connaissons, dont nous souffrons, que nous idolâtrons, est né. Comme le dit excellemment La Harpe, il fait œuvre positive, il expose des « aventures raisonnables », c'est-à-dire justiciables de causes courantes et connues, et il les raconte sans enflure, sans raffinement. Oh! toute mémoire de son passé n'est pas abolie. Le roman se souvient d'avoir narré, d'un air noble ou affecté, des événements rares, fantastiques. L'ambition de toucher à des intérêts graves flotte encore vaguement dans son atmosphère.

Mais c'est en vain qu'il essaiera de revenir à son point de départ. Ni Fénelon, ni Marmontel, ni Chateaubriand ne réussiront à le guinder à son niveau primitif. Tout au plus remporteront-ils des succès per-

sonnels, de qualité contestable, de durée problématique ; ils ne détermineront aucun recommencement. Le roman n'est plus la survivance insidieuse d'événement héroïques, la fabrication de sentiments hors nature.

Il s'accommode des événements quotidiens, des personnages les plus terre à terre, à condition de les peindre vrais, remuants. Une autre formule de La Harpe devient sa loi : « Les bons romans sont l'histoire du cœur humain. » Quand on lit *la Princesse de Clèves* (1678), *Gil Blas* (1715-1735), *Manon Lescaut* (1731), *le Paysan parvenu* (1735-36), on est confondu de la rapidité, du brio avec lequel le roman naissant est devenu observateur et introspectif. Il profitait en quelques années de l'assouplissement de ses deux siècles d'ironie.

Désormais la jonction du roman avec la vie — terme vague, mais commode — est devenue parfaite et ce n'est pas Flaubert qui la brisera. De Marivaux à Balzac, de Balzac aux romanciers contemporains, elle n'a fait que s'accentuer. Mais s'en rend-on bien compte? En acceptant de descendre dans la rue, le roman acceptait du même coup, jusqu'à un certain point, le laisser-aller de la rue.

Désormais, romancier et styliste feront communément bande à part, sous peine de cette stérilité qui frappa un Pierre Louys, qui frappe encore tant de contemporains attardés. C'est en poussant à sa limite cette constatation qu'on peut justement prétendre que *le roman n'est pas un genre littéraire.* Il ne l'est qu'à demi. Telle est la doctrine de Paul Bourget, doctrine très sûre. Ni Laclos, ni Balzac, ne cherchent à écrire *bien.* Stendhal vise à s'exprimer comme un rapporteur fidèle. Il n'hésite pas à dire : *de façon à ce que.* Dans sa récente édition du *Rouge,* — la meilleure à mon avis que nous possédions, — M. Henri Martineau fait remarquer que ce sera seulement en 1854, bien après sa mort, que ce solécisme disparaîtra, grâce à Colomb très vraisemblablement. Le puissant auteur des *Pléiades,* Gobineau, n'a pas de prétention au style. C'est faire un reproche injuste à Balzac de ne pas écrire aussi *bien* que Taine ou Renan. C'était pour Renan et pour Taine une entreprise insensée que de vouloir bâtir comme Stendhal ou Balzac.

Que le roman ait de hautes ambitions, c'est naturel, à condition de ne pas se tromper dans son choix. Mêlé à la « vie », qu'il cherche à rendre plus pathétique ou plus intelligible que nature, le roman contemporain se charge de plus en plus de pensée, d'observation ; il devient de plus en plus hybride, à mi-chemin du compte rendu d'assises et de la narration d'apparat. On dirait, en même temps, à le voir se dépenser dans tant de directions différentes, qu'une inquiétude le saisit. Quelles coexistences bariolées que celles de Proust et de Gi-

raudoux, de Morand et de Chérau, de Boylesve et de Bourget ! Quelle richesse ! — Quelle frénésie ! On songe malgré soi à un incendie finissant qui s'assouvit sur ses dernières réserves de combustible.

Nul doute que pour vivre le roman ne dispose d'un génie actif. Mais tout se passe comme si les subsistances commençaient à lui manquer. L'histoire d'amour, plate ou corsée, a fait son temps. On ne la tolère plus qu'à raison du cadre, des assaisonnements, où se dépensent, il est vrai, des trésors de savoir-faire. L'aventure amoureuse, dont on a tant abusé en France, devient de plus en plus un prétexte à évocation de *milieux*. Restent les idées, les « cas », les états d'âme. C'est beaucoup. Un grand nombre d'entre eux pourtant sont déjà usés. De là ces plongées récentes dans le vice, dans l'anormal, par besoin haletant de nouveauté.

Le roman, qui s'est déjà renouvelé quatre ou cinq fois, le roman qu'on essaie périodiquement, mais sans succès, de ramener à ses origines, ou d'aiguiller vers des fins étrangères à sa nature, trouvera-t-il, une fois encore, dans son propre fonds, de quoi repartir pour une nouvelle course? L'évolution des genres est si capricieuse, tellement soumise aux interventions du génie, qu'il serait bien hasardeux de prophétiser quoi que ce soit. En dehors d'une certaine lassitude et d'une grande fébrilité, on ne peut rien signaler d'absolument caractéristique dans son état présent.

René Johannet.

Quelques livres de critique.

Il y a trop de romanciers ; mais il y a beaucoup de critiques. C'est une question, de savoir si ceci doit consoler de cela. On pourrait le démontrer. La critique crée autour des œuvres, même médiocres, une sorte de fermentation intellectuelle qui les ennoblit, accroît leur charme et leur mérite. N'est-ce rien d'être promu prétexte, alors que, par soi-même, on ne serait quasi rien? Mais il est facile, également, de déplorer le gaspillage qui se fait de tant de talent critique autour de livres médiocres. Donner, par des commentaires pleins de finesse et de verve, des attraits à la laideur ou à la misère, c'est troubler le travail de choix et de hiérarchie qui est le vrai rôle de la critique, bouleverser les valeurs, et risquer d'ensevelir mille pensées ingénieuses dans des commentaires qu'on ne lira plus, quand l'auteur qui les a inspirées sera tombé dans l'oubli. Quand André Thérive s'occupe de Huysmans, cela en vaut la peine. Quand il écrit dix pages pour accabler un pauvre roman populaire, comme dans son dernier livre, *Opinions littéraires*, je regrette qu'il ait perdu un si long temps,

— et d'abord le temps de le lire. Et sans doute, les qualités d'Albert Thibaudet sont mieux employées à expliquer le bergsonisme qu'à discuter une petite histoire algérienne dont ceux qui l'ont lue, voilà déjà quelques années, ne gardaient plus aucun souvenir...

Heureux temps, le temps de Sainte-Beuve, où les « nécessités de l'actualité », comme on dit en barbare, ne contraignaient pas de bons esprits à scruter des œuvres faibles, à lutter contre le snobisme, et à s'éparpiller... Nous n'avons pas de Sainte-Beuve ; mais si les obligations de la critique étaient moins lourdes, nous en aurions peut-être. Une époque qui nous offre la finesse déliée d'un Beaunier, la virtuosité d'un Jacques Boulanger, l'ardeur décidée d'un Dubech, la vigueur d'un Maurras ou d'un Lasserre, et où l'auteur de *Jugements* peut faire duel avec celui des *Livres du Temps*, n'est pas une époque de misère !

Quelques livres de critique fort remarquables, et très divers, ont paru récemment. *Les chefs de file de la jeune génération* et le *Théâtre*, de Lucien Dubech, *le Liseur de romans*, d'Albert Thibaudet, les *Opinions littéraires*, d'André Thérive, auxquels, si je pouvais, ici, m'occuper de poésie, je joindrais volontiers l'excellente série d'études d'Adolphe Boschot, *Chez les poètes*.

Dans son avertissement, M. Lucien Dubech dit qu'il ne faut pas prendre son titre trop au sérieux. Ce n'est pas le portrait d'une génération qu'il a entrepris de peindre. Les traits significatifs de la littérature d'après-guerre ne sont pas encore assez visibles, et peut-être se distinguera-t-elle précisément en ceci qu'elle sera une littérature anarchique, et par conséquent dépourvue de traits caractéristiques. Pour l'instant, il y a trop de jeunes auteurs qui font du bruit ; on a quelque peine à reconnaître ceux qui font de la besogne. Marcel Azaïs, à la mémoire de qui le livre est dédié, prétendait « qu'il n'y a pas de génération et qu'il ne se reconnaissait guère de trait commun avec M. Morand ». Ce n'est pas très exact, pour le passé. La génération romantique a existé ; la génération de 1620, aussi. Mais il est bien vrai que, pour l'instant, chacun tire de son côté. Le couple Azaïs-Morand est disparate ; il n'y a aucun trait commun entre Dorgelès et Giraudoux, Béraud et Romains, Arnoux et Maurice Rostand, Bainville et Sacha Guitry. Mais ces rapprochements sont arbitraires. En groupant Dorgelès et Duhamel, Massis, Fabre, Mauriac et Thérive, on instituerait quelques familles d'esprit. Mais ce petit jeu de puzzle n'a pas séduit Lucien Dubech qui s'est donné seulement le plaisir de « croquer ceux de ses contemporains qui lui tombaient sous la main ». Voici donc vingt-deux petits portraits, vivement enlevés ; et les uns sont dévots, les autres cruels.

Car la critique de Lucien Dubech se distingue en ceci, qu'elle sait haïr et moquer. Aujourd'hui, on se pique de tout comprendre, et, volontiers, de tout aimer. Lucien Dubech a une doctrine, que certains trouveront étroite, mais qui est forte et bien liée. Il est nettement pour Minerve contre Belphégor, et il n'aime la sensibilité et l'imagina-

tion que jusqu'au point où elles ne gâtent point la raison ni l'intelligence. Vous reconnaissez une formule célèbre. Au delà, il se met en colère. Les portraits de Maurice Rostand, de Paul Morand, de Giraudoux sont sévères. Il sait résister à certains enchantements ; ni les fameux « rapports inattendus » ni les allégories de *Suzanne et le pacifique* ne le conquièrent. « La première qualité d'un écrivain est de voir le réel, idées, sentiments ou monde extérieur. » Voilà qui est net. Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement mettre en doute ce principe. Mais l'application en est assez délicate, et vous aurez du mal à persuader un admirateur de M. Jean Giraudoux que son grand homme ne sait pas voir le réel. Il soutiendra, au contraire, que M. Giraudoux le voit mieux que vous, qu'il aperçoit mille fils liant les choses entre elles, mille réflexes entre le monde intérieur et le monde extérieur, que nul n'avait soupçonnés avant lui ; qu'il enrichit le réel ; que ces « rapports nouveaux », quand ils n'existeraient que dans le crâne de M. Giraudoux et de quelques autres, sont aussi réels que ceux que tout le monde perçoit. « Il les pense, donc ils sont. » Et ce seront des disputes à n'en plus finir.

Mais de ces disputes possibles, Lucien Dubech n'a cure. Son jugement est clair et solide. C'est un Boileau, si l'on veut, et qui n'aime point nos Saint-Amand, les tours de virtuosité de Tristan Derème, — en qui il reconnaît justement un charmant poète élégiaque ; mais je voudrais savoir ce qu'il pense de Toulet, Pellerin, et quelques autres... — la rhétorique de la *Gloire*, — et il a bien raison, — ni les sucreries de Paul Géraldy ; mais qui, plus subtil que ne le serait peut-être le grand emperruqué, savoure la fantaisie charmante d'Alexandre Arnoux, et, ma parole, n'est pas tout à fait rebelle à la *Nuit catalane*. Ce sens de la hiérarchie, ce courage à rejeter ce que tout le monde vante, que je regrettais tout à l'heure, Lucien Dubech les possède. C'est un guide sûr, et c'est un caractère.

J'avoue que, plus encore que ses jugements sur les romans, j'admire ses jugements sur le théâtre. La réunion de ses principaux articles de critique dramatique, de 1918 à 1923, est un délice. Tout m'y a paru fort, raisonnable et délicat. Il y a là un mépris superbe pour ce qui est facile, aimable, médiocre, un amour fougueux pour les œuvres saines et originales. Les pages consacrées au répertoire du Vieux-Colombier sont d'une franchise et d'une audace qui doivent servir d'exemples. Quant aux études sur les classiques, elles sont de premier ordre. J'ai lu avec émotion l'étude sur *Britannicus*. Un chef-d'œuvre sur lequel se sont acharnés les commentateurs, les éditeurs, et tant de mauvais interprètes, inspire à Lucien Dubech cent réflexions originales, profondes, décisives. Il renouvelle nos raisons d'admirer. On l'en remercie. Aimer, c'est comprendre. Personne, aujourd'hui, n' « explique » Racine de cette façon. On en avait la preuve, déjà, en lisant les notices de la belle édition de Racine à laquelle Lucien Dubech donne ses tendres soins, — le théâtre a paru ;

on attend avec impatience les poèmes et les œuvres en prose, — mais cet éloge merveilleux de *Britannicus* est péremptoire. On ne le dépassera pas.

Le Liseur de romans, d'Albert Thibaudet, est conçu sous un tout autre plan. Et, d'abord, il commence par une histoire, fort bien faite, et un éloge du roman. M. Thibaudet ne semble pas effrayé par la conquête de la littérature tout entière par un genre secondaire qui peut, assurément, porter beaucoup d'idées, fournir aux liseurs des émotions poétiques, des maximes, des portraits, des analyses psychologiques, un peu d'histoire, un peu de philosophie, un peu de géographie ; d'un genre qui, à la rigueur, peut devenir une sorte d'encyclopédie de la littérature, mais qui est en train de tuer les Mémoires, les Essais, les belles œuvres d'érudition et de doctrine. Il aime le roman pour ce qu'il y trouve, et pour ce qu'il y met. Car il regarde les choses de haut ; il généralise. Et ses réflexions sur « la composition dans le roman », sur le « romanesque », sur « le voyage intérieur » sont toutes pleines d'idées ingénieuses, quelquefois dangereuses... Ainsi, je suis bien de l'avis de M. Thibaudet, que les romans qu'on relit le plus volontiers sont les romans mal composés ; et que le roman qui est « de la vie qui se crée elle-même à travers une succession d'épisodes », ne peut pas, ne doit pas, sous peine de sécheresse et d'artifice, être composé comme un discours ou une pièce de théâtre. Et il cite l'*Odyssée*, *Anna Karénine*, Dostoïevsky, Dickens... Mais il ne faut pas le dire trop haut. « Le voyage intérieur » est consacré à M. Giraudoux. M. Thibaudet explique que M. Giraudoux décrit l'univers qu'il a en lui, et non celui qui l'entoure. C'est un poète. Et il ajoute : « Le monde d'images où vit M. Giraudoux dérouterait moins un Anglais qu'un Français. Elles rappellent la précocité du seizième siècle et particulièrement les dialogues des comédies shakespeariennes. » Nous sommes loin du verdict de Dubech : « Quand on nous demande de désigner le plus mauvais écrivain, nous n'hésitons jamais. D'un cœur léger, nous tendons à M. Giraudoux la palme du martyre. » Mais M. Thibaudet ne se soucie point de redresser des erreurs ; il décrit, il explique le paysage littéraire et toutes les variétés qui le composent. Son point de vue n'est pas celui du professeur ou du juge : il est en quelque sorte le géographe de la littérature.

Robert Kemp.

LA PHILOSOPHIE

HISTOIRE ET MÉTAPHYSIQUE

(A PROPOS DE LA JEUNESSE D'ERNEST RENAN)

M. Pierre Lasserre a entrepris d'étudier Renan comme Sainte-Beuve a étudié Port-Royal. Ses intentions sont même, semble-t-il, plus vastes, et ce n'est pas seulement du siècle de Renan, c'est de toute la pensée occidentale qu'il ambitionne d'évoquer, à propos de son héros, l'histoire intellectuelle.

Il pense que « la crise religieuse personnelle de Renan est le raccourci de la crise religieuse des temps modernes ». Le jeune Renan a vécu en quatre ans ce qu' « une grande partie de l'élite intellectuelle de l'Occident » a vécu en trois siècles. Soit : un tel témoin convient aux « temps modernes », et il serait peut-être difficile de dire contre eux rien de plus dur. La question est de savoir de quelle qualité fut l'intelligence où cette crise s'est développée. Avec ses dons prodigieux, avec tout le génie qu'on voudra, avec toutes ses ambitions d'intellectuel, Renan fut une intelligence faible, le plus médiocre et le plus alambiqué des grands esprits : végétal immense et frémissant, mais creux, et tout en feuilles ; arbre enchanté, que les sortilèges de l'autolâtrie privèrent de fruit pour toujours. A mon sens, il n'est jamais sorti du rêve. Or, j'aime mieux le rêve-rêve que le rêve-science, le rêve fou que le rêve doctoral et érudit. Lautréamont est plus vrai que Renan. Renan rêve le monde, rêve l'histoire, rêve Dieu, et il écrit sur son rêve : *connaissance*, *savoir*, *philosophie*.

M. Pierre Lasserre m'apparaît comme une victime de Renan. Le

folklore chinois est rempli d'histoires de morts mal morts (encore habités par leur « âme inférieure »), qui viennent jouer aux vivants des tours pendables. Particulièrement désireux, me semble-t-il, d'air pur, de jeunesse, de fraîcheur intellectuelle, M. Pierre Lasserre ne s'aperçoit pas qu'il s'attache à un état de l'intelligence entièrement, et heureusement, périmé.

Comment Renan use-t-il de l'intelligence? L'intelligence renanienne ne voit pas, elle frôle. Elle se refuse à cette sorte de sacrifice immatériel par lequel, adhérant toute à l'objet, elle s'identifierait à lui ; elle recompose ou réengendre l'objet pour se satisfaire esthétiquement dans un songe bien lié, se croyant vraie à ce prix. Mimant l'intellection, ne la vivant pas, pourrie d'artifice et jouant la spontanéité.

M. Pierre Lasserre a subi la contamination de ce procédé renanien. Son dernier livre est abominablement facile.

Intelligent, certes, et brillant, mais de cette intelligence trop lourde de soi-même, et trop légère de l'être, qui n'aboutit pas. Dissertant de l'existence de Dieu, « sur cette question de la raison première, souveraine, des choses et de leur sens total, écrit M. Pierre Lasserre, les explications de l'intelligence se laisseront toujours renverser et retourner par l'intelligence. Il n'y peut, dis-je, être répondu sans réplique que par une décision de confiance du cœur, etc. » Ce débile *credo* rousseauiste, cette impuissance optimiste est donnée pour le dernier mot de la philosophie. S'agit-il de la métaphysique grecque, nous assistons au départ plein de promesses de la plus claire et élégante revue historique, où nous nous réjouissons de voir mis à son plan, qui est premier, le problème de la valeur des idées générales ; mais à la fin tout se dénoue dans un limpide et trompeur à-peu-près, où idées platoniciennes et formes aristotéliciennes, d'ailleurs rapprochées plus que de raison, deviennent des « images idéalisées », objet « d'une sorte de rêve épuré » ; et où dans la « théologie » d'Aristote, que M. Lasserre appelle un *mysticisme métaphysique* (le mot ne nous gêne point, bien qu'il soit impropre), la part de l'inspiration affective et esthétique est faite si grande que la plus essentielle qualité de cette métaphysique, je veux dire son intrinsèque nécessité intelligible et sa solidité scientifique, disparaît complètement (1).

(1) Il est inutile d'essayer de faire entendre aux modernes, privés par la formation universitaire des organes de l'intellection métaphysique, qu'Aristote ne refuse pas à Dieu, comme l'enseignent tous nos historiens, la connaissance et l'amour des êtres. Cela est vrai cependant, et les textes du Stagirite que l'on allègue à ce sujet sont entendus d'une façon trop grossière (en réalité ils signifient seulement qu'il faut écarter de Dieu une connaissance et un amour de mode

A l'usage aberrant de l'intelligence dont Renan nous fournit le type le plus pur, ce qui répond adéquatement dans la science, c'est l'*historicisme* du même Renan : employer l'histoire comme succédané du savoir, et donc la faire servir à se passer du savoir, voilà la formule la plus simple (bien qu'accessible, je le crains, aux seuls philosophes) de cette corruption du véritable esprit historique. Un métaphysicien dirait qu'elle ne laisse plus subsister dans les choses qu'un enchaînement universel de *per accidens*.

L'historiciste est un mythologue ; il ne nous dit pas ce qui a été, il rend raison, par un récit explicatif aux engrenages bien huilés, de ce qui aurait pu être : par exemple de ce qu'aurait pu être l'évolution des espèces vivantes dans un univers darwinien, ou de ce qu'aurait pu être la genèse et le développement du christianisme dans un univers hégélien où les mêmes événements se fussent réfractés. Il est ainsi amené à tout recréer dans sa tête et reconstituer par le fond, n'étant limité dans cette opération démiurgique que par les bornes du sujet qu'il a choisi de traiter, (« je n'ai nullement l'intention, écrira M. Pierre Lasserre, de résumer ici le fond de l'enseignement évangélique, ce que mon sujet ne demande pas. ») Enfin, il n'a pour moyens d'explication universelle que les dispositions, variations et péripéties du sujet humain, soigneusement détaché des objets intelligibles, vrais ou faux en soi, qui le mesurent, et réduit dès lors, si notre historiciste est marxiste, à ses besoins de ventre, s'il est poète ou musicien, à ses valeurs lyriques et affectives, éthiques et esthétiques. (« Ce fut la thèse orthodoxe parce que c'était la plus enivrante... » « C'est sur ces besoins des âmes croyantes que se modelèrent les dogmes christologiques... » « Les dogmes naissants furent l'expression d'une haute poésie métaphysique et mystique, » etc. etc.)

Suivons M. Pierre Lasserre dans la nef de la « métaphysique chrétienne » où il se fait notre guide éloquent. Au premier abord, nous croyons nous y reconnaître, ce sont bien les grandes lignes avec lesquelles la foi et la raison nous ont familiarisés. Mais regardons de plus

humain). Empressons-nous d'ajouter que la philosophie grecque est demeurée en général extrêmement inférieure à la pensée d'Aristote ; même là cependant, M. Pierre Lasserre nous paraît, en ce qui concerne la négation de la Providence, reconstruire d'une façon bien sommaire. Et sans doute il est trop loyal pour ne pas tenir compte et du *Timée* et du grand mouvement stoïcien ; mais, à supposer démonstrative l'intéressante discussion où il s'efforce de minimiser la signification du *Timée*, celui-ci reste encore un témoignage capital de l'importance pratique de l'idée providentialiste dans la conscience commune (et c'est justement ce qui importe au point de vue de M. Pierre Lasserre). Il aurait fallu aussi ne pas oublier les textes des *Lois*. D'autre part, le stoïcisme, qui l'oblige à tempérer la rigueur de sa thèse, exigerait à vrai dire une complète revision de celle-ci.

près. Les colonnes sont de carton-pâte, le sol pavé de *Vie de Jésus*, à la place de maître-autel il y a un piano à queue.

Le *drame de la métaphysique chrétienne*, la rencontre et l'accolade de la sagesse hellénique et de la sagesse de la Croix ; puis, après les mille ans du douloureux moyen âge, et le dimanche des Rameaux du temps de saint Louis, la *discession* d'une humanité baptisée qui trouve trop dur le joug du Christ et veut se sauver soi-même, il n'est pas de plus beau sujet. M. Pierre Lasserre l'a traité du point de vue de Renan. A tout spectacle, il faut un éclairage. Au lieu de la lumière de la divine Vérité, les feux de la rampe humaniste.

Avec un grand souci de respect et de sympathie (cette sympathie renanienne, hélas, qui est plus morne que le blasphème), avec une éloquence noble et émue, nourrie de ce qu'il appelle « sentiment religieux, c'est-à-dire confiance de l'âme dans l'univers », il évoque devant nous de belles apparences. Les choses ne se sont pas passées de la façon qu'il dit. Les dogmes du christianisme ne sont pas le fruit d'une *combinaison survenue* entre la métaphysique grecque et la foi évangélique. Le syncrétisme alexandrin n'a pas été le « père répudié » du christianisme. Le Verbe chrétien ne dérive pas du Verbe alexandrin. Cette grande question du Verbe, M. Pierre Lasserre a eu raison d'en faire le centre de son exposé. Il n'a pas su, il ne pouvait pas la présenter correctement. C'est l'affaire des historiens, et des exégètes du Nouveau Testament, de le montrer en détail. Qu'il me suffise d'indiquer qu'on trouve dans sa propre discussion de quoi réfuter sa thèse. Si l'on consent à faire acte de pensée philosophique, et non pas seulement d'imagination constructive, on s'aperçoit que le Verbe alexandrin était bien, lui, une combinaison, et la seule combinaison possible, de la métaphysique grecque et de la tradition judaïque ; il a pu servir ainsi comme d'enveloppe extérieure à la germination dans le monde gréco-romain de la révélation confiée aux apôtres ; les Pères ont pu également, dans leurs explications philosophiques, faire à la théorie alexandrine du Verbe certains emprunts, tout en la combattant. Mais le noyau premier, la pure notion dogmatique du Verbe chrétien, ne pouvait pas résulter d'une combinaison philosophico-religieuse survenue dans l'esprit humain, ni dériver de la notion du Verbe alexandrin : non seulement en effet le Verbe chrétien a des caractères tout opposés à ceux du Verbe alexandrin (Dieu de Dieu égal à Dieu, et non pas Émanation inférieure à Dieu, médiateur pour le salut en tant qu'incarné, et nullement intermédiaire métaphysique en tant que procédant du Père, il était scandale pour les philosophes, M. Lasserre le note très bien, et il écrit même : « La doctrine chrétienne du Verbe était entièrement construite sur le mys-

tère et sur le fait » de Jésus) (1) ; non seulement, de soi, la notion de Fils affirmée dans les synoptiques et dans saint Paul contenait déjà celle de Verbe exposée dans saint Jean ; mais encore la notion du Verbe chrétien n'apportait pas d'apaisement philosophique à une raison en quête d'explication sur les rapports de Dieu et du monde. Elle était d'un autre ordre ; elle n'avait de sens que pour un pouvoir d'appréhension autre que la raison ; c'est d'en haut qu'elle devait venir. *Si oculus tuus fuerit simplex.* Pour une histoire, je ne dis pas éclairée par la foi, mais seulement douée d'un œil sain, reconnaître que l'installation, dans la pensée humaine, à ce moment donné, de la notion du Verbe chrétien, n'est pas naturellement élucidable et doit relever de quelque origine transcendante, est la position la plus conforme à la raison, la seule qui ne violente pas le réel.

L'histoire peut-elle avoir les yeux sains si elle n'est pas nourrie d'une saine métaphysique? Je ne le crois pas. Impossible pour elle de ne pas présupposer une conception de l'univers. L'histoire selon Renan et M. Pierre Lasserre est nourrie de métaphysique, — et de la plus frelatée. Étrange fortune, pour l'auteur du *Romantisme français*, de revenir à Herder, et à l'immanentisme philosophico-religieux du romantisme allemand. Mais pourquoi cette métaphysique reste-t-elle dissimulée? Pourquoi se masque-t-elle de je ne sais quel faux nez positiviste? Est-ce parce qu'elle est trop débile pour pouvoir s'affirmer toute seule? En tout cas c'est l'histoire, l'innocente histoire elle-même, qui est victime de son subterfuge. La « métaphysique chrétienne » a une notion parfaitement élaborée, rationnelle, systématique, de son propre développement dans le temps ; une saine méthode historique voudrait que cette notion fût au moins examinée et discutée, que l'on commençât par en vérifier les titres. M. Pierre Lasserre se dispense de ce travail, et avance, comme allant de soi et seule présentable à la raison, la plus candide théorie moderniste du développement du dogme. — Une saine méthode historique voudrait de même que les choses qu'on entreprend de raconter en les expliquant, ou d'expliquer en les racontant, fussent d'abord exactement connues en elles-mêmes. La « métaphysique chrétienne » a une notion parfaitement définie de la formule dogmatique et de la théologie, et elle les distingue expressément (2).M. Pierre Lasserre confond régu-

(1) Si elle était *entièrement construite* sur ce mystère et sur ce fait, comment pouvait-elle être un emprunt au Verbe des philosophes?

(2) Voir sur ce point le livre de Garrigou-Lagrange : *la Philosophie de l'être et le sens commun* (Nouv. Librairie nationale), comme sur le point précédent l'ouvrage de Marin-Sola : *l'Evolution homogène du dogme* (Fribourg, impr. Saint-Paul). Sur la doctrine du Verbe, on pourra se reporter aux belles études (citées d'ailleurs

lièrement dogme et théologie. Avec cela, sur des points aussi importants de la théologie catholique que la doctrine de l'Incarnation, des Sacrements, du Miracle, il nous apporte des informations singulièrement insuffisantes. Et en matière philosophique, il nous propose du réalisme médiéval une image incomplète à l'excès, puisqu'elle ne saurait convenir à la forme la plus représentative de celui-ci, au réalisme thomiste, lequel n'a jamais soutenu que « les genres existent en soi ». Il est vrai que ces théories sont subtiles. Mais que dirait-on de nous, juste ciel ! si pour critiquer Kant ou David Hume, nous nous contentions de pareils à peu près?

Quand il arrive à la crise des temps modernes, M. Pierre Lasserre a sur la dissolution philosophique de la synthèse intellectuelle chrétienne, sur Occam, sur Descartes, sur Malebranche, des pages qui comptent parmi ses meilleures. Là, je dis dans l'exposé des systèmes rationalistes et de leur influence sur le cours général de la pensée, ses dons de critique et d'historien des idées trouvent un sujet qui leur est proportionné, et nous avons la chance de pouvoir admirer à la fois l'aisance avec laquelle ils se déploient, et la vérité du raccourci suggestif dont nous leur sommes redevables. L'invasion du nominalisme, les « frottements » produits dans la pensée chrétienne par le mécanisme et le déterminisme universel, et finalement l'incompatibilité de ceux-ci et de celle-là, tout cela est décrit à merveille.

Pourquoi faut-il qu'il fasse, sinon du mécanisme, du moins du nominalisme et de la dissolution intellectuelle qu'il entraîne, l'accompagnement nécessaire de la science expérimentale, de manière à créer une opposition irréductible entre celle-ci et le réalisme conceptuel qu'il regarde avec raison, tout en l'entendant mal, comme lié au sort de la métaphysique chrétienne? Historiquement et en fait, le triomphe de la science expérimentale a pu amener la ruine de la scolastique : pourquoi? A cause de la faiblesse d'esprit de l'humanité philosophante, toujours occupée à *appuyer tout autour*, pour écacher la pointe de la vérité. En droit la science expérimentale et la philosophie de l'être n'ont aucun motif de se contrarier ; bien plus, lorsqu'on a une fois saisi leur objet formel, on voit que tant qu'elles restent pures l'une et l'autre, elles ne peuvent pas entrer en conflit. Une liaison historique accidentelle, si forte, si invétérée qu'elle soit, ne sera jamais une liaison essentielle, cette distinction du *per se* et du *per accidens* s'impose au moindre apprenti philosophe. Je crains qu'un écrivain aussi averti que M. Pierre Lasserre ne s'y refuse de parti-

une fois par M. Pierre Lasserre) du P. Lebreton sur les *Origines du dogme de la Trinité*.

pris, parce qu'il a lui-même l'esprit tout occupé de postulats nominalistes, et que, placé à un point de vue de pur historien psychologue, il ne veut retenir de l'étude des idées que des attitudes mentales successivement régnantes.

Rien n'est lassant comme d'avoir à répéter des truismes. Il nous semblait que la différence entre l'abstraction métaphysique et l'abstraction physique, entre le point de vue du philosophe et celui du physico-mathématicien, et la disjonction qui en résulte nécessairement entre leurs domaines propres, étaient, aussitôt expliqués les termes de la question, des évidences si simples qu'elles devaient briller pour tout esprit (1). M. Pierre Lasserre tient cependant que le savant et le métaphysicien, quoi qu'on fasse, se rencontrent sur le même terrain, sur le terrain de l'explication des phénomènes, et entrent dès lors en conflit. Cette thèse méconnaît complètement la nature de la métaphysique.

La métaphysique ne prétend pas plus expliquer les phénomènes que le droit civil enseigner la culture de la betterave. Quand le métaphysicien nous parle de la substance du pain ou de l'eau, il ne prétend nullement nous donner l'intelligence des propriétés de ces corps et de leurs particularités physiques ; il ne considère ceux-ci qu'au point de vue de l'être en tant qu'être, et à ce point de vue il ne connaît leur substance que comme substance corporelle en général. Que l'eau soit H^2O quant à la composition chimique, — ce qui importe quant à l'explication scientifique de ses propriétés particulières, — cela empêche-t-il que chacune de ses molécules, — ou chaque atome d'hydrogène ou d'oxygène, — soit composée ontologiquement de *matière* et de *forme*, ce qui importe quant à l'intelligence philosophique de sa nature de substance corporelle?

D'autre part la science, selon les scolastiques, a bien pour terme la *connaissance spécifique*, mais celle-ci ne consiste pas, d'après eux, à assigner la simple espèce logique des choses, ni à expliquer le feu par l' « ignéité » ; elle vise l'essence réelle, ou du moins les lois qui la manifestent, et elle ne s'acquiert dans l'ordre de la nature sensible que par la voie expérimentale, au titre précaire et imparfait de l'induction, — précisément sur le plan du « raisonnement sur les phénomènes », où la métaphysique ne s'ingère point, et où la physico-mathématique réussira de façon si merveilleuse. M. Pierre Lasserre écrit sans broncher : « En droit, en logique, admettre dans les êtres et

(1) Cf. *Réflexions sur l'intelligence* (*la Physique de la quantité.*) Et l'excellente étude publiée sur *Renan et nous* par P. Arnouville dans la *Revue des Jeunes* (25 septembre 1923.)

les choses de la nature la présence intérieure d'un certain principe métaphysique spécifié et défini, c'est opposer d'avance une fin de non-recevoir à l'investigation expérimentale. » Propos qui dénote de bien étranges confusions. La physique ancienne s'est lourdement trompée, certes. J'accorde même que de ces grandes erreurs physiques, l'ascendant de l'esprit métaphysique a pu être l'occasion, en ce sens qu'au lieu de chercher les lois expérimentales du détail des phénomènes, la raison des anciens s'appliquait plutôt à inventer de l'univers l'image qui lui permît d'illustrer le plus commodément les vérités d'un autre ordre contemplées par la métaphysique : à ce point de vue l'immense bienfait de la science moderne aura été de *délivrer la métaphysique*, en la débarrassant de tout le matériel pseudo-physique qui pesait sur elle. Mais la métaphysique gréco-scolastique (éternelle pour mieux dire) est de soi absolument indépendante de ces erreurs, qui n'ont avec elle aucune connexion essentielle, et il est outrageusement faux de prétendre que la conception antique du système planétaire, du globe terrestre, du monde minéral, végétal, animal, que sais-je, des météores ou de la balistique, s'en déduit nécessairement. Je puis assurer M. Pierre Lasserre que si le monde de la métaphysique mécanistique nous est irrespirable, nous vivons fort à notre aise dans le monde de la science, où règnent des lois, mais non pas le déterminisme universel, lequel n'est qu'un faux dogme issu du mécanisme.

Dira-t-on, après cela, que l'homme étant tourné depuis trois siècles vers les secrets du monde sensible, et la métaphysique étant inutile au rendement de la science expérimentale, c'est une entreprise paradoxale de vouloir réhabituer l'intelligence à user de ses ailes, et à s'intéresser à une Vérité qui ne *sert* pas, sinon à rapprocher l'homme de son Principe? Nous le savons. Mais nous estimons que l'aventure vaut d'être tentée. Nous y voyons d'ailleurs un devoir absolu. Aussi bien l'actuelle renaissance du thomisme signifie-t-elle que certains esprits ont compris la nécessité d'une révolution foncière dans le régime intellectuel du siècle.

M. Lasserre espère, lui aussi — c'est un de ses *leitmotiv* — une rénovation de la pensée métaphysique. Mais il veut celle-ci tellement « éthérée » et « impondérable » qu'elle échappe à toute systématisation « dogmatique ». C'est supprimer purement et simplement la vérité spéculative. La métaphysique est « dogmatique » ou elle n'est pas.

Jacques Maritain.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ABRAHAM SCHRAMECK

M. Abraham Schrameck est né à Saint-Etienne en 1867. *Mais ce nom — qui est tout un programme — trahit une origine qui n'est pas spécifiquement stéphanoise.*

M. Schrameck qui revendique souvent dans le privé son origine alsacienne aurait tort de méconnaître le don que lui fit une Providence bienveillante en le faisant naître à Saint-Etienne. Et qu'on veuille bien remarquer à quel point le hasard des résidences a servi M. Schrameck. Saint Etienne est le patron de M. Lépine. M. Schrameck était sans doute aimé des dieux, parce qu'il connut dès l'aurore de sa carrière un grand homme, non certes par la taille, mais par les solides prébendes dont il eut de bonne heure le secret. Abraham Schrameck fut donc le chef du cabinet du préfet de la Loire qu'il suivit à Versailles — avant-goût des jouissances et des élégances de la capitale. Bientôt installé quai des Orfèvres, comme secrétaire de M. Lépine, préfet de police, il continue de s'initier aux mystères de la politique opportuniste, et, mieux encore, de l'opportunisme politique. Car M. Schrameck, radical-socialiste fort orthodoxe, à l'encontre de son patron et bienfaiteur, est de ceux pour qui le résultat seul compte.

Parallèlement à cette précieuse initiation, il cherchait sa voie mondaine. D'aucuns, méchamment sans doute, prétendent qu'il était à cette époque fort occupé de pénétrer les mystères du high-life : c'eût été gravement méconnaître, dès son aube, l'esprit d'une carrière presque providentielle. Il ne convient pas de s'attarder aux bagatelles du vêtement

lorsqu'on est né pour la cuisine. En 1897, *M. Lépine fut nommé gouverneur général de l'Algérie. M. Schrameck suivit son patron. Mais jusqu'à Marseille seulement. Il a peu de goût pour les aventures d'outre-mer. Encore que le destin lui réservât, à lui aussi, un gouvernement général, il ne tenait pas à marquer sa place dans la profession des grands administrateurs coloniaux. Il demeura à Marseille, en qualité de secrétaire général. Sans doute c'est à Marseille que M. Schrameck devint radical; ou qu'il comprit, en tout cas, le prestige de l'étiquette rouge. Car nous voulons croire que M. Schrameck n'est radical que dans la mesure où le radicalisme est utile à sa carrière. Marseille fut pour lui une éducatrice non moins précieuse que l'hôtel du quai des Orfèvres. C'était une autre branche de l'opportunisme politique. A Marseille, on est très à gauche et on a le sens des affaires. Mais les mauvaises langues disent que, pour tirer vraiment parti de ce sens des affaires, il convient d'être de la maison.*

M. Schrameck se plut à Marseille : cette ville colorée et violente le changeait de sa cité natale, ensevelie sous la suie des usines, mais capitale d'un pays au charme si nuancé, si mélancolique et si prenant. Marseille, de son côté, adopta M. Schrameck. Il avait bien fait d'accompagner son patron du boulevard du Palais jusqu'au quai de la Joliette : son avenir était au bord de l'eau. Si M. Schrameck n'avait pas été secrétaire général à Marseille, il ne serait ni sénateur, ni ministre. Trois ans de Marseille, dans l'administration, peuvent compter double. En 1900, *M. Schrameck était préfet du Tarn-et-Garonne. Il avait trente-trois ans. C'est l'âge où les sous-préfets de troisième classe rêvent, aujourd'hui, à leur seconde. A Montauban, M. Schrameck se mit à la besogne et sans tarder. Sur trois députés, il en trouvait deux qui ne lui disaient rien de bon. A Montauban, un bonapartiste indéracinable qui avait siégé au Corps législatif de l'Empire, dès l'Assemblée nationale et aux Chambres de* 76 *à* 1902 : *c'était le vénéré Prax-Paris. A Castelsarrasin, un progressiste nommé Lasserre. Lasserre, édifié, renonça dès* 1902 *à se représenter : il avait affaire à trop forte partie : le nationaliste qui le remplaça comme candidat fut battu par un radical orthodoxe, nommé Sénac. Quant à Prax-Paris, M. Schrameck ne pouvait ni le battre ni le faire battre. Alors il prit un moyen plus simple, si simple qu'il suffisait d'y penser : il proclama son concurrent élu. Cette histoire de l'élection Capéran est une de celles que se racontent encore entre eux, après boire, dans les Congrès — et comme une des meilleures — les bons radicaux valoisiens, et les hommes de gauche dignes de ce nom, qui aiment rire, comprennent les choses et ont le sens à la fois de la plaisanterie et du gouvernement.*

Au reste, Prax-Paris, qui avait été de l'Empire, et savait la manière

des préfets à poigne, comprit et n'insista plus. Mais, tout de même, Schrameck l'avait « épaté. » Capéran siégea froidement, comme si de rien n'était : il y a bien encore, plus près de nous, un nommé Balitrand qui prétend représenter l'Aveyron depuis vingt ans, et qui n'a jamais été élu. Comme disait l'autre, « ce n'est pas le tout de le connaître, il faut savoir le pratiquer ». Schrameck avait bien mérité d'Edgard Combes, qui, lui aussi, était « à la page ». Il demeura dans le Tarn-et-Garonne jusqu'en 1906, le temps de faire « réélire » — si on peut s'exprimer ainsi — Capéran et Sénac, puis il partit pour des destinées nouvelles, se rapprocha de Paris. Disons tout de suite, entre parenthèses, que lui disparu, Capéran s'évanouit.

M. Schrameck, nommé en 1901 préfet de l'Aisne, n'entendait pas moisir dans ce département où il y avait « beaucoup à faire ». Il n'avait pas le temps. Il avait pu être séduit par le décor oriental de Marseille et ses couleurs forcenées. A Montauban, il avait sa carrière à faire. Le charme de Laon ne pouvait le retenir. Paysage classique de la vieille France, sans rien de cosmopolite, la colline que surmonte l'admirable cathédrale, les remparts pittoresques, les vieilles portes, les rues du moyen âge, emplies d'une population patriarcale, fermée, traditionnelle, tout cela était trop étranger à son génie propre. Il eût pu, s'il l'avait fallu, s'assimiler. Mais il convenait — la quarantaine approchait — de mettre les bouchées doubles. Clemenceau, qui aimait les Juifs, et, par surcroît, les bons serviteurs, acquitta la lettre de change qu'Abraham Schrameck avait tirée sur la défense républicaine, et le nomma, dans son ministère, directeur de l'administration pénitentiaire, — qui dépendait alors de l'Intérieur. — Notre homme, pour qui rien n'est perdu, avait pris, là encore, une bonne leçon... Il avait rencontré à Laon un sénateur éminent, M. Sébline, qui avait tenu tête, lors des élections de 1885, au gouverneur radical et que les Laonnais avaient, par reconnaissance d'avoir défendu leur indépendance, envoyé au Luxembourg. M. Schrameck ne pouvait approuver ce curriculum vitæ. Il n'est ni pour l'indépendance des populations vis-à-vis des préfets, ni pour celle des préfets vis-à-vis des gouvernants. Mais il avait pu retenir qu'un département bien administré peut fournir un collège sénatorial : il suffit de bien choisir le département, et radical. Aussi bien, dès 1911, il retournait dans les Bouches-du-Rhône — à quarante-quatre ans — comme préfet hors classe. Il était là sur son terrain. Nommé, pendant la guerre, gouverneur général de Madagascar, il y alla en rechignant, de mauvaise grâce, s'excusa sur sa santé, et revint dès qu'il le put. Les Bouches-du-Rhône, en 1920, le nommèrent sénateur.

Il fut dès lors entendu que M. Schrameck serait ministre. Ministre de l'Intérieur, naturellement, et, aussi naturellement, dès que le bloc

national abhorré aurait cédé la place à une majorité « issue des claires et véritables aspirations du pays ». Ce n'est pas qu'Aristide Briand — et même l'aveugle et obstiné Millerand — eussent répugné à mettre Schrameck place Beauvau. Steeg fit un scandale merveilleux, en son temps, et Marraud, qui n'était que de la vache à Colas, était radical et sectaire selon la bonne formule de la Dépêche, *encore qu'il le fût de manière doucereuse. Schrameck n'avait à venger ni les Albigeois ni les dragonnades. Mais il était tout de même un peu voyant, et puis il ne voulait peut-être pas. La vie lui a donné du flair. Herriot venu, il crut que son heure avait sonné, et le fit mettre dans les journaux. Mais Herriot, qui avait connu Lutaud, ne voulait pas de sa monnaie. Puis Marty l'avait peut-être dégoûté des préfets. Ajoutons encore qu'Herriot, qui a des heures de sincérité sentimentale, ne voulait peut-être pas, place Beauvau, un professionnel trop avoué de la cuisine. Il fallut donc attendre Painlevé, et Schrameck, cartelliste farouche, ne devait pas, au fond, voir d'un mauvais œil la mine préparée au Luxembourg sous les pas de l'inconséquent Herriot.*

Voici donc Schrameck ministre. Il y a des gouvernements qui se fussent honorés médiocrement d'un collaborateur de cette farine. Aucun, que l'on sache, n'a fait appel à Lutaud. Et cependant, le proconsul de Lyon, de Marseille et d'Alger avait une autre envergure que Schrameck. C'était, lui aussi, un homme à tout faire, un bas exécuteur de basses œuvres, trahissant tous les partis, esclave souple du pouvoir, et terrible agent de transmission. Il n'avait pas son pareil pour transformer ce département, faire peser sur des populations terrorisées une tyrannie violente et sans merci, bouleverser les traditions, imposer par la ruse, la force, l'astuce, des représentants de son choix. Il avait le mépris des hommes. Un dur cynisme, une gouaillerie cruelle pimentaient ses méfaits, et il n'était pas jusqu'à son masque étrange qui n'attirât l'attention. C'était, à la manière de Fouché, une espèce d'homme de gouvernement, sinon d'homme d'Etat. Il a marqué d'une forte empreinte, personnelle et rude, le gouvernement général de l'Algérie. Il a tout de même fait autre chose que tripatouiller des élections.

Avec un pareil gaillard, Schrameck ne supporte pas la comparaison. Ce n'est même pas un Lutaud dégénéré. A peine un sous-Lutaud. Sans nul doute, les hommes qui l'attendaient au pouvoir espéraient mieux de lui. Il est visiblement fatigué. Il se plaît aux sordides besognes policières, cuisine des élections, des cartels, des désistements, et fait, avec un scepticisme exempt même de l'excuse de la passion, une politique insane et miteuse, qui consiste à sévir contre les seuls défenseurs du nationalisme intégral, et à réserver toutes ses complaisances au communisme, base du cartel de demain.

M. Schrameck est le point le plus faible du ministère Painlevé. Circonstance aggravante, il bafouille. Cet homme, qui a une certaine réputation de juriste, ânonne. Ses explications sont piteuses. Après le guet-apens de la rue Damrémont, Louis Marin l'apostrophe et lui reproche de n'être pas allé visiter les victimes à l'hôpital : « Nous n'avons pas eu le temps », bredouilla Schrameck. Et ce jour-là, il fut jugé. Nous ne savons pas si le cartel a vraiment trouvé ses ministres, et ce qu'il peut y avoir de sincérité dans l'ancien lieutenant de Lépine et l'ancien grand électeur de Capéran. Mais personne ne lui sait gré de son obstination aux besognes abjectes. Il dégoûte. Il le sent vaguement et il en est désorienté. Les cartellistes les plus purs se demandent, si, le jour où le cartel agonisera à son tour, il aura le temps de le visiter...

★★★

La Saison 1924-1925.

Voici le temps où la tradition veut qu'on jette un coup d'œil rétrospectif sur la saison qui vient de s'écouler. Que nous a-t-elle donné? Que nous annonce-t-elle?

A la première question, la réponse, toute réflexion faite, ne doit déjà pas être trop optimiste. Il ne saurait être question d'attendre un chef-d'œuvre toutes les semaines, et l'on se contente d'une bonne moyenne d'œuvres curieuses et originales. Il faut dire d'abord que cette moyenne a déjà baissé.

Nous avons vu plusieurs très bons ouvrages. L'un, la *Madelon* de M. Jean Sarment, apparaît tout chargé d'espérances, puisque le mieux doué des tout jeunes auteurs y revient au genre de la fine comédie d'analyse où il est appelé à donner sa mesure. Un autre est déjà lourd des fruits d'une riche et heureuse maturité, *On ne joue pas pour s'amuser*, de M. Sacha Guitry. Comme disait M. Bourgeois à Molière, voilà de la bonne comédie, une des meilleures qu'ait écrites celui qui, parmi les auteurs en pleine activité, fait le plus visiblement figure de maître.

M. Sarment représente la jeunesse qui n'a pas encore touché les trente ans, M. Guitry représente la génération des hommes de quarante ans. M. Bernstein reste seul en tête de la génération suivante ; il a abordé cette année le genre nouveau pour lui de la comédie d'analyse, avec une très curieuse pièce, *la Galerie des Glaces*. Parmi les maîtres des générations anciennes, M. Courteline a fini sa carrière, et M. de Curel n'a rien donné cette saison.

Première remarque : *Madelon*, *On ne joue pas pour s'amuser* et *la Galerie des Glaces* ont paru sur les théâtres du boulevard. Premier signe très important, le fléchissement accusé des théâtres littéraires.

Il ne faut rien demander à la Comédie-Française ni à l'Odéon. Le

comité de lecture du Théâtre-Français continue d'accueillir à l'aveuglette des ouvrages qui vont de la médiocrité à l'extravagance. Il a terminé sa saison en ouvrant la maison de Molière à M. Maurice Rostand. L'effort des réformateurs ne peut porter sur le choix des pièces, ils le savent et sont trop sensés pour s'entêter et perdre leur temps. Ils donnent tous leurs soins à la présentation d'œuvres anciennes du répertoire : c'est là le positif de la Comédie-Française.

La retraite de M. Copeau creuse au beau milieu de l'art dramatique un trou que rien ne comble et qui paraît plus grand à mesure qu'on le voit de plus loin. Auteurs et acteurs du Vieux-Colombier sont dispersés. Leurs efforts vont dans tous les sens, l'apport de M. Copeau est émietté, la ligne brisée, le travail rompu et suspendu. C'est, pour l'art dramatique, un arrêt et une perte qu'on ne pourra peut-être calculer que dans vingt ans.

M. Copeau a délégué ses pouvoirs, confié son répertoire et sa troupe à M. Jouvet, qui n'en a rien fait, et ne nous a montré à la Comédie des Champs-Élysées que des pièces de plus en plus mauvaises. En tout et pour tout, on doit, jusqu'à présent, à M. Jouvet, *le Knock* de M. Romains.

Depuis que M. Copeau donnait des signes de lassitude, l'espérance avait changé de rive et était allée s'installer place Dancourt, chez M. Dullin. C'est encore lui qui a donné la saison la plus intéressante ; mais il s'est un peu reposé cette année sur ses lauriers ; il n'a monté qu'une seule nouveauté curieuse, *les Zouaves*, de M. Zimmer, et il a composé son programme le reste du temps avec des pièces anciennes ou des auteurs étrangers. Son succès a été la pièce de M. Pirandello, *Chacun sa vérité*. M. Pirandello a été cet hiver l'auteur à la mode. La Renaissance a joué de lui *Vêtir ceux qui sont nus*, et le Théâtre des Arts, *Henri IV*. A ce menu Théâtre des Arts, M. Pitoëff a monté ensuite la curiosité de l'arrière-saison, la *Sainte Jeanne* de M. Bernard Shaw. Tout cela ne fait pas avancer l'art dramatique français. Celui-ci souffre du désordre social actuel.

Aucun art ne naît ni ne prospère dans le désordre. Plus le désordre augmente chez nous, plus l'art dramatique en porte les marques. Les éléments sont identiques en 1925 à ce qu'ils étaient les années précédentes ; ce sont les mêmes hommes qui écrivent, qui produisent, qui vivent. Cependant, avec le même lot de bons auteurs, on ne retrouve pas le même nombre de bonnes pièces, parce que le sentiment du désordre et de l'insécurité grandissent dans la société.

Car tout est lié, la politique dépend des idées métaphysiques, et l'art dépend de la politique. Ce n'est pas dans un pays qui redoute les pires maux que le goût et l'esprit public peuvent se perfectionner. Aussi bien les voit-on fléchir et glisser. Il ne s'agit pas de gémir sur le passé, rien n'est plus pitoyable que le *laudator temporis acti* ; il ne s'agit que de voir ce qu'on a sous les yeux en matière d'art dramatique.

La remarque est trop facile à faire : M. Sacha Guitry, mis à part, toute pièce qui présente un intérêt littéraire est vouée d'avance à l'insuccès. Voilà le signe irrécusable d'un désordre profond.

Que tout ouvrage signé du nom d'un écrivain, quel qu'il soit, ami ou ennemi, ne rencontre plus un public pour le soutenir pendant un nombre honorable de représentations, voilà qui est grave, et c'est là que nous en sommes.

Il serait trop aisé de multiplier les exemples : *Petite Lumière et l'ourse*, de M. Arnoux ; *Madelon*, de M. Sarment ; *le Mariage de M. Le Trouhadec*, de M. Romains ; *Paname*, de M. Carco ; *les Zouaves*, de M. Zimmer : bonnes ou mauvaises, quelles que puissent être leurs faiblesses relatives de métier, il suffit qu'elles aient l'ombre d'un intérêt au point de vue intellectuel pour tomber sur une couche ouatée d'indifférence.

On aurait belle de répondre si les pièces à succès étaient meilleures ou simplement mieux faites, et il est encore vrai qu'un ouvrage bien fait trouve un public : M. Guitry, M. Pirandello et M. Shaw, à des titres divers et avec des mérites inégaux, ont forcé l'attention. Le fait est que l'écart s'accentue entre les bons écrivains des jeunes générations et le public de qui les directeurs, de plus en plus pressés par les difficultés financières, flattent de plus en plus les pires goûts. Que le meilleur et simplement le bien soient rares et difficiles à réaliser, on sait de reste que cela est normal. Mais il est visible aussi que la somme des difficultés dépasse en ce moment la normale. Les directeurs n'ont pas envie de perdre de l'argent, les auteurs ne savent pas où donner de la tête. Personne ne se préoccupe d'aller chercher la prochaine pièce de M. Arnoux, de M. Benjamin, de M. Mazaud, de M. Duhamel, de M. Obey, de M. Bernard, de M. Sarment, de MM. Régis et de Veynes, de ces jeunes qui avaient donné des promesses, M. Blanchon, M. Bost, M. Aurigot. On n'a pas revu M. Mazaud depuis *Dardamelle*. On n'a revu qu'une fois M. Obey, depuis *la Souriante madame Beudet* : ces deux pièces sont au nombre des meilleures qui aient paru depuis la guerre. Comment leurs auteurs pourraient-ils progresser, apprendre leur métier? Les quelques points fixes qui servaient encore à maintenir les digues, ou sont emportés comme le Vieux-Colombier, ou fléchissent comme la Comédie des Champs-Élysées, et peut-être l'Atelier. Il est grandement à redouter que les jeunes écrivains qu'attirait la vocation dramatique passent les belles années de leur vie à gaspiller leurs dons.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les débats parlementaires. — Les projets Caillaux. — *La question du Maroc, la réforme électorale et les projets financiers de M. Caillaux amènent progressivement la rupture du Cartel.*

Les radicaux de la Chambre repoussent la R. P. intégrale soutenue par les socialistes et font voter le retour au scrutin d'arrondissement (18 *juin*). *Le même jour, une interpellation du communiste Renaud Jean sur les opérations du Maroc ayant soulevé de violents incidents, les socialistes se séparent de la majorité en s'abstenant en masse de voter le renvoi à la suite demandé par le gouvernement.*

La séance de la Chambre du 23 *juin est des plus mouvementées. M. Painlevé fait une déclaration sur la guerre dans le Rif. Il dénonce les menées communistes en faveur d'Abd el Krim, mais sans prévoir de sanctions, et termine par un appel aux sentiments patriotiques des socialistes.*

Les projets financiers du cabinet sont exposés par M. Caillaux à la Chambre, le 26 *juin. Ils consistent dans une nouvelle augmentation de la circulation fiduciaire de six milliards et dans un emprunt-or réservé aux détenteurs de bons de la Défense nationale.*

La Chambre repousse par 340 *voix contre* 210 *un contre-projet socialiste de prélèvement sur le capital et vote les projets Caillaux par* 330 *voix contre* 34, *après séance de nuit, le* 27 *juin au matin. Les socialistes s'abstiennent et déclarent qu'ils cessent à l'égard du cabinet la politique de soutien qu'ils pratiquaient depuis le* 11 *mai.*

La guerre dans le Rif. — *La conférence franco-espagnole de Madrid aboutit à la signature d'un accord entre les deux pays pour la surveillance des frontières du Maroc* (22 *juin*).

— *Une grande offensive déchaînée sur tout le front par Abd el Krim, du* 23 *au* 28 *juin, échoue devant la résistance de nos troupes.*

La politique intérieure française. — *Coup de main de communistes chinois contre l'ambassade de la rue de Babylone* (21 *juin*).

— *En Maine-et-Loire, M. Manceau, Union républicaine, est élu sénateur, au second tour, par* 496 *voix contre* 356 *à M. Léon Daudet, grâce aux voix du candidat du Cartel* (28 *juin*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32531.